

Publications de l'Institut de Civilisation Indienne

L'INDE CIVILISATRICE

APERÇU HISTORIQUE

PAR

SYLVAIN LÉVI

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT

ADRIEN MAISONNEUVE

11, rue St-Sulpice, PARIS (6e)

1938

L'Inde civilisatrice Aperçu historique

Sylvain Lévi



Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris, 1938

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

Publications de l'Institut de Civilisation Indienne

L'INDE CIVILISATRICE

APERÇU HISTORIQUE

PAR

SYLVAIN LÉVI

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN MAISONNEUVE
11, rue St-Sulpice, PARIS (6e)

—
1938

SOMMAIRE

AVERTISSEMENT.

- I. — Les caractères généraux de la civilisation indienne.
- II. — L'Histoire. Noms et faits marquants jusqu'à la fin des Maurya.
- III. — La période indo-grecque.
- IV. — La poussée chinoise sur le monde scythique.
- V. — Indo-Parthes et Indo-Scythes.
- VI. — De l'Inde continentale à l'Inde maritime.
- VII. — L'âge d'or : dynastie des Gupta.
- VIII. — Le passage des Huns. L'antéchrist du bouddhisme.
- IX. — Le règne de Harṣa (606-648).
- X. — L'Inde civilisatrice. Voie de terre : Tibet et Sérinde.

TABLE DES MATIÈRES.

Cet ouvrage reproduit le texte que Sylvain Lévi avait établi en vue des conférences qu'il a professées à l'Université de Strasbourg en 1919-1920. Seul le chapitre préliminaire, qui ne concerne pas l'histoire de l'Inde, a été laissé de côté.

Le manuscrit est resté inachevé : un chapitre au moins manque, relatif à l'expansion maritime de l'Inde.

Respectant le caractère de cet ouvrage, aperçu d'ensemble et non traité didactique, nous n'avons pas cru devoir y ajouter des notes ou une bibliographie. Nous ne pensons pas en avoir par là diminué la portée. Cette portée réside en deux choses : en ce que d'abord c'est un texte de Sylvain Lévi ; en ce qu'il y a là ensuite un ensemble de vues si personnelles, de suggestions si lumineuses, que malgré le progrès des recherches et la divergence des opinions, le livre garde toute sa valeur éducative et scientifique.

La seule addition que nous ayons faite est, outre le titre général de l'ouvrage, une table de matières, assez détaillée pour tenir lieu d'un index.

Le Conseil de l'Institut
de Civilisation Indienne.

I

LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION INDIENNE

L'Inde est de temps immémorial la terre des prestiges. La littérature des Merveilles de l'Inde s'ouvre dès le v^e siècle avant notre ère avec le Grec Ctésias, médecin du roi Artaxerxès et grand amateur d'histoires extraordinaires ; elle se perpétue sans arrêt à travers l'Empire romain et le Moyen-Âge ; elle fleurit chez les Arabes comme chez les Chrétiens. L'imprimerie à peine inventée répand un traité latin de basse époque sur les mœurs des brahmanes qui sort tout droit du roman d'Alexandre et des imaginations du Pseudo-Callisthène, et les successeurs de Louis Jacolliot continuent encore aujourd'hui à entretenir la tradition de vingt-cinq siècles ou davantage. Fakirs ou yogis, magiciens ou prestidigitateurs, saints et voyants, créatures bizarres, à une jambe, ou sans tête, à oreilles gigantesques, animaux monstrueux et jusqu'au règne végétal défilent dans un long cortège à la Barnum, toujours réclamés avec impatience, toujours accueillis avec une inlassable curiosité. L'Inde est condamnée par une sorte de vocation fatale à servir le goût du fantastique qui hante l'esprit humain. On ne prête, dit-on, qu'aux riches ; l'Inde, par la fécondité luxuriante de sa faune, de sa flore et de son imagination, n'a eu que trop de droits à un crédit illimité. Elle n'en a pas moins des droits sérieux à l'attention des esprits solides.

Tout d'abord, c'est une des masses humaines les plus compactes du globe. Seule, la Chine peut rivaliser avec l'Inde. Sur la foi des recensements modèles publiés par l'administration anglo-indienne, il est permis d'affirmer que la population de l'Inde dépasse trois cents millions. Cette immense multitude forme une unité réelle, et pourtant difficile à définir.

L'Inde est un monde si original que nos classifications, comme nos idées et notre vocabulaire, ont peine à s'y adapter. L'unité géographique est évidente ; un coup d'œil sur la plus rudimentaire des cartes en avertit. Le tracé des lignes est d'une simplicité qu'on prendrait pour une œuvre réfléchie de stylisation. Un vaste triangle poussé comme un coin des environs du tropique vers l'équateur, et qui découpe dans l'immensité de l'Océan indien deux golfes, le golfe Arabique à l'ouest, le golfe du Bengale à l'Est. Élevé sur la base de ce triangle, un trapèze irrégulier limité à l'occident par le cours nord-sud d'un des plus grands fleuves du monde, l'Indus, à l'orient par le delta enchevêtré de deux autres fleuves considérables, le Gange et le Brahmapoutre ; au nord une muraille à peu près infranchissable, le plus haut relief de la surface terrestre, l'Himalaya. Par delà, au nord, les plateaux presque déserts du Tibet, coupés encore de hautes chaînes transversales ; à l'ouest, les vastes déserts de sable où l'armée d'Alexandre faillit s'enliser, et les vallées découpées dans le nœud montagneux de l'Hindou-Kouch, d'où le conquérant macédonien avait eu tant de mal à déboucher ; à l'Est, par delà les terres inondées du delta gangétique, un nœud de hauteurs, moins élevées, mais touffues et sauvages, forment une seconde barrière entre l'Inde et la Birmanie. À ce continent, une annexe insulaire, Ceylan, qui le prolonge irrégulièrement vers le sud. Dans l'ensemble de cette figure géométrique, une tradition constante distingue en deux zones les éléments qui la composent : le trapèze, c'est l'Hindoustan ; le triangle, c'est le Deccan. Des mouvements harmonieux de rivières et de hauteurs dessinent des plis dans ces masses. L'Indus une fois évadé de l'Himalaya, se dirige du nord au sud ; les quatre grands affluents qui forment avec lui le Penjab, « les Cinq Rivières » coulent de nord-est en sud-ouest. Le Gange entré dans la plaine, va du nord-ouest au sud-est ; de ses affluents, ceux qui descendent de la région himalayenne sont orientés du nord au sud ; à gauche, la Jamma, sœur du Gange en sainteté et en importance, semble s'appliquer à le suivre fidèlement ; mais les sous-affluents et les affluents inférieurs s'inclinent du sud-ouest au nord-est. Le plateau accidenté qui leur donne naissance marque la limite méridionale de l'Hindoustan ; les eaux du revers sud s'écoulent généralement en sens inverse, de l'est à l'ouest, par la Narmada et la Tapi ; mais après les estuaires ensablés de ces deux rivières, une longue chaîne se dresse, parallèle à la côte occidentale et tout près de la mer ; tout le drainage du

Deccan est incliné d'ouest en est vers le golfe du Bengale : Mahanadi, Godavari, Kistna, Kaveri. Ainsi dès le premier coup d'œil, l'Inde n'a pas de centre géographique ; l'histoire ne le confirme que trop par l'éparpillement des dynasties locales. L'unité impériale n'a jamais été qu'un accident éphémère, une contrainte sur la nature, et, dans le fait, une création nominale plus qu'une réalité. L'histoire contemporaine apporte une preuve nouvelle : la capitale officielle, Calcutta, est dans cette Inde si ancienne une ville sans passé, surgie à l'extrémité la plus reculée de la terre indienne ; on a cherché récemment à réparer l'erreur, à transporter ailleurs le siège du gouvernement. Le choix s'est arrêté sur Delhi, consacrée par la tradition épique du *Mahā-Bhārata* et par le souvenir encore prestigieux des Grands Mogols, mais Delhi n'est centrale que pour l'Hindoustan ; pour la presque île indienne, Delhi est au bout du monde indien, vers le nord. Par la disposition de ses plissements, l'Inde est organisée à la façon d'une ellipse, et non d'une circonférence : elle a deux foyers. L'un à l'entour de Delhi, dans cette espèce d'isthme en pleine terre, resserré entre les contreforts de l'Himalaya au nord, et la contrée désertique du Rajpoutana au sud, et qui fait communiquer le bassin de l'Indus, orienté vers le monde iranien, avec le bassin du Gange, orienté vers l'Indochine. C'est là que s'est décidé maintes fois le sort de l'Inde envahie ; là s'est arrêtée l'armée d'Alexandre ; là ont triomphé les Turcs, les Afghans, les Mongols, les Anglais. L'autre foyer, d'une symétrie frappante, est au voisinage du golfe de Cambaye, par où la mer s'insinue le plus profondément dans le continent indien, aux confins du désert, à l'origine des voies qui vont des portes de la côte, soit aux vallées qui débouchent sur le Gange moyen, soit à l'intérieur du Deccan. C'est là qu'ont prospéré jadis les entrepôts du commerce hellénique, arabe, portugais, hollandais, là aussi que le génie hindou a eu longtemps son Athènes, à Ujjayinī, l'actuelle Ujjain, qui a mieux préservé son nom que sa splendeur.

Le climat, dans l'ensemble, est du type tropical, avec des chaleurs de plus en plus violentes en approchant de l'équateur. L'hiver proprement dit n'existe que dans les districts montagneux du nord ; mais l'Hindoustan tout entier a des nuits froides pendant cette période, et les hauteurs, si elles n'ont pas de neige, ont la gelée blanche. Le phénomène qui rythme le plus nettement la vie annuelle, au point de donner son nom à l'année, c'est la

saison des pluies (*varṣa*). L'Océan indien est soumis à un régime alternant de vents du sud-ouest et de vents du nord-est. Quand la mousson du sud-ouest s'établit, elle entraîne avec elle les vapeurs de la mer surchauffée qui se refroidissent au voisinage des montagnes et se précipitent en pluie. De juin à septembre, le ciel arrose la terre ; puis vient l'automne, avec la sérénité de ses clairs de lune infatigablement chantés par les poètes, et désormais jusqu'au retour de la mousson suivante l'Hindou n'aura plus pour sa boisson, pour son entretien, pour sa culture, que les eaux emmagasinées dans les creux du sol, dans ces réservoirs et ces étangs artificiels qui accompagnent partout la présence des communautés humaines dans l'Inde. Les cours d'eau qui roulaient en torrents impétueux et débordaient sur les plaines au temps des pluies rentrent sagement dans leur lit trop large où souvent, pour reprendre une expression célèbre, ils coulent à sec. Et c'est miracle de voir s'étaler encore la magnifique nappe du Gange, ce Nil de l'Hindoustan, vénéré comme une mère (*Gaṅgā mātā*) par les indigènes qui le croient descendu du Paradis céleste. Bonne mousson, bonne moisson ; mais si la pluie est rare, c'est la famine, le typhus, le choléra, des millions de victimes vouées à la mort. Avec sa population presque tout entière agricole, et d'une densité stupéfiante dans les districts bien cultivés, l'Inde a besoin de son blé, de son riz, de son millet, de son sésame, de tant de céréales et de graines qu'elle produit, en partie pour s'en nourrir, en partie pour les exporter. La nature bienveillante y joint une profusion de fruits savoureux : la banane, la datte, la noix de coco, la mangue, la goyave, l'ananas, et tant d'autres, ignorés la plupart, souvent même de nom, dans nos climats. Le bambou vaut d'être cité, pour les innombrables services qu'il rend. Les épices, poivre, cannelle, etc. ont fait de tout temps la gloire et la fortune du Malabar et de Ceylan. Le cotonnier, largement répandu dans le Guzerate et le Deccan, donne cette « laine d'arbre » que la main d'œuvre indigène sait transformer en mousselines impalpables. Pour se faire une idée de l'infinie diversité des arbres, des plantes, des fleurs, il faudrait lire une de ces énumérations où se laisse aller volontiers l'art descriptif de l'Inde comme pour éblouir et confondre l'imagination sous le ruissellement des vocables. Je ne mentionnerai pas ces noms, évocateurs d'images seulement pour l'esprit hindou, mais qui ne sonnent pour nous que comme des combinaisons de sons baroques. Comment parler du jambou, l'arbre empourpré d'une

floraison attachée à ses rameaux, et qui est pour l'Indien ce que le peuplier est à nos paysages, ou le cyprès aux paysages d'Italie ? L'Inde se désigne elle-même aujourd'hui ainsi qu'autrefois, comme le Pays du Jambou (*Jambudvīpa*). Je ne mentionnerai donc de toute cette végétation que le figuier banyan et le lotus. Le figuier banyan est pour ainsi dire consacré par les descriptions de tous les voyageurs, on sait que ses branches descendent des racines adventices qui à leur tour s'enfoncent en terre et se développent comme autant de nouveaux troncs. On peut admirer au jardin botanique de Calcutta un spécimen qui n'a pas poussé moins de 562 racines adventices, et qui déploie sa couronne de feuillage sur une circonférence de plus de 300 mètres. Le lotus, qu'il épanouisse à la surface des eaux son disque rosé ou qu'il allonge vers le ciel son pinceau bleuté, est dans la littérature et l'art de l'Inde beaucoup plus que la rose dans la poésie de l'Occident : le lotus est la beauté, la grâce, le charme, la splendeur, le divin ; lotus, les yeux de la femme aimée ; lotus, les pieds vénérés du précepteur ou du roi ; lotus, les paroles divines de la sagesse ; lotus, le siège où s'accroupit la divinité.

Dans cette espèce d'Éden, l'homme ne manque pas de compagnons. Il retrouve près de lui ses familiers ordinaires : le cheval, l'âne, la chèvre, la brebis, la vache surtout, l'animal sacro-saint, plus respecté que la personne humaine. Il a su tirer parti de l'éléphant, colosse malicieux autant qu'adroit, « la bête qui a une main », *hastin* (le Hâthî de Kipling), bête de somme, convoyeur, bon à tout faire. Le chameau, disgracieux et résigné, est plus utile encore. Le singe pullule, obscène, querelleur, criard, mais dangereux aux plantations seulement. D'autres sont plus malfaisants : l'ours, le rhinocéros, surtout le crocodile, le serpent et le tigre. Le tigre est à l'affût dans la jungle ou dans les champs, le crocodile au bord des rivières ou des étangs, le serpent, partout. On compte par an plus de 20 000 victimes humaines. Une battue dans le Terai népalais, la jungle au pied de l'Himalaya, a donné 29 tigres au tableau pour une seule journée. Quant aux serpents, l'Inde peut se flatter d'en posséder à peu près toutes les espèces, du python qui berce aux branches sa longue masse de 5 à 7 mètres, au cobra qui dresse comme une image de la mort sa tête encadrée d'un chaperon. D'autres agents de mort, plus petits, presque aussi redoutables, se dissimulent dans le fourmillement des insectes, par exemple le scorpion au dard venimeux. Pour effacer ces impressions sinistres, je citerai encore le

perroquet au plumage chatoyant, l'antilope au doux regard, compagne des ermites, symbole de sainteté que l'Hindou aime à reconnaître jusque dans le ciel, tracé en lignes d'ombre sur la face de la lune.

L'espèce humaine n'est pas moins variée que la faune et la flore. La taille, la stature, le teint, les indices somatiques en usage chez les anthropologistes : indice céphalique, indice nasal, etc. y passent par tous les degrés de l'échelle. Nous avons vu chez nous, auxiliaires venus pour la défense de notre sol, les Sikhs du Penjab, grands, nobles de prestance, graves comme des patriarches, souriants comme des enfants, bronzés, barbus, la longue chevelure relevée sous le turban, et les Gourkhas de l'Himalaya népalais, petits, trapus, rasés, le poil rare, les yeux fendus en oblique, les pommettes saillantes. Les pavillons de thé des Expositions nous ont rendu familier le Singhalais presque noir, aux allures de femme dans sa longue tunique, les cheveux ramassés en chignon, retenus par un peigne. Les privilégiés qui ont contact avec les maharajas de passage savent qu'un vrai Rajpoute approche du type idéal de la beauté classique, peau blanche, carnation rose — le Rajpoute est rouge dans la classification indigène, — traits fins, majesté de l'expression, dignité du geste. Les théosophes ont eu l'occasion de recevoir dans leurs petits cénacles mystérieux quelques brahmanes du Bengale, noirs de cheveux, noirs d'yeux, le teint sombre, presque noir en contraste avec le vêtement blanc où ils se drapent, la face fine, le regard enflammé, la parole ardente et inspirée. Pauvre petite carte d'échantillons d'une collection sans rivale, qui s'étend jusqu'au sauvage de la jungle, Bhil, Gond, Tharou, Naga, à peine vêtu d'un bout de pagne, armé d'un grand arc, chasseur de gibier ou de baies forestières et souvent à son tour gibier des grands fauves. Tous ces types, croisés par l'effet d'un long voisinage, passent par des gradations insensibles de l'un à l'autre. Pour introduire un peu d'ordre dans cette confusion désespérante, le langage reste le témoin le plus clair, s'il n'est pas le plus probant. Ici, nous avons des matériaux solides. Le Gouvernement de l'Inde a créé un Service Linguistique, en réalité l'œuvre personnelle de Sir Georges Grierson, qui devrait servir d'exemple au monde entier. Ce service a compté, relevé, étudié dans l'Inde propre — à l'exclusion de Ceylan qui, comme colonie de la Couronne, est en dehors de l'administration de l'Inde — 179 langues et 544 dialectes. L'ensemble se divise essentiellement en quatre grandes

familles : Aryens, Dravidiens, Tibéto-Birmans, Austro-Asiatiques. Le groupe aryen réunit toutes les langues apparentées d'origine au sanscrit, et par conséquent aux langues de l'Europe classique et chrétienne ; ce seul groupe comprend plus de 230 millions d'âmes. Son aire couvre tout le trapèze de l'Hindoustan et déborde au sud sur le Deccan dont elle englobe la portion nord-ouest. Les Dravidiens, au nombre de 53 millions, occupent tout le reste du Deccan. Les Tibéto-Birmans sont répandus le long de l'Himalaya. Les Austro-Asiatiques appartiennent surtout à la branche Munda, dans l'arrière-pays montagneux entre le delta du Gange et la Mahanadi. Pour les deux premiers groupes, de beaucoup plus nombreux, et qui parlent des langues de culture parvenues à un développement littéraire, l'unité de parler est loin de déceler l'unité de race ; des populations de toute provenance y ont été fatalement absorbées par l'attrait et le prestige d'une civilisation supérieure. Tels qu'ils sont, ces groupes ouvrent au linguiste et à l'anthropologiste des perspectives illimitées. Je n'ai point à tracer ici le programme de leurs recherches ; il me suffit d'en avoir esquissé la matière.

Quelle civilisation a pu surgir du contact de ces groupes si fortement hétéroclites, encadrés dans cette nature singulière ? La question est digne de préoccuper les esprits réfléchis. L'Inde est, en effet, dans l'ancien monde, le seul cas de civilisation intra-tropicale. Les pays de grande civilisation sont, à part l'Inde, situés dans la zone tempérée ; l'effort de l'homme contre la nature a constamment tendu à porter plus loin vers le nord les foyers de civilisation. L'histoire de l'esprit humain tient pour une grande part dans les phases successives de ce déplacement. Issue des contrées chaudes, lumineuses qui s'orientent vers le fond du golfe Persique ou de la Méditerranée Orientale, parvenue un instant à un point d'équilibre apparent dans la triple Grèce d'Asie Mineure, d'Hellénie et d'Italo-Sicile, portée ensuite par les Romains jusqu'à l'Atlantique, jusqu'au Rhin, jusqu'au Danube, la civilisation classique, païenne ou judéo-chrétienne, a déserté ses foyers d'origine ou d'antique splendeur pour des cieux gris, avares de lumière et de chaleur, et pour des terres parcimonieuses qui ne donnent rien qu'en échange d'une lourde peine. L'empire du monde a passé par Babylone et Ninive, par Memphis et Thèbes, par Sparte et Athènes, par Carthage et Rome, pour aboutir à être disputé sous nos yeux, sur notre sol, entre le maussade Berlin et Londres la brumeuse. À l'autre bout de l'ancien

monde, la Chine a formé sa civilisation, son unité, son génie dans la vallée du Hoang-ho, elle ne s'est étendue que tardivement vers le sud, au-delà du Yang-tse kiang. L'Égypte seule présente une apparence d'analogie. Les anciens l'ont même supposée fréquemment rattachée à l'Inde par le sud ; Alexandre le croyait encore quand il arriva sur les bords de l'Indus qu'il était disposé à regarder comme le cours supérieur du Nil, à cause du régime périodique des inondations, des roseaux pareils au papyrus et des crocodiles qui se rencontraient sur ses bords. L'équivoque du nom d'Éthiopie et d'Éthiopiens appliqué jusqu'à la basse époque à l'Afrique supérieure et à l'Inde fait un pendant significatif à l'équivoque du nom des Indes et des Indiens qui persiste encore dans l'usage actuel, malgré la précision des connaissances géographiques, comme un rappel de l'erreur féconde qui inspira Christophe Colomb ; nous parlons des Indes Orientales et des Indes Occidentales, et les Peaux-Rouges comme les indigènes du Pérou sont des Indiens aussi bien que les riverains du Gange. Mais l'analogie entre l'Égypte et l'Inde s'évanouit au premier examen : la basse vallée du Nil s'ouvre à la latitude la plus septentrionale du Deccan ; Alexandrie est plus septentrionale que Delhi de 2 degrés. En outre, par le cours de son fleuve, l'Égypte est tout entière attirée dans une seule direction, la direction du nord, vers cette Méditerranée si complaisante à la navigation côtière, aux courtes traversées, plutôt un lac qu'un océan, et toute bordée de pays variés, de races diverses, fondues en dépit d'elles-mêmes dans une œuvre commune de civilisation. Entre tous ces traits caractéristiques, aucun ne convient à l'Inde. Il n'est pas surprenant que les Hindous aient pu se croire les seuls et uniques auteurs de leur propre civilisation, tout les invitait à admettre cette croyance flatteuse.

Dans l'ordre religieux, qui domine et embrasse toutes les autres manifestations de la vie à l'époque ancienne, et même à l'époque contemporaine, l'Inde est originale. On peut dire que, les Hébreux mis à part, aucun peuple n'a été doué au même point du génie religieux. Comme Jérusalem est le berceau des croyances qui ont conquis l'Asie Antérieure, l'Europe, et le Nouveau Monde, Bénarès est le foyer toujours ardent d'où ont rayonné les apôtres qui, de proche en proche, ont converti tout l'Extrême-Orient, Chine, Corée, Japon, Indochine, Insulinde, et l'Asie Centrale, et même les marches orientales de l'Europe jusqu'à la Volga.

L'Inde a créé, 500 ans avant le Christ, une religion universelle ouverte à tous les hommes : le bouddhisme. L'Inde a aussi sa religion nationale, et là, une fois de plus, je m'achoppe à l'insurmontable difficulté des choses indiennes, irréductibles à nos manières de concevoir et de parler. Je ne sais de quel nom la désigner, car l'Inde ne lui a pas donné d'appellation. Elle est « la religion », comme il y a l'air, et l'eau, et le ciel. Si on interroge un Hindou sur sa croyance, il répondra qu'il est Vaiṣṇava « sectateur de Viṣṇu », Çaiva « sectateur de Çiva », qu'il adore Rāma, Kṛṣṇa, la déesse Durgā, ou Gaṇeṣa à la trompe d'éléphant, etc. Mais les adorateurs de Viṣṇu et de Çiva, et de Rāma, et de Kṛṣṇa, et des innombrables divinités de ce panthéon éternellement ouvert, quelles que soient leurs rivalités, leur malveillance, leur hostilité réciproque, ont la conscience d'appartenir tous au même système religieux, essentiellement défini par l'exclusion de l'étranger. Dans ce cher pays du Népal, qui m'a laissé tant de délicieux souvenirs, où j'ai trouvé, contrairement aux pronostics, un accueil amical et chaleureux, j'en ai fait une expérience saisissante : je me rendais au temple de Paçupati, le Çiva local, consacré par une tradition reculée et par la dévotion de la dynastie actuelle. Les badauds ne manquent pas plus au Népal qu'ailleurs, et comme j'étais alors le seul Européen du pays, j'attirais les curieux. Abordé par un jeune savant qui m'adresse la parole en sanscrit, je lie conversation, à l'émerveillement de mon escorte, pour qui le sanscrit était chose sainte autant que fermée. Nous atteignons le seuil du temple, mon compagnon m'arrête tout net avec les propos et les formes les plus polis. J'avise un chien — pourtant le paria des animaux de l'Inde — qui ayant pénétré dans la cour s'y comportait de façon fort incongrue à l'étroit voisinage d'une statue de bronze. Et j'aurais tant voulu inspecter de mes yeux les inscriptions du temple ! « Vois, dis-je, à mon compagnon, tu me refuses l'entrée, et voici un chien qui... » — « Un chien est un chien, me répondit-il, et tu es un *Mleccha*. » Un *Mleccha*, c'est au sens propre, un homme qui bégaye ou balbutie des sons inintelligibles, tels les « barbares » des Grecs ; en fait, le *Mleccha* comme le barbare est l'homme qui n'appartient pas à la communauté. Mais quel est le lien de cette communauté ? En dernière analyse, ce n'est pas le dieu, c'est le prêtre — encore une approximation qu'il va falloir rectifier ; c'est le brahmane. Le brahmane n'est ni un savant, ni un dévot, ni un voyant, ni un ministre du culte consacré par l'ordination. Comme le disait Beaumarchais de la

noblesse de son temps, il s'est donné la peine de naître. Mais quelle différence dans la valeur des mêmes mots ! Nous touchons ici la croyance fondamentale sur laquelle repose tout le système des dogmes, des doctrines, de la vie dans l'Inde. Le privilège de la naissance qui choquait Figaro comme une atteinte à la justice et à la raison, est pour l'Hindou la réalisation intégrale de la justice immanente. La vie présente n'est pas le drame poignant de Pascal, pressé entre le mystère de deux éternités ; elle n'est qu'une courte phase dans un enchaînement infini de renaissances, le total provisoire d'un insondable passé, l'amorce d'un insondable avenir. Au cours de ce voyage sans fin à travers le temps et l'espace, la forme humaine n'est qu'une résultante éphémère de facteurs ; l'animal, la plante, le dieu même aussi bien que le démon ne sont que la halte temporaire d'une âme de passage. Une immense solidarité de douleur enchaîne tous les êtres à tous les degrés de la vie. Les plus heureux sont les plus méritants, aussi longtemps du moins que dure le bénéfice des mérites acquis ; et les plus vertueux sont aussi les plus pratiques puisqu'ils renouvellent leur provision toujours en voie de s'épuiser. Ainsi l'échelle sociale est une échelle de valeurs morales, mesurées à l'angle de l'infini, et pour être né au premier rang de la hiérarchie le brahmane conserve jusqu'à sa mort ses privilèges imprescriptibles. On l'appelle « le dieu sur la terre » ; on l'appelle aussi « la bouche des dieux », et c'est une fonction dont il consent volontiers à s'acquitter pour la satisfaction des dévots. Sa primauté reconnue est la garantie préalable et le soutien de tout l'échafaudage social ; les castes se classent par rapport à lui ; sa personne symbolise tout un système rigoureusement ordonné de croyances et d'institutions. Et par lui se parachève un des paradoxes de l'Inde : le brahmanisme, religion amorphe, sans chef, sans clergé, sans orthodoxie, sans programme, a fait l'unité de l'Inde. Et son travail se poursuit encore, il annexe sans relâche de nouveaux prosélytes. Les tribus de la jungle aspirent à posséder elles aussi leur brahmane ; amené par séduction ou par razzia, le brahmane commence par reconnaître dans les fétiches du clan un avatar masqué de ses divinités ; il découvre ensuite à l'usage du chef du clan une généalogie qui le rattache aux cycles épiques ; il impose en retour ses pratiques, et surtout le respect de la vache, article initial de son credo. Saint Rémi et Clovis sont encore de la vie courante dans l'Inde.

Cette religion singulière est pourtant le véhicule d'une des morales les plus sublimes que le monde ait produites. Aucune n'a trouvé d'accents plus graves ni plus émus pour exalter la majesté divine, pour prêcher la douceur, la bonté, la maîtrise de soi, la patience, le sacrifice. Aucune n'a suscité plus de saints, obscurs ou glorieux. Les voyageurs se sont plu à décrire les excentricités fanatiques ou professionnelles des charlatans de sainteté qui déshonorent les pèlerinages, les yogi voluptueusement étendus sur des pointes de clous, ou suspendus à des branches par des crochets en pleine chair, ou ces malheureux qui passent leur vie debout sur une seule jambe à marmonner une éternelle bénédiction. Le char de Jagannātha (de Juggernaut, comme transcrivent les anglais et comme on prononce trop souvent en France) a conquis une célébrité universelle ; on se représente, bien à tort, des milliers de dévots luttant pour se faire écraser à l'envi sous les lourdes roues en bois massif du véhicule transportant l'image de Viṣṇu « protecteur du monde » (c'est le sens du mot *jagannātha*). Le brahmanisme ne tient pas dans ces folies, qui d'ailleurs ne lui sont pas spéciales. Pour le saisir dans son essence, et dans son âme, et dans sa force, il faut pénétrer jusqu'à ces ermites discrets qui, loin des multitudes et du bruit, méditent pieusement sur l'Absolu, et n'interrompent leur méditation que pour offrir une gorgée d'eau au passant altéré ou une poignée de grains aux oiseaux du ciel ; il faut prêter l'oreille à ces maîtres de sagesse, installés parfois aux portes de la ville comme Rāmākṛṣṇa l'était récemment encore dans un faubourg de Calcutta, entourés de visiteurs attentifs qui viennent recueillir les propos de leur sagesse et de leur dévotion, détachés de tous les intérêts du monde, sans famille, sans foyer, sans ressources, vivante protestation contre la démence des ambitions terrestres, témoignage vivant de la sérénité accessible à l'homme ; en eux s'incarnent et s'équilibrent les aspects contradictoires de l'idéal indien : l'absolu détachement et la pitié active. Au fond de toutes les croyances où l'Inde a reconnu son génie résonne le même mot : Illusion. Et voici encore un paradoxe de ce singulier pays. L'Hindou qui vit sous la lumière la plus nette et la plus vive admet difficilement la réalité des formes qui l'entourent, les données internes, au contraire, celles de la conscience, de l'intuition, de l'extase s'imposent à lui comme l'évidence. La métaphysique, toujours cultivée avec passion, a produit dans l'Inde de magnifiques systèmes ; les sciences naturelles n'y ont pas droit de cité. Sans doute les besoins immédiats de la vie journalière

y ont développé la médecine, et aussi l'astronomie, auxiliaire indispensable du culte pour le calendrier et la fixation du temps. Mais on peut se demander si les astronomes y ont jamais observé par leurs propres yeux, tant leur science est en général théorique et machinale. Et quelle qu'ait pu être l'habileté professionnelle des médecins hindous, leur doctrine anatomique prouve qu'ils n'ont pas scruté l'intérieur du corps humain. Le monde extérieur n'est que duperie (*māyā*), c'est un mirage comme croit en voir la gazelle qui a soif (*mṛgaṭṛṣṇā*). Et c'est parmi ces apparences décevantes que l'homme est appelé à vivre, à mourir, pour renaître et mourir encore, naître et mourir sans fin. On imagine la lassitude désespérée qui s'empare des esprits, et avec quels élans de reconnaissance on salue le Sauveur qui tend la main aux créatures perdues sur l'Océan des transmigrations pour les conduire à « l'autre rive », que ce soit le néant définitif, ce Nirvāṇa que l'Occident commence à connaître de nom et à apprécier, ou la contemplation ineffable du Dieu souverain, ou l'impersonnalité transcendante de l'Être absolu, qui ne se définit en langue humaine que par la négation.

Hantée par ces problèmes, balancée entre ces solutions, l'âme hindoue n'a pas épuisé en vingt-cinq siècles d'une production littéraire intense ses puissances d'émotion et ses ressources d'expression, tout comme le sol hindou garde, après le passage de tant de générations qui en ont vécu, sa fertilité native. L'œuvre de Rabindranath Tagore, révélée ou consacrée par un prix Nobel, jaillit du même tréfonds d'imagination mystique qui a donné naissance dans l'Inde ancienne aux *Upaniṣad*, à la *Bhagavad-Gītā*, à tant de chefs-d'œuvre presque ignorés encore dans notre Occident. On connaît de nom chez nous *Çakuntalā* et le *Chariot de terre cuite*, mais combien les ont lus ? Le *Mahābhārata*, le *Rāmāyaṇa* ne sont entrés dans la notoriété que par la porte de service, par des plaisanteries faciles sur l'allure auvergnate de leurs noms ; pourtant notre Michelet avait dès 1863 écrit un chapitre admirable sur l'épopée de Vālmīki, le début en est un véritable hymne au génie hindou : « L'année 1863 me restera chère et bénie. C'est la première où j'ai pu lire le grand poème sacré de l'Inde, le divin Rāmāyana... J'ai là mon immense poème, vaste comme la mer des Indes, béni, doué du soleil, livre d'harmonie divine où rien ne fait dissonance... J'ai trouvé ce que je

cherchais : la Bible de la bonté. Reçois-moi donc, grand poème... Que j'y plonge... C'est la mer de lait ».

Une affinité instinctive rapprochait Michelet de l'Inde. Érudit, historien, penseur, moraliste, Michelet est toujours un lyrique. Et l'Inde aussi reste toujours lyrique, sous l'apparente variété des genres qu'elle a cultivés. En poésie, l'instrument qu'elle s'est créée n'est propre qu'au lyrisme. L'Inde n'a jamais possédé l'unité métrique d'un vers fluide et continu, tel que l'hexamètre grec ou latin, aux articulations souples et multiples, susceptibles de suivre sans violence toutes les allures de la réflexion aussi bien que du sentiment. Le vers hindou est toujours une stance, un ensemble rythmique rigoureusement fermé, un système organisé de membres en équilibre, qui impose à l'expression comme à la pensée un point d'arrêt fixe. La continuité s'y résout — tout comme dans la métaphysique indienne — en une succession d'instantanés autonomes, la réflexion ou l'émotion, la leçon ou le récit se décomposant en un chapelet d'impressions isolées. La prose, dans tous les genres, n'est pas autrement traitée. L'Inde n'a pas connu la phrase aux propositions emboîtées, dont la période cicéronienne est le modèle classique, qui poursuit l'analyse d'un jugement dans ses replis les plus délicats, et nuance toutes les relations qui en subordonnent les parties. Au lieu de ce mécanisme subtil l'Inde a de plus en plus développé l'emploi des composés où les termes s'accumulent sous la forme du thème nu, sans aucun des exposants, cas, genre, nombre, qui précisent à la fois la fonction et le rapport ; l'imagination est libre de passer, sans guide et sans contrainte, d'une évocation verbale à une autre évocation verbale, jusqu'au point où la fantaisie de l'écrivain trouve à propos de l'arrêter par l'intervention d'un terme décliné ou conjugué. Les composés les plus audacieux d'un Pindare ou d'un Eschyle ne sont que jeux d'enfants, mesurés à l'aune courante des grands prosateurs hindous.

Une imagination si ardente et si vive, jusque dans les domaines réservés par ailleurs à la froide raison, est une promesse et une menace pour l'art. La faculté de création, livrée à elle-même, secoue et brise la contrainte que voudraient lui imposer l'observation et l'imitation de la nature. En architecture, en statuaire, en peinture — sans parler de la musique encore trop peu étudiée — l'Inde affirme des dons géniaux. Mais, par une rencontre significative, elle n'a produit ses chefs-d'œuvre définitifs que

sous l'action de l'étranger ou sur la terre étrangère. En sculpture, c'est aux ateliers grecs qu'elle doit en partie ces nobles traductions en pierre des croyances et des légendes bouddhiques, qui ont à leur tour exercé leur action prolongée sur les artistes de la Sérinde, de la Chine et du Japon. En architecture, c'est dans le lointain Cambodge et la lointaine Java qu'il faut chercher les deux merveilles issues du génie indien : Angkor et Boroboudour. Dans l'Inde propre, à Agra, le Taj-Mahal qu'un juge compétent (Fergusson) place au même rang que le Parthénon, est l'œuvre d'un Grand-Mogol.

Un dernier fait achève de montrer la prépondérance démesurée de l'imagination dans la vie de l'Inde. Seule sans doute parmi les grandes nations civilisées, l'Inde n'a pas d'histoire. Les autres peuples se sont appliqués à perpétuer par l'écriture les souvenirs de leur passé, sous l'influence de sentiments complexes où domine peut-être l'idée d'utiliser comme une leçon l'expérience des générations toujours bornée à un horizon restreint. Mais dans la perspective vertigineuse ouverte sur l'infini par la doctrine des transmigrations, les plans se brouillent et s'effondrent, les individualités se dissolvent et s'évaporent. Sur ce théâtre d'ombres qui s'appelle l'univers, les personnages de féerie sortis du cerveau des poètes ou des conteurs sont les seules réalités ; les plus grandes figures de l'histoire positive s'effacent devant ces symboles où la collectivité met en commun ses joies, ses douleurs, ses espérances, ses rêves. Personne ne doute de Rāma, qui a régné dix mille ans, mais le nom d'Alexandre ne se rencontre pas une fois dans la littérature. La fiction qui par ailleurs se mêle à l'histoire règne ici en maîtresse exclusive. Et pour donner à ce monde imaginaire le cadre qui lui convient, l'Inde s'est créé une géographie de fantaisie docilement acceptée de siècle en siècle, sans souci des démentis que lui inflige le progrès des voyages.

Le labeur obstiné d'une poignée d'érudits occidentaux a commencé depuis un siècle à secouer ces chimères ; ils se sont appliqués à réunir les témoignages du dehors sur ce pays qui s'ignorait ; ils ont interrogé les textes grecs, latins, chinois, arabes ; ils ont déchiffré sur le roc et sur le métal les inscriptions tracées par les hommes d'autrefois. Et de cette patiente enquête sort déjà l'image d'une Inde que sa littérature et son art semblaient cacher à dessein. Une lueur fugitive point entre 1500 et 1000, la

clarté commence à paraître vers l'an 500 avant le Christ. Et sur un espace de deux mille cinq cents ans, nous suivons les destinées de l'Inde qui sont grandes et belles. Mère des joyaux, de l'or, des étoffes et des denrées précieuses, elle est le marché que se disputent le commerce hellénique, le commerce arabe, le commerce persan, le commerce européen. Mère de la sagesse, elle donne ses fables à ses voisins qui vont les enseigner au monde entier. Mère de la foi et de la philosophie, elle donne aux trois quarts de l'Asie un dieu, une religion, une doctrine, un art. Elle porte sa langue sacrée, sa littérature, ses institutions dans l'Insulinde jusqu'aux limites du monde connu, et de là rebondit vers Madagascar, peut-être à la côte d'Afrique où l'afflux présent des émigrants hindous semble suivre les traces obscurcies du passé.

Les problèmes de l'Inde ne sont pas uniquement des problèmes d'érudition, d'histoire ancienne, ce sont aussi des problèmes vivants, et même, à dire vrai, gros d'inquiétudes. L'Inde ne se satisfait plus d'être unie dans le sein du brahmanisme ; entraînée dans le tourbillon de la vie mondiale, elle a appris d'autres aspirations. Elle réclame l'unité politique, l'unité nationale. Sans doute, les coryphées du mouvement ne sont qu'une petite phalange, mais les grandes transformations ont toujours été l'œuvre d'une minorité active, qui devance à temps les aspirations latentes du pays, et qui les oblige, sous peine de désaveu, à se réaliser. Toutefois, dans le cas de l'Inde, les inconnues sont angoissantes. Arrachée brusquement à sa torpeur végétative, la masse, amorphe et chaotique, est la plus ignorante qui soit au monde. Sur ces trois cents millions passés d'êtres humains, on n'en compte pas cinq pour cent qui sachent lire ou écrire. Le parti-pris ou l'imprudence de leurs maîtres, tant indigènes qu'étrangers, n'a rien fait pour les préparer à une ascension graduelle vers les devoirs et les responsabilités du citoyen. Dans la vie domestique, le régime de la « *joint family* » brise l'individu sous la tyrannie paternelle ; dans la vie sociale, le régime des castes l'étreint jusqu'à l'étouffer ; dans la vie locale, le régime féodal l'enchaîne et l'écrase. Les âmes aveulies n'ont pas même l'appui d'un corps vigoureux. L'Inde est le grenier du monde, mais la population y mange peu, la famine n'y est qu'une face de la pauvreté. Mysticisme, ignorance, apathie, débilité — qu'un groupe de volontés résolues vienne les arracher à l'esclavage ancestral pour les asservir à de nouvelles fins, et l'Europe

terrifiée assistera à une autre catastrophe. Espérons dans l'antique sagesse de l'Inde et dans la sagesse naissante de l'Occident pour éviter au monde ce fléau.

II

L'HISTOIRE. — NOMS ET FAITS MARQUANTS JUSQU'À LA FIN DES MAURYA

Avant d'esquisser les grandes lignes de l'histoire de l'Inde, il est indispensable de rappeler que cette histoire, pour la période ancienne, jusqu'au triomphe des invasions musulmanes, est intégralement l'œuvre de la science occidentale. Les compilations qui portent le nom de *Purāṇa* « Antiquités », rédigées en vers, et révérees encore aujourd'hui comme des ouvrages dus à une inspiration divine, s'occupent essentiellement des origines du monde, des familles de dieux ou de héros ; elles ne laissent comme résidu à l'histoire positive que des listes de dynasties et de rois enfilées bout à bout, sans aucun souci de l'ordre réel de succession, et présentées, comme il convient au génie hindou, sous la forme de prophéties ; les menues parcelles du passé qui se trouvent conservées doivent se prêter aux déformations exigeantes d'une imagination impérieuse, et se projeter comme des anticipations de voyant. William Jones en 1784 sut découvrir dans le chaos des noms royaux un repère qui demeure encore la clef de voûte de la chronologie indienne : la dynastie Maurya, que l'addition des durées de règne portait vers l'an 2000 av. J.-C., débutait par un prince du nom de Candragupta. William Jones y reconnut par une sorte de divination le personnage désigné chez les historiens classiques des campagnes d'Alexandre sous le nom de Sandracottos, Andracottus, etc. Toutefois deux chroniques locales ont pu être conservées et tenues à jour, deux exceptions, aux extrémités du monde indien, la vallée du Cachemire et l'île de Ceylan, isolées l'une par la montagne, l'autre par la mer.

Il serait long, compliqué, et peut-être vain d'expliquer par quel invraisemblable travail de patience l'histoire ancienne de l'Inde se constitue peu à peu ; nulle part on ne rencontre de cas analogue. Des suites de siècles à ressusciter, sur une étendue de territoire immense, sans l'appui du moindre cadre d'ensemble ; une poussière impalpable de principautés féodales qui sortent un instant de l'ombre pour y rentrer aussitôt, comme ces corpuscules qu'on voit danser dans un rayon de soleil ; le hasard d'une trouvaille locale : inscriptions, monnaies, manuscrits, pousse brusquement au premier plan un groupe de princes ignorés la veille encore. Deux indications suffiront pour marquer sommairement la condition de nos recherches : des exemples de grammaire, tels que ceux de notre Lhomond, servent à échafauder des systèmes de chronologie ; un grand roi, dont le règne est un moment décisif dans le développement de la littérature, de la religion, de l'art, Kaniška, flotte encore au gré des combinaisons entre le I^{er} siècle avant l'ère chrétienne et le III^e siècle après l'ère.

Dans cette pénurie de dates, l'histoire doit se réduire modestement à des formes rudimentaires. Sur d'autres domaines, elle peut s'affirmer comme une véritable science, en tendant à dégager sous des ensembles de faits de plus en plus complexes des rapports de plus en plus simples. Ici, elle ne peut mettre son ambition qu'à jalonner des séries en ordre de succession et à combler des lacunes.

L'histoire de l'Inde s'ouvre à l'époque où l'invasion aryenne occupe le Penjab avec une annexe sur la rive droite de l'Indus. L'unique monument de cette période est la collection des hymnes védiques ; c'est dans ces rhapsodies sacerdotales, destinées au rituel d'un culte fort compliqué, qu'il faut chercher quelques données positives trop rares et souvent trop énigmatiques pour autoriser des conclusions fermes. On voudrait donner à ces documents une date, même approximative. On a proposé avec une égale assurance des solutions qui sont toutes de fantaisie. Le problème est lié au problème de l'écriture, obscur lui aussi. Les premiers documents écrits en alphabet indien et en langue de l'Inde qui nous soient parvenus se placent plus bas qu'Alexandre, sous le petit-fils de ce Candragupta qui avait été le contemporain et l'hôte du Macédonien. On a tenté par tous les moyens de reporter beaucoup plus haut l'origine de l'écriture dans l'Inde, mais l'appareil d'érudition qui charge ces raisonnements n'arrive pas à masquer

l'article de foi qui les inspire. Les témoignages des Grecs manquent de clarté sur cette question capitale ; il faut se résigner à une ignorance tout au moins temporaire. En tout cas, la rareté des documents écrits à l'époque ancienne semble prouver un usage restreint de l'écriture. La transmission orale d'une vaste littérature n'est pas complètement impossible ; mais les difficultés s'aggravent avec le nombre des siècles. En somme, on se trouve sur le terrain de l'Inde en face du problème que les poèmes d'Homère posent aux hellénistes. Dans les Védas comme chez Homère, on est en présence d'une langue qui, par sa grammaire et son vocabulaire, diffère profondément de la langue classique ; elle conserve un grand nombre de termes et de formes étrangers au reste de la littérature, mais que la grammaire comparative retrouve dispersés dans les provinces les plus variées du territoire indo-européen, témoins expressifs d'un temps où les ancêtres communs des Indo-Iraniens, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains, des Slaves vivaient en étroit voisinage, sur le site encore incertain de quelque Babel. Mais conclure de l'archaïsme à l'antiquité est périlleux ; des corporations fermées ont pu aisément perpétuer en vue d'usages spéciaux un état suranné du langage. On affirme souvent que la naissance des deux grandes hérésies, Bouddhisme et Jainisme, suppose comme une nécessité l'existence des Védas ; elles supposent l'existence d'un culte et de croyances védiques rien de plus. Tirer des écritures bouddhiques ou jainas une preuve en faveur des textes védiques, c'est aggraver la faute en la redoublant ; à moins d'être un orthodoxe rigoureux, il est difficile d'accepter le canon bouddhique et le canon jaina comme la parole authentique des deux maîtres à qui leur église respective les impute.

On aimerait à savoir au moins par quelle route ces pionniers de l'émigration aryenne sont arrivés à la frontière Nord-Ouest de l'Inde. Il n'est guère douteux qu'ils s'étaient séparés depuis peu de temps de leurs frères iraniens. L'Avesta, dans ses éléments les plus anciens, est pour ainsi dire la jeunesse du Véda ; il est des stances qui se transposent pour ainsi dire d'elles-mêmes d'une langue dans l'autre. Le fond des légendes et du personnel divin est identique ; mais le renversement de rôle qui fait d'Ahura Mazda le dieu souverain de l'Avesta tandis que les Asura védiques sont les ennemis des dieux, et des Daeva avestéens une troupe de démons tandis que l'Inde laisse aux Deva le caractère divin dont témoigne leur nom (comparez

lat. *divus*, *deus* ; grec *theos*) a suggéré dès le début des études l'hypothèse d'un antagonisme religieux qui aurait provoqué ou précipité la séparation des deux groupes. Les Aryens védiques, descendus des régions du nord de l'Hindou-Kouch, avaient suivi la route classique des vallées du Kabul-rud (véd. Kubhā) du Kuram (véd. Krumu), du Gomāl (véd. Gomatī) pour déboucher sur l'Indus. Un éclair fugace traverse les ténèbres d'où ils émergent. En 1907, un savant allemand, qui fouillait le sol de Boghaz-Keui, en pleine Cappadoce, site de l'ancienne capitale des Hittites — dont un voyageur français, Chantre, avait reconnu et signalé l'importance — H. Winckler y exhumait un traité écrit en cunéiformes, passé entre le roi local et le prince de Mitani sur le Haut-Euphrate ; dans ce traité chacune des parties appelle à témoin ses divinités. Du côté de Mitani, les dieux invoqués sont « les dieux Mitra et Varuṇa, le dieu Indra, les dieux Nāsatya ». Mitra et Varuṇa en intime association, puis Indra : c'est le haut personnel de l'Olympe védique énoncé dans l'ordre régulier des préséances ; les Nāsatya, dioscures de ce panthéon, sont les assistants fidèles d'Indra. Et le monument se date avec une précision dont l'indianiste est jaloux, vers le milieu du ^{xv}^e siècle avant le Christ. Déjà une autre série de textes cunéiformes, de provenance officielle, la correspondance du pharaon Aménophis avec ses fonctionnaires et ses vassaux de l'Asie mineure, avait révélé, dans la même région du Haut-Euphrate, des noms de rois aux consonnances plus qu'aryennes, quasi — ou pseudo — sanscritisantes : Dusratta, Artasuwara... Il semble naturel d'admettre que nous surprenons dans une halte temporaire au cours de sa migration une de ces tribus qui devaient porter jusqu'à l'Inde le génie aryen. Mais le préjugé de l'antiquité védique est si fort qu'on a proposé de reconnaître dans ce campement aryen du Haut-Euphrate une tribu refoulée de l'Indus.

Cette longue discussion était nécessaire pour chasser dès l'abord des fantômes qui risquaient de troubler une grande partie du chemin que nous devons parcourir. Sans chercher à préciser davantage, nous dirons que, avant ou après l'an 1000 av. J.-C., les Aryens védiques entrèrent dans l'Inde par le Penjab, en conquérants, armés de l'arc et de la lance, forts surtout de leurs chars de guerre, l'artillerie lourde de ce temps, qui manquait à leurs adversaires. Ils trouvaient le sol occupé déjà par des hommes d'autre race, des « non-Aryens », des « *Dasyu* », les « Peaux-noires », les aborigènes et

aussi les Dravidiens, amenés par une invasion antérieure, et qui, refoulés par la poussée aryenne vers le Sud de la péninsule, ont laissé dans le Bélouchistan un dialecte isolé, la brahmi, tout comme le bloc erratique raconte à lui seul le passage du glacier. Cultivateurs et pasteurs, ces Aryens s'organisaient en clans, en tribus, en villages (*jana*, cf. gr. *genos*, lat. *gens* ; *viç*, cf. lat. *vicus*, gr. *oikos* ; *grāma*) sous l'autorité d'un chef (*rājan*, cf. lat. *rex*) choisi par un procédé d'élection et contrôlé par une assemblée populaire (*samit*, analogue de formation au grec *synagogā*). Le clan des Bharata semble être le plus puissant ; leur nom, recueilli et consacré par l'épopée du *Mahā-Bhārata* « la Grande Bharatide » a donné à l'Inde l'unique appellation nationale qu'elle ait elle-même élaborée : Bhārata-varṣa « le continent Bharatéen ». Le mot Inde que nous continuons à employer est, comme il arrive le plus souvent dans les appellations appliquées aux peuples continentaux par leurs voisins, l'extension d'un nom pris sur la frontière. Les Aryens avaient donné au grand fleuve qu'ils traversaient pour pénétrer dans leur nouveau territoire le nom de *Sindhu* « la rivière » par excellence. C'est ce nom dont nous nous servons encore pour désigner la partie inférieure de la vallée, la province du Sindh. Le mot *Sindhu* prononcé par une bouche iranienne devait par une fatalité naturelle d'articulation se transformer en *Hindu*. Les Grecs, qui durent à des informateurs iraniens leurs premiers renseignements sur le pays, recueillirent ce nom sous la forme iranienne, le grécisèrent sous la forme *Indikē* « pays d'Inde », et progressivement, avec le développement des connaissances, étendirent la même désignation à la contrée tout entière. Les Chinois procédèrent exactement de même ; un envoyé chinois, au cours d'une exploration audacieuse, pénétra dans les districts à l'Ouest du Pamir vers le milieu du II^e siècle av. J.-C. Il y entendit parler d'un pays fortuné situé trop loin au Sud-Est pour qu'il pût l'atteindre, pays de bambous et d'éléphants qu'on désignait sous le nom de *Chen-tou*, autre notation du nom aryen de l'Indus, que deux siècles plus tard, Pline transcrit en latin par *Sinthus* (« L'Indus, que les gens du pays appellent Sinthus »).

Les couches successives de la littérature védique laissent deviner les étapes graduelles de la pénétration aryenne par l'étendue croissante de l'horizon géographique et politique. Le dos du pays entre l'Indus et le Gange, la région impériale de Delhi, est indissolublement liée au souvenir

des Kuru : c'est le « champ des Kuru » (*kurukṣetra*), la Troade de l'épopée indienne. Kuru, c'est le nom qu'un Iranien de génie a rendu à jamais célèbre, le Cyrus de l'histoire classique et de l'histoire sainte. Là, sur les bords de deux rivières absorbées par les sables, le brahmanisme a placé sa terre sacro-sainte, le Brahmāvarta. La contrée qui l'entoure (Patiala, Alwar, Muttra), presque également vénérable, est « le pays des voyants », Brahmarṣideṣa. Enfin de l'Himalaya au Vindhya et d'une mer à l'autre, c'est le « territoire des Aryens », Āryāvarta.

Parvenue au Gange, la conquête aryenne semble avoir descendu rapidement le cours du fleuve jusqu'à l'origine du delta. Elle y a créé des royaumes déjà étendus, assez organisés ou assez cohérents pour que leurs noms aient survécu, comme nos noms de région en France, à d'innombrables bouleversements politiques : le Koçala, capitale Ayodhyā (Awadh-Oude en notation anglaise) ; le Videha, capitale Mithilā (le Tirhut actuel) ; l'état et la ville de Kāçī (nom sacré de Bénarès) ; le Magadha (Béhar) ; l'Anga (Bengale).

La création de l'empire perse, dans la seconde moitié du VI^e siècle, marque un des sommets de l'histoire humaine. Marathon et Salamine ont faussé nos perspectives. Nous avons pris parti pour la Grèce, épousé, exagéré ses justes rancunes : les Perses sont des vaincus et des barbares. Pourtant l'œuvre de Cyrus et de Darius domine encore notre monde qu'elle a façonné. Alexandre, Auguste, Charlemagne sont, sans le savoir, leurs élèves et leurs héritiers. Ils ont conçu et réalisé, les premiers sans doute, une vaste unité humaine organisée sous l'autorité d'un pouvoir central, au-dessus des divisions de races, de religions, de langues, sans tolérer aucune autorité qui ne fût émanée d'eux-mêmes et d'eux seuls ; plus de vassaux interposés ; rien que des fonctionnaires, choisis par le maître et à sa merci. Cyrus (558-530) porta son système jusqu'au seuil du monde indien, au pied sud de l'Hindou-Kouch, où il prit et détruisit Capissa (Kapiçā). Darius (522-486) poussa jusqu'aux rives de l'Indus, les soumit, les incorpora à son empire, en forma deux satrapies : Gandhara (pays de Caboul avec annexe sur la rive gauche de l'Indus), et Hindu (le Sindh, la basse vallée du fleuve). L'Inde était à peine effleurée, comme un siècle et demi plus tard au passage d'Alexandre. Les contre-coups n'en furent pas moins immenses et durables. Ce n'est point un hasard de synchronisme qui fait surgir presque à la fois

Pythagore en Grèce, le Bouddha dans l'Inde, Confucius et Lao-tseu en Chine ; des réalités concrètes rythment la vie spirituelle. L'empire perse était le champion d'une doctrine religieuse aussi bien que d'une doctrine politique ; Zoroastre marche avec Darius. Un détail symbolise le nouveau monde qui s'inaugure. Darius confie à un Grec, Scylax de Caryanda, l'exploration du cours de l'Indus. Les richesses de l'Inde, son or et ses raretés, s'acheminent vers Persépolis, la Perse envoie à l'Inde ses scribes qui lui apprennent l'écriture, tout au moins les caractères araméens qui fournissent, à peine modifiés, un alphabet pour plus de cinq siècles aux pays de l'Indus (l'alphabet que nous appelons, par application hypothétique d'un terme sanscrit, *kharoṣṭhī*). Elle lui donne des modèles d'administration, des modèles de formulaire, des modèles d'architecture. D'autre part, les notions réelles et précises sur l'Inde se propagent si rapidement à travers l'empire achéménide que du vivant de Darius un Grec de la côte égéenne, le logographe Hellanicos de Milet (549-486), enregistre dans son ouvrage (perdu, mais connu par des citations) une liste de peuplades indiennes. Les contingents indiens embrigadés dans l'armée de Xerxès (Gandariens, Dadikes, Paktyes, Indiens) passèrent sans doute trop vite pour provoquer des échanges. Avant la fin du v^e siècle, vers 420, Hérodote est assez informé pour écrire une admirable notice sur l'Inde où se retrouvent intégralement la solidité, la sûreté, la sagacité du Marco Polo d'Halicarnasse. Il signale la variété des populations, les unes nomades, les autres sédentaires, la multiplicité des idiomes, la richesse du pays, attestée par un tribut annuel de 360 talents d'or payé au trésor de Darius. Trente ou quarante ans après lui, un autre Grec d'Asie Mineure, Ctésias de Cnide, médecin de la cour perse sous Artaxerxès Mnemon (le vainqueur de Cunaxa) est en état de composer un livre sur l'Inde, les *Indika*. L'ouvrage est perdu, mais les nombreuses citations conservées et le résumé donné par le patriarche byzantin Photius trahissent surtout le goût du merveilleux et de l'extraordinaire. Il est en littérature la première victime ou le premier artisan du mirage indien. Mais s'il rapporte des fables, il ne les a pas inventées ; elles portent le cachet d'origine indienne. De Darius à Artaxerxès Mnemon, « *India capta ferum victorem cepit* » ; la cour de Perse a subi le prestige magique de l'imagination indienne.

Dans ce court intervalle, entre Cyrus et Cyrus le jeune (l'un le héros, l'autre le patron de l'Athénien Xénophon), l'Inde venait de passer par une crise de croissance grandiose. Elle avait enfanté deux saints, deux futurs dieux : le Bouddha et le Jina. Elle avait fondé de grands états, précurseurs de prochains empires. La chronologie flotte, mais elle entre déjà dans l'approximation, en voie de se consolider. La tradition de l'église Jaina fixe le Nirvāṇa de son fondateur à l'an 527. La tradition de l'église de Ceylan place le Nirvāṇa du Bouddha en 543. On peut tenter des corrections, substituer au dernier chiffre 477, 412, 370. L'attitude provisoire la plus commode et la plus prudente est de s'en tenir aux traditions tant qu'on n'a rien de sûr à leur préférer. Le centre historique est passé dans la vallée du Gange. La vie du Bouddha commence et s'achève sur la frange de l'Himalaya, juste au nord de Bénarès ; son contemporain et son rival, le Jina, naît et meurt aux environs de Patna, au nord du fleuve. Leurs carrières se poursuivent sur un domaine identique ; leurs biographies se contrôlent. Le cadre assez étroit où elles se déroulent, entre Bénarès et Patna sur le Gange, l'Himalaya au nord, Gaya et Rajgir au sud, reflète sans doute en réduction l'état politique de l'Inde aryenne au temps de la prépondérance perse. Des royaumes, le Magadha, le Kosala, l'Anga, avec des capitales prospères qui rivalisent de luxe et d'attractions ; une sorte de Venise, Vaiçālī (Besarh, n. de Patna, sur le Gandak), ville de gros marchands et d'aristocratie hautaine, gouvernée par des magistrats annuels à la façon de consuls, administrée par un sénat oligarchique ; à l'écart des grandes voies de circulation, de petites républiques villageoises groupées en confédération pour la défense de leur sol et de leurs intérêts. C'est à peu près le tableau tel que le tracent les écrivains classiques, des contrées visitées par Alexandre vers la fin du iv^e siècle. Mais ici, dès la fin du vi^e siècle, ce système tombe en ruines et disparaît. Le cas du Magadha est typique : la première capitale, Rājagṛha « la maison du roi » est construite dans l'intérieur d'un cirque de montagnes ; on n'y accède que par des passes étroites, propices à la défense. Mais, vers la fin de la vie du Bouddha, un nouveau roi, maître du trône par le procédé très oriental du parricide, transporte sa capitale en dehors des montagnes, à découvert, dans la plaine ; il installe au bord du Gange, pour commander le double confluent du Son venu du sud, du Gandak venu du nord, un fort autour duquel va s'élever une ville nouvelle,

appelée à être bientôt et pour longtemps la métropole de l'Inde, Pāṭaliputra, la Palibothra des Grecs. Il est maître du pays d'Anga, en aval, soumis par son père ; il a lui-même soumis la république de Vaiçālī, au nord du Gange. Sous ses successeurs, les Nanda, dont la richesse est restée proverbiale, le Magadha continue à étendre son hégémonie.

L'an 326 inaugure une nouvelle crise dans le développement de l'Inde. La Grèce a remplacé la Perse ; héritier de l'empire achéménide par l'écrasement de Darius Codoman, Alexandre vient revendiquer les deux satrapies indiennes subjuguées jadis par le premier Darius. Pour s'ouvrir la route et couvrir ses communications il a dû s'imposer une suite de rudes campagnes à travers l'Arie (Hérat), la Drangiane (Seistan), l'Arachosie (Kandahar), les Paropanisades (Caboul), la Bactriane, la Sogdiane et le massif montagneux qui borde l'Indus sur sa rive droite. L'Inde, au moins le Penjab, était loin d'ignorer les progrès du conquérant ; en Bactriane un contingent indien au service du satrape Bassus s'est rallié à Alexandre ; c'est à leur chef, Sisikottos, que le Macédonien avait confié le commandement du fameux rocher d'Aornos, si durement gagné. Le roi de Takṣaṣilā avait traversé l'Indus dès 326 pour aller à Nikaia, sur la route de Caboul, offrir sa soumission à Alexandre ; il était mort peu après. Le nouveau roi accueillit les Grecs en ami ; c'est le fameux Taxile que l'histoire et la légende d'Alexandre ont immortalisé sous le nom de la ville où il régnait. Moment capital de l'histoire qui évoque en parallèle l'expédition française d'Égypte. Un autre Bonaparte, qui est un élève d'Aristote, entouré d'une légion de Klébers et de Monges, et qui compte parmi ses généraux les futurs rois de trois continents, mène le génie grec, fait de tout le passé méditerranéen, à la découverte et au contact du génie hindou, avant-garde de tout l'Extrême-Orient. La ville de Takṣaṣilā était digne d'encadrer cette grande scène. Bâtie aux confins du monde iranien, sentinelle avancée de ce qui était déjà la civilisation hindoue, entrepôt des caravanes venues du Gange ou de l'Euphrate, c'était aussi une ville d'université où la jeunesse venait de tout le pays aryen se former aux arts libéraux. Les Grecs qui avaient vu s'étaler tant de fois la pompe et le luxe asiatiques, n'en furent pas moins éblouis par le cortège du roi Taxile. Ils furent plus surpris encore, eux qui connaissaient Diogène, de rencontrer sur les places de la ville les Sages Nus (Gymnosophistes) qui enseignaient

devant ces conquistadores venus de si loin pour l'amour du butin, le sublime bonheur de l'inertie et de l'indifférence transcendantes. La rencontre pourtant se fit sans choc ; même des amitiés se nouèrent. Un des sages, que les soldats avaient baptisés du nom familier de « Père Bonjour » Calanos (en langue indienne *kallāṇa*, sanscrit *kalyāṇa*, formule ordinaire de salutation) s'attacha à l'expédition, l'accompagna en dehors de l'Inde, et, fatigué, vieilli, monta volontairement sur le bûcher à Suse, en présence de l'armée rangée en ordre solennel pour assister à ce spectacle inouï.

Je ne me laisserai pas aller à la tentation de suivre dans le détail un sujet trop attrayant. Les campagnes d'Alexandre sont l'unique période de l'Inde ancienne où nous tenons une série de faits continus, notés avec précision, établis sur un ensemble de témoignages, choisis par des intelligences d'élite ouvertes à tous les problèmes de la connaissance, de la pensée et de l'action. Ce lumineux génie de la Grèce, introduit pour un instant — qu'est-ce que deux années dans le total de trois millénaires ? — dans le chaos de l'Inde antique, en dégage un *kosmos*, un monde organisé, mieux encore, harmonieux. L'image de l'Inde du Nord-Ouest, entrevue dans cette fulguration d'éclair, montre en gros les mêmes lignes que la tradition bouddhique et jaina suggérerait pour l'Inde gangétique : un pêle-mêle de royaumes rivaux et de républiques confédérées. Porus, le plus noble des adversaires d'Alexandre, et qui doit à sa défaite même une gloire légitime, disposait de 50 000 hommes, armés du sabre et du bouclier de cuir, de 300 chariots à quatre chevaux, montés par six combattants, de 200 éléphants de guerre et de 4 000 cavaliers portant la lance ; non point une cohue de hasard, mais une force disciplinée, entraînée à la tactique et à la stratégie. Plutarque reconnaît que leur résistance « émoussa » la bravoure des soldats macédoniens. À l'Ouest de Porus, Sophytes règne sur un état florissant, dans la région du Salt Range ; au nord Abisarès règne sur les montagnes qui bordent le sud du Cachemire. Les vallées secondaires des affluents par où Alexandre s'ouvre si difficilement le chemin du retour à l'Indus, sont occupées au contraire par des tribus indépendantes, groupées en confédérations permanentes comme les Oxydraques et les Malles (sanscrit *Kṣudraka-Mālava*) ou accidentelles, comme les Agalasses, les Kathéens, les Sibes. Dans la basse vallée de l'Indus, entre Multan et le delta, le régime est monarchique (Oxykanos, Mousikanos) soutenu, semble-

t-il, par le fanatisme des brahmanes. La guerre, de chevaleresque qu'elle avait été d'abord, devient de plus en plus farouche et violente. Avant de quitter l'Indus où il avait fondé des villes, Bucéphale en souvenir de son fameux coursier, Nikaia en souvenir de la victoire sur Porus, Alexandre complète son œuvre par un port aux bouches de l'Indus, Pattala. Le Grec sait la valeur économique et politique de la mer ; il parachève l'empire de Darius qu'il a relevé en soudant l'Indus à l'Euphrate par une chaîne de vaisseaux. Néarque réussit à conduire sa flottille jusqu'au fond du Golfe Persique.

L'édifice improvisé par les armes d'Alexandre s'écroule derrière lui. Il avait repris la route de la Perse, par les sables brûlants de la Gédrosie, en octobre 325. Avant d'atteindre Suse, il apprend que le satrape (nous dirions : le résident général) du Penjab, Philippe, a été assassiné par ses propres mercenaires. Alexandre meurt à Babylone en juin 323. De ses généraux devenus rois, aucun n'ose revendiquer l'Inde. En 317, Eudème, qu'Alexandre avait chargé d'une sorte d'intérim au Penjab, ramène ses garnisons en Susiane. En apparence, rien ne subsiste plus d'une épopée de deux ans. En réalité, c'est une Inde nouvelle qui va surgir de ces décombres.

Les époques troublées, en rompant les cadres de la société régulière, laissent un jeu plus libre aux fortes personnalités. Le premier créateur du premier empire indien, Candragupta le Maurya, est un homme encore tout jeune, ou plutôt un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, de naissance obscure, peut-être un bâtard de famille princière ; originaire des pays du Gange, il a dû fuir pour se dérober à une sentence de mort. Hanté de rêves ambitieux, Alexandre l'attire, il se rend au camp macédonien, approche le conquérant, essaie de l'entraîner dans l'Inde orientale, contre les Prasiens (*Prācyā* « Orientaux », de la basse vallée du Gange), qu'il sait faciles à réduire, malgré les 200 000 fantassins, les 80 000 cavaliers, les 8 000 chariots et les 6 000 éléphants dont s'enorgueillit leur fastueux monarque. Alexandre est prêt à l'écouter, à le suivre, mais l'armée épuisée par ses victoires et par le climat refuse de traverser l'avant-dernier des cinq cours d'eau du Penjab, l'Hyphase (Vipāç, le Bias). Candragupta, confiant, attend son heure. Il a rencontré un brahmane de sa trempe, rompu aux traditions de l'art politique, maître d'intrigue et de complots, aussi brave qu'insinuant, aussi violent que souple, Cāṇakya, en qui l'Inde admire son Machiavel et

son Richelieu. Le conte et le théâtre indiens ont immortalisé ce couple. Seule, comme toujours, l'histoire se tait. Les bandes que le départ d'Alexandre a laissées sans emploi, auxiliaires ou adversaires (un peu au hasard) du Macédonien, instruits et disciplinés par deux années de guerre savante, où le génie et la valeur ont ruiné l'antique foi dans la force du nombre, aspirent au chef qui les prendra en main. Candragupta s'offre, il est acclamé. En 317, le dernier soldat grec avait évacué le Penjab. Douze ans après, en 305 quand Seleucus, maître de Babylone et de la Syrie, arrive sur l'Indus pour recommencer Alexandre, il trouve devant lui, au lieu des Taxile et des Porus, et des peuplades sans cohésion, un immense empire qui commande les deux deltas et va d'une mer à l'autre. Candragupta dispose de 600 000 fantassins, de 30 000 cavaliers, de 9 000 éléphants. Seleucus n'insista pas ; il consentit aux sacrifices nécessaires, rendit au Maurya les territoires en deçà de l'Indus qu'Alexandre avait détachés des satrapies indiennes de Darius et conclut avec lui une alliance matrimoniale qui sans doute introduisit une princesse grecque dans le harem du Maurya. L'Inde débordait à l'Ouest sur l'Iran, passait au rang des grandes puissances du monde, poussait des avant-gardes au contact de l'Asie hellénisée. On recherche ses faveurs. La Syrie a un ambassadeur permanent en résidence à Pāṭaliputra, promue capitale de l'empire Maurya : d'abord Mégasthène, puis, sous le fils de Candragupta, Daimachus. L'Égypte alors entre en lice ; Ptolémée Philadelphie envoie Dionysius. Le petit-fils de Candragupta, Açoka, connaît les noms des souverains grecs jusqu'à l'Épire, sur la lisière de la zone d'influence romaine.

La fortune de Mégasthène est prodigieuse. Employé sous les ordres d'un satrape sans gloire, Sibyrtius, dans la province d'Arachosie (Kandahar) que Seleucus avait dû abandonner, porté par ses mérites ou par le hasard plus puissant à un poste diplomatique de création nouvelle, au fond d'une contrée encore presque inconnue, il sut voir, observer, comprendre, noter ; ses rapports, qui couraient chance de moisir, dédaignés, dans les archives de la chancellerie séleucide, ont durant quinze cent ans et davantage fourni à l'Occident le stock essentiel de ses connaissances sur l'Inde. Son ouvrage, les *Indika*, est perdu ; mais on le trouve partout, cité ou copié, chez Strabon, chez Pline, chez Arrien et tant d'autres encore. Et c'est justice. Cinq cents années de relations suivies entre l'Inde et l'Occident ne lui ont donné ni

rival, ni successeur. Et ses fragments, tout mutilés qu'ils sont, redisent la grandeur, la prospérité, la sage ordonnance de l'Inde qu'il a connue. Sa géographie couvre toute l'Inde, avec Ceylan, provinces, nations, rivières, montagnes, aspects curieux de la terre ou du ciel, il recueille tout, — et trait plus surprenant encore dans cet étrange pays — il trouve des informateurs capables de l'instruire. Il a voulu, dans cette terre de rêve, connaître l'histoire, — les brahmanes complaisants n'ont guère pu que lui conter leurs fables. Mais dès qu'il s'agit des faits à sa portée, quelle étonnante précision ! La ville impériale, Pāṭaliputra, revit sous nos yeux, dans une enceinte de fortes palissades, percée de soixante-quatre portes, couronnée de cinq cent soixante dix tours, défendue par un fossé inondé et par les débordements périodiques de trois grands cours d'eau. À la manière des villes orientales, groupement de villages avec des cultures, des parcs, des jardins, elle couvre une vaste étendue : plus de 16 kilomètres en longueur, près de 3 en largeur. Le palais royal, bâti sur le modèle des Achéménides, rivalisait avec eux de richesses ; des fouilles récentes ont découvert, sous les lits épais d'alluvions déposés par les variations capricieuses des eaux, une salle de cent colonnes qui semble copiée sur Persépolis. Les innombrables services de la cour, le personnel invraisemblable de domestiques, que la dignité du rang entraîne en Orient, l'armée enfin — car, fixe ou nomade, le palais royal est toujours un camp — ne pouvaient manquer d'attirer une population immense. L'administration en était distribuée entre six commissions, chacune de cinq membres. (chiffre consacré, et qu'atteste encore le terme de *pañcāyat*, proprement « cinquaine », de *pañca* = grec *penté*, latin *quinque*, « cinq », dont on se sert couramment pour désigner un comité, conseil de village, conseil de caste, etc.) ; l'une réglait les salaires et le travail ; une autre, chargée des étrangers, veillait sur leurs logements, leurs intérêts, leur conduite ; une autre, de l'état civil, enregistrait les naissances et les morts ; la quatrième, celle des prix normaux, tarifait les marchandises et les estampillait ; la cinquième contrôlait la vente des articles manufacturés ; la dernière percevait les taxes. Enfin le Conseil municipal, dans son ensemble, exerçait la police des marchés, des temples, et de tous les lieux publics.

Candragupta sans doute avait dû respecter les habitudes d'autonomie locale que vingt-trois siècles, pourtant agités, n'ont pas modifiées. Mais

l'armée, instrument de base de son pouvoir, était concentrée sous sa main ; il avait créé un ministère de la guerre, divisé lui aussi en six sections de cinq membres : la flotte ; les quatre armes : infanterie, cavalerie, chars, éléphants ; enfin les services auxiliaires.

Le pouvoir royal était représenté dans les provinces par des sortes de vice-rois, choisis généralement, semble-t-il, dans la famille royale ; le nom du gouverneur ou résident, *rāṣṭriya*, signifie aussi le beau-frère du roi. La polygamie laissait le choix large. Un *rāṣṭriya* de Candragupta (du nom de Puṣyagupta), chargé du gouvernement du Kathiawar, la presque île à mi-chemin entre Bombay et Karachi, avait attaché son nom à un grand réservoir destiné à l'irrigation des campagnes voisines, témoignage à la fois de l'esprit d'entreprise et du soin porté aux travaux publics sous l'inspiration du grand Maurya.

La population était répartie en sept classes : 1^o les Sages Nus (Gymnosophistes, sophistes), intermédiaires nécessaires entre l'homme et la divinité, astrologues et devins officiels, — on reconnaît les brahmanes et les ascètes de toute marque ; 2^o les cultivateurs, fermiers du roi qui est propriétaire de tout le sol, c'est la classe la plus nombreuse ; 3^o les pâtres, bergers et bouviers ; 4^o les artisans et marchands ; 5^o les soldats qui ne sont inférieurs en nombre qu'aux cultivateurs ; 6^o les fonctionnaires de la police ; 7^o les hauts fonctionnaires, exactement les mandarins (car ce mot qui nous évoque la Chine est un titre sanscrit, *mantrin* « le conseiller royal »). Cette répartition, remarquable de justesse, était sans doute d'ordre administratif et pratique ; elle ne coïncide pas avec les cadres brahmaniques qui réglementent une société idéale. On reconnaît cependant les quatre castes théoriques du brahmanisme : brahmanes, *kṣatriya*, *vaiçya*, *çūdra*, dans les sophistes, les soldats, les artisans, les cultivateurs avec les pâtres.

Une grande artère, de l'Indus à Pāṭaliputra, traversait l'empire, moyen de sécurité militaire, de police intérieure et d'échanges commerciaux. Des piliers, dressés à chaque demi-lieue, portaient des indications de distance comme nos bornes kilométriques.

Candragupta règne vingt-quatre ans ; la légende des Jainas, isolée, veut qu'il ait abdiqué et fini en ascète. On aime à imaginer cette fin de vie pour cet autre Charles-Quint. Après un long effort d'activité réaliste, si peu

conforme au goût dominant de l'Inde, elle symbolise la fatalité d'inertie mystique qui pèse sur la race. Elle annonce aussi, dans une sorte de préfiguration, le petit-fils à qui sa piété devait valoir une gloire durable, que les conquêtes de l'aïeul n'avaient pas réussi à lui assurer.

Bindusāra, le fils de Candragupta et son successeur, s'éclipse dans la splendeur des deux règnes qui l'entourent. Açoka (ou plus exactement Açokavardhana) monte sur le trône impérial vers 270 ; vice-roi du vivant de son père à Takṣaṣilā, peut-être aussi à Ujjayinī, il s'était initié au gouvernement des vastes domaines dont il héritait. Il aspira d'abord à les étendre : vers 260, il envoie une expédition contre le Kalinga, au sud du Bengale, le long du golfe entre le Mahanadi et la Godavari. Le Kalinga était un état puissant ; d'après Mégasthène, il disposait de 60 000 fantassins, de 1 000 cavaliers, de 700 éléphants de guerre. C'était aussi le pays des marins aventureux ; leur nom, sous la forme de Kling, est encore en usage dans toute l'Insulinde pour désigner les Indiens de toute origine. La campagne semble avoir été furieuse, nous savons par le vainqueur lui-même que 150 000 personnes furent emmenées en captivité, 100 000 hommes furent tués ; la famine, la peste, déchaînées à la suite de la guerre, firent encore plus de victimes. Ces effroyables misères, qui sont le prix ordinaire des grandes victoires, provoquèrent chez Açoka une crise de conscience qui le transforma. Un sentiment, trop souvent étranger aux auteurs responsables de ces catastrophes, l'envahit, il connut le remords. Il ne se contenta pas de s'avouer à lui-même sa faute, il voulut la proclamer, l'étaler, non pas par ostentation suspecte de vertu, mais pour propager les hautes leçons d'humanité que sa faute lui avait apprises. Ce monarque au pouvoir absolu, dont l'empire s'étendant des frontières de la Perse aux bouches du Gange, du Cachemire jusqu'au Mysore, qui traitait d'égal à égal avec les Séleucides et les Ptolémées, transfigura le type banal du manieur d'hommes couronné. L'âme douce et tendre de l'Inde passa tout entière en lui, elle en fit plus qu'un roi, plus qu'un homme, un héros, un symbole, un exemple. L'ingéniosité de l'imitation (*philotechnia*) que Néarque avait signalée comme un des traits frappants de l'Hindou, s'élève avec Açoka jusqu'au sublime. Darius, fils d'Hystaspe, avait daigné s'adresser à ses sujets (« Ainsi parle Darius, fils d'Hystaspe ») pour leur raconter, par des inscriptions gravées sur la roche, ses campagnes, ses victoires, ses

vengeances ; il consolidait du même coup son pouvoir et sa gloire. Açoka, élevé sous l'influence iranienne dans un palais inspiré des Achéménides, emprunte à Darius son procédé, jusqu'à son formulaire, pour publier ce qu'il appelle « la victoire de la loi ». Pour se faire mieux entendre, il dédaigne la langue savante, le sanscrit, réservé aux écoles brahmaniques, il s'adapte au parler de chaque région ; en Gandhāra, il se rapproche du dialecte gandharien, comme il se rapproche en Kalinga du dialecte kalinga. L'Inde a deux systèmes d'écritures, l'un issu de l'alphabet araméen, est en usage dans les anciennes satrapies de Darius ; l'autre, aussi d'origine sémitique, mais transformé jusqu'au point d'avoir, comme le grec et le latin, pris la direction de gauche à droite. Açoka, selon les lieux, emploie l'une ou l'autre écriture. L'épigraphie indienne s'ouvre avec ces monuments vénérables qui brusquement illuminent l'histoire, la religion, la linguistique. Açoka, avec une sorte de familiarité paternelle, tient ses sujets au courant de ses progrès personnels, de ses réformes, de ses institutions : « On tuait jadis pour la cuisine royale des milliers d'animaux par jour ; à présent, au moment où cette proclamation est écrite, on n'en tue plus que trois par jour : deux paons et une antilope. Désormais on n'en tuera plus du tout » (Édit I). C'est avec la même simplicité qu'il annonce la distribution de remèdes dans tout l'empire, et jusque dans la Syrie grecque, ou la création de fonctionnaires chargés de veiller à l'Ordre légal, ou de rapporter directement au souverain les affaires d'ordre moral et religieux. Écoutons seulement ces nobles paroles où Açoka met à la portée de tous, dans une langue simple et forte, ses remords et son nouvel idéal (Édit XIII) : « Sa Majesté l'Empereur a dans la neuvième année de son règne conquis le Kalinga, 150 000 personnes ont été emmenées en captivité, 100 000 ont été tuées, et le nombre de ceux qui ont péri est que de fois plus grand ! Depuis la conquête du Kalinga, Sa Majesté a mis son zèle à protéger l'Ordre légal, s'est consacré à l'Ordre légal, et en a proclamé les règles. Si grand est le remords que Sa Majesté ressent pour la conquête du Kalinga ! car, pour soumettre un territoire qui n'avait pas encore été soumis, il a fallu tuer, massacrer, emmener en captivité ; tout cela a été vivement et douloureusement ressenti par Sa Majesté. Mais voici qui donne encore plus de regret à Sa Majesté : c'est que dans pareil territoire il habite des brahmanes et des sramanes, des gens de toutes sectes, des maîtres de maison qui tous pratiquent l'obéissance à l'autorité sainte, l'obéissance aux

parents, l'obéissance aux maîtres de savoir, la bonne conduite à l'égard des amis, des relations, des camarades, de la famille, des esclaves, des serviteurs. Et là ces gens sont exposés à la violence, au meurtre, à la séparation d'avec les êtres aimés. Même ceux qui grâce à une protection conservent ceux qui leur sont chers, ils voient la ruine tomber sur leurs amis, leurs relations, leurs camarades, leur famille, et ils ont subi un tort, même sans être atteints en personne. Toutes les misères de ce genre sont douloureusement ressenties par Sa Majesté. Car il n'y a pas de pays où n'existent des communautés telles que les brahmanes et les sramanes ; il n'existe nulle part de pays où les gens ne soient attachés à une secte ou à l'autre. N'y eût-il qu'un centième, qu'un millième même du nombre des tués, des prisonniers amenés en captivité, des victimes du Kalinga, c'est encore un sujet de profond regret pour Sa Majesté. Même si quelqu'un lui fait tort, Sa Majesté juge qu'il faut le supporter avec patience, jusqu'aux limites du tolérable. Même les tribus des jungles, qui sont à l'intérieur de son domaine, Sa Majesté les a en compassion et cherche à les convertir, car la puissance de Sa Majesté est basée sur le repentir. Qu'ils sachent ceci : Évitez le mal pour éviter votre perte, car Sa Majesté veut la sécurité pour tout ce qui respire, le respect de la vie, la paix, la douceur. Et c'est là ce que Sa Majesté considère comme la conquête par excellence, la conquête de l'Ordre. Sa Majesté y travaille et dans son empire propre, et dans les pays voisins jusqu'à six cents lieues, oui, chez Antiochus le roi grec (Yavana) et au-delà de cet Antiochus chez les quatre rois Ptolémée, Antigone, Magas (de Cyrène), Alexandre (d'Épire) et au sud chez les Coḍa, les Pāṇḍya, jusqu'à Taprobane (Tambapanni)... (suit une liste de peuplades) partout on se conforme à l'Ordre légal de Sa Majesté. Même dans ces régions où ne pénètrent pas les envoyés de Sa Majesté, les hommes pratiquent et pratiqueront l'Ordre légal en entendant les pieuses instructions de Sa Majesté publiées en accord avec l'Ordre légal. Et la conquête ainsi réalisée, la conquête partout réalisée donne un sentiment de joie. La joie est dans les conquêtes de l'Ordre légal. Mais à vrai dire la joie est chose secondaire. Sa Majesté n'attache d'importance qu'aux fruits à recueillir dans une autre vie. C'est pour cela que cet écrit d'Ordre légal a été gravé, afin que mes fils et mes petits-fils, tant qu'il y en aura, ne croient pas qu'ils doivent faire quelque conquête nouvelle, et afin que, même dans le cas d'une conquête par les armes, ils prennent leur plaisir à la patience et à la douceur, et qu'ils

regardent comme la seule conquête la conquête de l'Ordre légal, laquelle vaut pour ce monde et pour l'autre ; qu'ils mettent tout leur plaisir dans le plaisir de l'Ordre légal, qui vaut pour ce monde et pour l'autre. »

Le nom du roi n'est pas prononcé une seule fois au cours de ce long édit ; il ne l'est pas davantage dans toute la série de ses proclamations. L'effacement volontaire de la personne ne saurait aller plus loin ; il a fallu la science européenne, non seulement pour déchiffrer les écritures depuis longtemps oubliées, mais pour lever le masque derrière lequel s'était délibérément dissimulé un empereur. Rien non plus ne trahit une préférence religieuse ; ici comme partout Açoka s'occupe avec un soin égal de toutes les confessions. Et pourtant c'est au bouddhisme que le roi s'était personnellement attaché. La communauté fondée par le Bouddha deux ou trois siècles plus tôt était restée une confrérie de moines errants, réunis seulement à la saison des pluies, entretenus par la piété charitable de patrons laïques (*upāsaka*) ; les Grecs d'Alexandre, s'ils en avaient rencontré au Penjab, n'avaient pas su les distinguer ; Mégasthène paraît les avoir ignorés à Pāṭaliputra même. Après le Bouddha, c'est Açoka qui a le plus fortement agi sur le bouddhisme, il lui a donné une place officielle dans l'État. Il se contente pendant deux ans et demi d'être classé au rang des bienfaiteurs laïques, astreints à des règles assez lâches ; mais quand il publia ses édits, il était déjà entré dans la confrérie. Il avait pris comme directeur spirituel un saint homme de Mathurā, Upagupta, de naissance modeste, le fils d'un parfumeur, qu'on n'en révérait pas moins comme un Bouddha sans les marques merveilleuses. Sous la conduite d'Upagupta, Açoka visita en pèlerin les lieux sacrés, dressant à chacune de ses stations un pilier de commémoration ; c'est grâce à lui que nous avons appris, en 1897, par le hasard d'une excavation, le site où le Saint des Saints, le Bouddha était né. La légende lui fait honneur de 84 000 monuments élevés à la gloire du Maître. On en montrait partout encore quand le moine chinois Hiuan-Tsang voyageait dans l'Inde au VII^e siècle. Et les recherches modernes ne cessent pas, pour ainsi dire, d'en dégager des restes. Le grand art de l'Inde débute, lui aussi, avec ce prince incomparable.

Les intérêts politiques d'Açoka trouvaient légitimement leur compte à son zèle pieux. En s'enrôlant dans la communauté, il avait mis à son service une force disciplinée dont il savait se servir en la servant. Un concile réuni

dans la capitale mit de l'ordre dans l'église, discuta et condamna les hérésies, et proscrivit toute la tradition de règles ou de récits qui ne s'accordait pas avec l'idéal tenu pour authentique. Des missions allèrent porter au loin la « bonne parole » (*subhāṣita*) du Bouddha, une mission partit chez les Grecs ; fait plus étrange encore un Grec, Dhammarakkhita le Yona (Dharmarakṣita Yavana) figure parmi les missionnaires, il fut chargé des pays de la frontière occidentale (Aparānta). Un frère ou un fils d'Açoka passa la mer pour convertir l'île de Ceylan.

La légende ne pouvait épargner un homme si près du surhumain ; elle a brodé un autre cycle de Charlemagne autour du prince qui réunit en les surpassant Constantin et Saint-Louis. L'image de l'Açoka légendaire vaudrait d'être retracée, ne serait-ce que pour attester la forte et persistante empreinte que les siècles avaient gardée de lui. Mais l'Açoka réel, historique, est trop grand dans sa simplicité pour en compromettre la majesté sous des ornements d'emprunt. Avec lui s'achève une phase de l'histoire indienne. L'Inde avait vu sur le trône un philosophe ou mieux un théosophe tel qu'elle seule pouvait en produire. Mais soulevée trop vite vers l'idéal, l'humanité risque de retomber lourdement. L'Inde allait en faire l'expérience.

III

LA PÉRIODE INDO-GRECQUE

La dynastie Maurya était née de l'ébranlement provoqué par l'invasion d'Alexandre ; elle s'effondra sous les contre-coups d'un autre ébranlement d'origine grecque. Au milieu du III^e siècle av. J.-C., tandis que l'empereur Açoka était au faîte de sa puissance, deux révoltes simultanées avaient arraché aux Séleucides la Parthie et la Bactriane, intercepté la route du Nord entre l'Inde et la Caspienne, et changé le cours des civilisations asiatiques. Un Scythe, Arsace, s'était proclamé roi des Parthes ; un Grec, Diodote, satrape de la Bactriane au nom d'Antiochus Théos, avait revendiqué l'indépendance et la couronne. Une menace s'ouvrait pour l'avenir proche ou lointain de l'Inde. L'Oxus qui prend sa source à l'extrême nord du monde indien, dans l'angle formé par le Pamir et l'Hindou-Kouch, va se perdre dans les steppes mystérieuses, infinies, où grouillent des races nomades, en perpétuel état de guerre et de migrations, endurcies au froid comme au chaud par les rigueurs d'un climat excessif, et pour qui la vie n'est qu'une longue chevauchée d'aventures et de butin. Parentes d'origine et de langage avec les Iraniens de la Perse, ces tribus regardaient avec un œil d'envie les terres du sud où elles avaient été devancées par des conquérants heureux. Le prestige et les armes d'un Cyrus, d'un Darius, d'un Alexandre avaient à peine suffi à les contenir ; Cyrus avait perdu la vie en luttant contre eux. L'avènement d'Arsace, la création d'un royaume parthe forçaient la porte condamnée depuis trois siècles ; et pour couvrir la route de l'Inde, il ne subsistait plus qu'un petit état grec, coupé de toutes les forces de l'hellénisme, voué à s'épuiser graduellement sur place. La Grèce, si riche de grandeurs tragiques, n'en a pas de plus poignantes que la destinée de ces princes, isolés au centre de l'Asie, sur les confins même du

monde connu, écrasés entre l'immensité de l'Inde et l'immensité des terres scythiques, adossés aux murailles infranchissables du Pamir, pressée de l'ouest par toutes les forces de l'Asie antérieure, et restés pourtant, sans doute jusqu'à la dernière heure, les nobles ouvriers du génie hellénique. Dans l'œuvre de lente fusion qui tend à rapprocher peu à peu les membres de la famille humaine, leur rôle est des plus beaux. Et pourtant nous n'entrevoyons qu'à peine leur histoire. La fatalité qui pèse sur les choses de l'Inde semble s'être étendue jusqu'à eux. La Grèce, toujours si fière de tout ce qui touche à sa grandeur, n'a regardé que d'un œil distrait ces enfants perdus de l'hellénisme. Leurs monnaies presque exclusivement ont sauvé leurs noms, exhumées des régions nord-ouest de l'Inde où les avait portées soit la conquête soit le commerce. De ces monnaies, plusieurs sont dignes de figurer parmi les chefs-d'œuvre de la numismatique grecque, par la perfection du fini, la vigueur du relief, la précision de la touche, le rendu de l'expression. Le statère en or d'Eukratidès est justement célèbre. La vitalité de l'art grec n'a pas de témoin plus éloquent que ces belles médailles, gravées et frappées en plein pays barbare. Les images divines qu'elles portent au revers, Zeus, Héraklès, Dionysos, Apollon, Pallas, Artémis, ne sont pas de vains ornements empruntés à une mythologie de convention ; elles sont les symboles d'une foi nationale active et militante qui poursuit obstinément sur une terre ingrate le programme d'Alexandre : helléniser l'Asie. Pour comprendre à quelle résistance l'idéal olympien devait se heurter dans son contact avec l'Inde, il faut se rappeler les guerres de religion que le Macédonien eut à soutenir contre l'opposition brahmanique en descendant l'Indus ; il faut penser à l'explosion du fanatisme juif avec les Macchabées quand Antiochus Épiphane voulut (170-160) helléniser la Palestine et dresser un autel de Zeus à Jérusalem. La souplesse insinuante du génie grec, soutenu par la force des armes, trouva en outre à son service des capitaines de roman ou d'épopée, comme en font surgir les aventures coloniales. Dupleix et Warren Hastings expliquent Diodote et ses successeurs. Diodote, menacé par le roi de Syrie, Seleucus II Callinicos (après 239) détourne l'orage, à force de diplomatie, contre son voisin le Parthe Arsace. Après Diodote et son fils, un Grec de Magnésie, Euthydème, satrape de Sogdiane, revendique leur succession. Antiochus III, le fils de Seleucus Callinicos, avait débuté sur le trône (223) dans une explosion de révoltes qui avait disloqué l'empire de Syrie et qui promettait un libre essor

à toutes les ambitions. Mais l'activité militaire d'Antiochus répare le désastre ; maître de l'Asie antérieure depuis l'Hellespont jusqu'à la Palestine, il s'achemine lentement, comme dans une marche solennelle vers les satrapies perdues à l'Orient ; il pénètre dans la capitale des Parthes, Hekatompylos, oblige Artaban à le reconnaître pour chef et suzerain. Euthydème s'enferme dans Bactres, où Antiochus vient l'assiéger. Par bonheur pour lui, un de ses concitoyens de Magnésie se trouvait dans l'entourage d'Antiochus, il plaide la cause d'Euthydème : « Le royaume bactrien est une digue que la Syrie est intéressée à consolider ; sans un souverain hellénique dans ce pays, il débouchera des steppes une irruption qui « barbarisera (ἐκβαρβαρωθήσεται) sans aucun doute la région » (Polybe). Antiochus qui ne se souciait pas de s'éterniser dans une contrée difficile, loin du centre de ses états, se laisse convaincre. Le charme personnel de Démétrius, fils d'Euthydème, triomphe des dernières hésitations d'Antiochus. Il investit Euthydème à titre officiel comme roi de Bactriane, promet une de ses filles en mariage à Démétrius, et se hâte de passer l'Hindou-Kouch pour achever sur les bords de l'Indus sa tournée triomphale (le *digvijaya* des épopées et des panégyriques sanscrits). Açoka est mort depuis une vingtaine d'années ; son empire est tombé en décomposition sous sa descendance impuissante. Antiochus traite avec un roi mystérieux Sophagasenus (transcription fidèle d'un nom sanscrit : Subhagasena), « renouvelle » amitié avec lui, reçoit 150 éléphants, des provisions, la promesse d'un tribut (206) et se retire par l'Arachosie (vallée de Helمند), la Drangiane (Seistan) et la Carmanie. C'est la dernière fois qu'un Séleucide a mis le pied sur le sol hindou ; Antiochus qui vient de jouer au triomphateur sur l'Indus, n'aura plus assez de toutes les forces qui lui restent pour faire face à l'Ouest où les Romains, délivrés du péril carthaginois, vont intervenir. Dix ans plus tard, Magnésie, la patrie du roi de Bactriane Euthydème, voit le suzerain d'Euthydème et de Sophagasenus, qui a osé accueillir à sa cour Annibal fugitif, fuir lui-même devant Scipion, le frère du vainqueur de Zama. Le fils d'Euthydème, Démétrius, devenu roi de Bactriane à son tour, profite de cet effondrement pour se tailler un empire colonial ; il occupe l'Arachosie, pousse dans l'Inde, franchit l'Hyphase où s'était arrêté Alexandre, pénètre jusqu'à la Jamma, affluent du Gange, soumet tout le littoral entre l'Indus et la Mahi ; il étend son domaine jusqu'au-delà du Pamir, chez les Sères qui ouvrent la route de la Chine. La

Chine, qui préludait alors à son expansion impériale, devait, moins d'un siècle après, utiliser l'expérience des invasions grecques pour porter à son tour la guerre en Sogdiane. Dans cette Inde qui a tant oublié, les campagnes des Grecs de Bactriane, Démétrius d'abord, Ménandre ensuite qui renouvelle les mêmes exploits, ont laissé tout au moins de fugaces empreintes. Une prophétie, conservée dans un traité d'astrologie (la *Gārgī samhitā*) annonce que les Grecs malfaisants seront maîtres du pays jusqu'à Pāṭaliputra — la capitale de Candragupta et d'Açoka —, mais qu'ils périront alors, vaincus par leurs discordes intestines. Un grammairien, Patañjali, discutant la fonction de l'imparfait pour rapporter des faits contemporains, cite comme exemple ces phrases « Le Grec assiégeait Madhyamikā (dans le Rajpoutana, N. de Chitor) » ; « le Grec assiégeait Sāketa ». Enfin, dans une comédie galante, Mālavikā et Agnimitra, qui a pour héros un contemporain de Démétrius, Kālidāsa rapporte la défaite d'un parti de cavalerie grecque qui avait poussé jusqu'à la limite orientale du Rajpoutana, au seuil du Bundelkhand.

L'Inde, qui n'avait été qu'effleurée par Alexandre, était cette fois menacée au cœur. Elle avait encore assez d'énergie alors pour réagir. Le dernier des empereurs Maurya fut assassiné par un de ses généraux, tandis qu'il passait en revue ses troupes. Le meurtrier, par prudence, donna le titre royal à son propre fils, et fonda la nouvelle dynastie des Çunga. Comme au temps d'Alexandre, comme à toutes les époques de l'histoire indienne, le sentiment national fit cause commune avec le brahmanisme xénophobe. Le bouddhisme dut expier son inspiration « catholique » (pour rendre au mot sa valeur étymologique), qui le rendait trop accueillant aux étrangers. Les sacrifices anciens, avec leur rituel sanglant, furent rétablis. La tradition tardive du bouddhisme flétrit encore comme un persécuteur odieux, comme un destructeur de monastères, l'exterminateur de la famille des Maurya.

Mais le vainqueur de l'Inde, Démétrius, qui le premier prenait sur ces monnaies le titre hindou de *mahārāja*, qui sur ces monnaies portait en guise de casque une tête d'éléphant comme l'emblème parlant de son domaine indien, allait connaître à son tour les vicissitudes de la fortune. Pendant son absence, Eukratidès se soulève en Bactriane ; Démétrius marche contre lui, l'assiège ; mais avec 300 hommes, dit-on, il tient tête aux 60 000 soldats de Démétrius et finit par triompher. Roi, la tâche dut lui être rude ; il eut à faire

face aux Scythes qui lui prirent la Sogdiane, et le menacèrent dans la Bactriane même ; il eut à se défendre contre un allié dangereux, le roi des Parthes Mithridate (174-136) venu au secours d'Eukratidès en péril ; Mithridate se paya de ses services en lui prenant la Margiane (pays de Merv). Et pourtant il a laissé l'impression d'un grand prince, qui commandait à mille villes, qui dominait tout le Penjab avec ses 90 peuples et ses cinq mille cités. Sa fin fut tragique, à l'orientale. Tandis qu'il revenait de l'Inde (vers 160) son fils qu'il avait associé au trône l'assassina et couronna ce crime en faisant passer son char sur le cadavre de son père.

L'histoire de la Bactriane hellénisée s'arrête du côté grec sur ce parricide, comme si le prestige de la culture grecque n'avait pu résister à pareil crime. Et cependant le royaume indo-grec survécut encore un siècle et connut encore des jours glorieux. Ménandre, en particulier, a vaincu l'oubli et fait figure de grand roi. Le géographe Strabon rappelle les conquêtes qui l'ont conduit au cœur de la vallée du Gange et sur les confins du monde chinois. L'auteur du *Périple de la mer Érythrée* trouve encore ses monnaies en cours à Barygaza (Broach, N. de Bombay) du temps de Vespasien et de Titus. Plutarque rapporte qu'à sa mort diverses cités de son empire réclamèrent une part de ses cendres et dressèrent des monuments pour perpétuer le souvenir de son attachement à la justice. L'Inde, ici, offre un contrôle inespéré. Ménandre le roi grec est, sous la forme à peine altérée de Milinda, le héros d'un texte bouddhique entré de bonne heure dans le canon de l'Église et classé au rang des plus hautes autorités. L'original, en sanscrit ou en quasi-sanscrit, a disparu ; il en subsiste de vagues traces. Mais les collections du bouddhisme chinois en conservent deux versions datées l'une et l'autre de la dynastie des Tsin Orientaux (317-420) ; et d'autre part l'église de Ceylan en possède une rédaction développée dans son idiome sacré, le pali. L'ouvrage, intitulé : *les Questions du roi Milinda*, met en présence dans une sorte de tournoi théologique le roi grec et un des grands docteurs du bouddhisme, Nāgasena, qui finit par convertir Milinda. Milinda à cette occasion bâtit un monastère auquel il donne son propre nom. On ne me blâmera pas de citer quelques passages de cet ouvrage vraiment exceptionnel qui oppose dans une savante discussion la dialectique rationaliste du Grec et la foi persuasive de l'Hindou. La donnée, au reste, n'a rien d'anormal. Dès leur premier contact, les deux races qui avaient

poussé le plus avant l'analyse des opérations de l'esprit s'étaient plu à s'affronter. Alexandre avait tenu à éprouver par des questions embarrassantes l'adresse des brahmanes à la riposte ; ayant pris dix des gymnosophistes qui avaient conseillé la défection à Sambos, dans sa campagne de l'Indus, il leur avait promis la vie sauve, s'ils savaient se tirer d'affaire. En se montrant clément, Alexandre ne fut que juste. L'Inde s'était affirmée un partenaire digne de la Grèce dans ce duel de la sagesse et de la finesse.

« Quel est le plus fort, de la vie ou de la mort ? — La vie, qui supporte tant de maux. » « Quel est l'animal le plus adroit ? Celui que l'homme ne connaît pas encore. » « Quel est le meilleur moyen de se faire aimer ? — D'être puissant et de ne pas se faire craindre. » Un peu plus tard, c'est le fils de Candragupta, Bindusāra (que les Grecs désignent sous son nom de panégyrique : Amitrochadès, en sanscrit Amitraghāta « le tueur d'ennemis ») qui demande par lettre à Antiochus de lui expédier, en même temps que du vin doux et des figes séchées, un sophiste habile à parler. Antiochus promet le vin doux et les figes, mais s'excusa pour le sophiste, en alléguant que ce genre d'article n'était pas en vente chez les Grecs.

Le dialogue entre Ménandre et Nāgasena a pour cadre Sāgala, probablement Sialkot, au cœur du Penjab, ville forte et grand entrepôt, « avec des murs et des places et des carrefours bien tracés... grouillante d'éléphants, de chevaux, de voitures, de piétons ; hommes et femmes y sont d'égale beauté ; on y voit des *kṣatriya*, des brahmanes, des marchands, des *çūdra* ; sramanes et brahmanes y sont traités avec honneur ; les gens de science y accourent de partout ; les boutiques y regorgent d'étoffes de Kāçī et de Koṭumbara, et de fleurs et de parfums exquis qui embaument l'air. » C'est là que vit Ménandre ; il a obtenu d'y régner en récompense d'un mérite ancien : Jadis sous le Bouddha Kāçyapa, il avait en qualité de novice balayé, tout en rechignant d'ailleurs, la cour d'un couvent. « Or, le novice devint dans le Jambudvīpa, dans la ville de Sāgala, un roi nommé Milinda, savant, disert, intelligent, capable ; il possédait tous les arts libéraux, au nombre de dix-neuf ; il savait discuter comme personne. Dans tout le Jambudvīpa, le roi Milinda n'avait pas son égal en vigueur, en vitesse, en bravoure, en sapience ; il avait une grande richesse de ressources énormes, des soldats et des montures sans nombre. »

Or un jour le roi Milinda était sorti de la ville pour passer en revue ses soldats, ses montures, toute son armée au complet. Le recensement une fois achevé, le roi, qui aimait la controverse, eut envie de converser avec des gens de science et de raisonnement ; il regarda le soleil et interpella ses ministres : « Nous avons encore pas mal d'heures devant nous. Que ferons-nous en ville si nous y rentrons maintenant ? N'y a-t-il pas quelque lettré, sramane ou brahmane, chef de communauté ou d'école, faisant même profession de Saint ou de Bouddha intégral, qui puisse converser avec moi et réduire mon incertitude ? » Les maîtres qu'on amène devant le roi sont incapables de lui tenir tête. « Et le roi Milinda s'écria : En vérité, l'Inde (Jambudvīpa) est vide ; l'Inde n'est qu'un rien ! Il n'y a donc ni sramane ni brahmane qui puisse converser avec moi et réduire mon incertitude... Les ministres gardèrent le silence, les yeux fixés sur le roi. »

Enfin survient Nāgasena ; ses existences antérieures l'ont déjà mis en contact avec Milinda, et les mérites qu'il y a acquis sont supérieurs à ceux du roi. Milinda avait un ministre nommé Devamantiya (probablement le nom de Démétrius accommodé à l'indienne). « Et alors Devamantiya dit au roi Milinda : arrive, grand roi ! arrive, grand roi ! Il y a un ancien d'entre les moines bouddhiques, nommé Nāgasena ; il est savant, disert, intelligent, de bonnes manières, de bonne tenue, très instruit, varié dans ses propos, rapide d'esprit ; intérêt, justice, interprétation, intuition, analyse, en tout il excelle. Actuellement il loge à l'ermitage Sankheyya. Vas-y, grand roi, pose tes questions au bienheureux Nāgasena ; il est capable de converser avec toi et de réduire ton incertitude. Et quand le roi Milinda eut entendu le nom de Nāgasena, soudain il fut pris de crainte, de terreur, de frisson. Et le roi Milinda dit à Devamantiya : Ainsi donc Nāgasena le moine est capable de converser avec moi... Il est capable, grand roi, de converser avec les dieux, Indra, Yama, Varuṇa, Kuvera, Prajāpati, les gardiens des mondes, et même avec le grand ancêtre Mahābrahma, juge un peu avec les êtres humains ! Et alors Milinda le roi dit à Devamantiya : Envoie donc un messenger au vénérable. — Bien, Sire. Et Devamantiya envoya un messenger au bienheureux Nāgasena, pour lui dire : Vénérable, le roi Milinda désire voir le bienheureux. Et le bienheureux Nāgasena parla ainsi : « Qu'il vienne donc ! » Et alors le roi Milinda entouré de cinq cents Grecs (*Yonaka*) monta sur son char excellent et escorté d'une grande troupe de soldats il se rendit à

l'ermitage Sankheyya, où était le bienheureux Nāgasena. » Aussitôt arrivé le roi engage la discussion par un détour de politesse : « Alors le roi Milinda dit au bienheureux Nāgasena : Comment Votre Révérence est-elle connue ? quel est votre nom ? » Et Nāgasena à son tour entre aussitôt dans le vif de la doctrine : « Nāgasena, c'est ainsi qu'on me connaît, grand roi ! Nāgasena, c'est ainsi que me désignent mes compagnons de couvent ; les parents donnent un nom comme Nāgasena ou Sūrasena ou Vīrasena ou Sīhasena ; mais c'est là simplement une manière de parler en usage, c'est pure affaire de pratique, c'est un simple nom que Nāgasena ; il n'est pas de personnalité qui s'y trouve impliquée. » La suite de l'ouvrage tient les promesses d'un pareil début. Le cadre prêtait trop facilement pour qu'on n'essayât pas d'y faire entrer à la longue un cours complet de dogmatique. Ainsi, par l'effet d'un hasard qui, comme tous les hasards, n'est que l'aspect imprévu d'une réalité logique, le nom d'un roi grec reste attaché à l'exposé probablement le plus ancien du système bouddhique. Vrai ou non au point de vue strictement historique, le livre des *Questions de Ménandre* est vrai d'une vérité supérieure, comme un symbole. Personne ne conteste que, par les représentations figurées qu'il a données au bouddhisme, le génie grec a exercé sur le développement du culte bouddhique une influence décisive ; les ateliers grecs du Gandhāra ont créé à l'usage de l'Inde ces admirables types de Bouddhas et de Bodhisattvas que l'apostolat bouddhique a colporté d'un bout à l'autre de l'Extrême-Orient. Sans les artistes anonymes formés aux écoles de la Grèce européenne ou de la Grèce asiatique, la Chine n'aurait pas les sculptures des Wei, le Japon n'aurait pas l'art du Yamato, Java n'aurait pas les frises de Boro-Boudour. Et, sans aucun doute, c'est au contact fécondant de l'intelligence grecque que le bouddhisme s'est élevé d'une simple éthique de moines aux problèmes ardu de la métaphysique qu'il avait d'abord prétendu ignorer. Poussé par son ardeur généreuse de charité à chercher des prosélytes jusque chez les Grecs, le bouddhisme devait se créer des saint Paul tels que Nāgasena pour parler à des Gentils qu'il ne suffisait pas d'émouvoir, mais qu'il fallait convaincre sans se laisser démonter par les railleries d'un scepticisme aimable.

Il serait difficile d'affirmer, sur la foi des *Questions de Milinda*, que le roi Ménandre ait apporté au bouddhisme l'adhésion d'un converti. Ses monnaies, nombreuses, qui nous font connaître sa physionomie avenante et

fine, portent le plus souvent au revers une image de Pallas, comme c'est le cas ordinaire chez les princes qui se réclament d'Euthydème ; la roue, la tête d'éléphant frappées sur ses pièces de bronze carrées, peuvent être cependant des symboles bouddhiques. Le titre ordinairement accolé à son nom est *sôtêr*, en indien *trātāra* « sauveur » ; parfois aussi *dikaïos*, indien *dhramika* « juste ». Ces qualifications sont trop banales pour en rien déduire de personnel. Pourtant il n'est pas douteux qu'il ait donné au bouddhisme des gages sérieux : il avait, à la manière des rois indiens, bâti un couvent qui portait son nom ; le témoignage des *Questions de Milinda* est confirmé sur ce point par un récit édifiant de provenance indépendante, mis en vers au XI^e siècle par le Cachemirien Kṣemendra. Enfin la tradition sur le partage de ses cendres, rapportée par Plutarque, reproduit le récit canonique de la répartition des reliques aux funérailles du Bouddha ; que le fait soit authentique, ou qu'il ait été transporté du fondateur de l'église au fondateur du monastère, il n'en atteste pas moins la réputation de sainteté du Grec Ménandre dans la communauté bouddhique.

L'insertion d'un roi grec dans la galerie des Saints du bouddhisme fait pendant, de façon saisissante, à l'insertion du Bouddha parmi les saints de l'Église chrétienne, réalisée quelques siècles plus tard. Elle atteste que la rencontre des deux grandes civilisations de l'Occident et de l'Orient ne fut pas simplement un contact ou une juxtaposition fortuite. Elle provoqua de part et d'autre des échanges que la pénurie des documents ne permet pas encore de fixer avec précision, mais qui affectèrent les couches profondes de la vie et de la pensée. « Une main dessus, une main dessous, dit le poète indien Bhartṛhari, c'est le geste — et la place — de qui donne et de qui reçoit. » Ici les deux mains se prennent et se serrent. La Grèce apporte ses arts, sa plastique, sa dialectique ; l'Inde apporte sa charité et sa foi. Les monnaies en murmurent l'histoire à qui veut l'entendre. Sur la face, autour du buste royal, des lettres grecques, des titres grecs ; au revers, des lettres indiennes, des mots indiens. Une chancellerie scrupuleuse a réglé la manière de transcrire en indien les noms grecs des rois : Menandrou a pour correspondant Menamdrasa, comme Theophila, Theuphilasa, Diomedou, Diyamedasa... Elle a réglé avec le même soin les équivalents officiels des titres et des surnoms : *basileôs* a toujours pour correspondant *maharajasa* ; *sôtêros*, *tratarasa* ; *dikaïou*, *dhramikasa* ; *anikêtou*, *apaḍihatasa* ;

nikêphorou, jayadharasa... Un lexique officiel grec-indien a été constitué, comme il se constituera plus tard avec un nouveau triomphe du bouddhisme, un vocabulaire officiel indien-chinois. À côté de l'alphabet kharoṣṭhī de type araméen que l'invasion achéménide a vulgarisé dans les pays de l'Indus, l'alphabet proprement indien, la brāhmī, qui porte pour ainsi dire l'estampille brahmanique, se montre parfois comme une protestation du nationalisme hindou, chez Pantaleon, chez Agathoklès, qui frappent avec prédilection des monnaies carrées de type indien, décorées de figures ou de symboles indiens : une panthère, une femme aux culottes bouffantes, avec de longs pendants d'oreille et une fleur à la main, un tertre hémisphérique (le stūpa bouddhique) avec une étoile au-dessus, l'arbre de bodhi dans une enceinte de palissades. On peut affirmer qu'il a existé, au III^e et au II^e siècle avant l'ère chrétienne, une civilisation indo-grecque. Si l'assertion semble hardie, une trouvaille récente en confirme la justesse éclatante. En 1909, le Service Archéologique l'Inde a mis à jour une tracée sur une colonne à Besnagar, près Bhilsa (localité fameuse par ses ruines bouddhiques) à l'extrême sud de l'état de Gwalior, sur la route des ports du golfe de Cambaye au Gange. Et voici ce que porte l'inscription : « Ce pilier à Garuḍa (l'oiseau sacré qui sert de monture à Viṣṇu) du dieu des dieux Vāsudeva a été fait ici par ordre de Héliodore, le Bhāgavata, fils de Diya, homme de Taxile, ambassadeur grec, venu de la part du roi (*mahārāja*) Antialkidas (Aṃtalikita) chez le roi (*rāṇo*) Kāçīputra Bhāgabhadra Sauveur (*trātāra* = *sôtēr*) en l'année quatorzième de son règne. »

Suivent un peu plus bas deux lignes, manifestement de la même écriture : « Trois chemins d'immortalité, si on les suit bien, mènent au ciel : maîtrise de soi, libéralité, attention scrupuleuse. »

Que de lumière concentrée dans ce seul document, qui n'attendait même pas pour être lu l'heureuse chance d'une fouille ! Le pilier était connu et signalé de longue date, mais les caractères avaient disparu sous les couches de pâtes odorantes que, au cours des temps, des pèlerins trop zélés avaient étalées à la surface en témoignage de leurs pieuses visites. Chacun des mots, pour ainsi dire, appelle un commentaire, tant ce texte en sept lignes contient d'informations précieuses. Le roi Aṃtalikita représenté par le Grec Héliodore n'est pas un inconnu, c'est le roi Grec Antialkidas, de qui nous connaissons même les traits élégants et nobles. Il bat monnaie en argent et

en bronze, tantôt de type attique, tantôt de type indien en pièces rectangulaires. Il se réclame de la maison d'Eukratidès par l'image de Zeus sur un trône dont il aime à marquer l'avertissement de ses pièces ; mais son Zeus reçoit l'hommage inattendu d'un éléphant qui dresse sa trompe vers lui. La tête du roi est coiffée parfois d'un casque, parfois aussi de la *kausia*, le chapeau de feutre plat et rond à la macédonienne, consacré par le souvenir d'Alexandre. Il est le « roi Antialkidas Nikêphoros », en indien « le maharaja Aṃtialikita jayadhara (« portevictoire ») ». Son ambassadeur à la cour du prince de Vidiçā est un Grec de Taxile qui porte le nom purement grec d'Héliodore ; mais ce Grec, ambassadeur d'un roi grec, n'en est pas moins fortement hindouisé. Il élève un pilier à Viṣṇu, sous le nom de Vāsudeva, qu'il qualifie de « dieu des dieux » (*devadeva*). Il se proclame *Bhāgavata*, sectateur de Viṣṇu adoré sous le vocable de Bhagavat « le Très Saint ». Il n'a pas, comme Ménandre, rejoint une communauté religieuse largement ouverte, sans égard à la naissance ou à la race ; il est officiellement affilié à une confrérie fermée, une confrérie strictement nationale, réservée à la noblesse d'épée. Le livre saint des Bhāgavata, c'est l'immense compilation épique du *Mahā-Bhārata*, poème didactique sous la forme d'une épopée, qui enseigne au guerrier (*kṣatriya*) son devoir professionnel dans l'ensemble de la société brahmanique. Le credo du Bhāgavata, c'est la *Bhagavad-gītā* « le chant du Très Saint », joyau merveilleux de poésie et de sagesse mystique, que le Bhāgavatisme a donné à l'Inde, et que l'Inde a donné au monde. Sans le témoignage exprès du pilier de Besnagar, qui donc aurait osé supposer à Kṛṣṇa un adorateur grec, à ce Kṛṣṇa qui naît dans une étable, et que la fuite opportune de ses parents dérober au massacre des Innocents ordonné par le tyran Kamsa ? Et que d'autres voix, muettes encore, attendent parmi les ruines l'heure de porter aussi leur témoignage !

L'imagination est libre de rêver aux fruits qu'aurait pu porter la fusion entre l'Occident et l'Orient, si elle s'était accomplie sous les auspices de la Grèce et de l'Inde, au lieu de se réaliser deux siècles plus tard sous les auspices de l'Empire romain et de la Judée. La propagation triomphante du bouddhisme indien au centre, à l'est, au sud de l'Asie dans les premiers siècles de l'ère chrétienne montre quelles puissances d'expansion recélait dès ce moment le fond bouillonnant du génie de l'Inde ; Aṣoka les avait

pressenties ; il avait tenté d'en régler ou d'en contrôler officiellement l'emploi. L'histoire qui cherche à tâtons dans l'obscurité de ce passé captivant, entrevoit des lueurs éparses et fugaces qu'elle n'ose pas poursuivre, mais qu'elle ne peut pourtant pas ignorer. Le problème des emprunts ou des influences dans l'ordre de l'esprit est toujours des plus embarrassant ; dans l'Inde, où l'histoire est encore toute à faire, on appréhende de l'aborder. Il existe néanmoins. Je n'ai pas à revenir ici sur la statuaire. Les admirables travaux de mon collègue M. Foucher ont rendu familier au public éclairé l'art indo-grec ; les visiteurs de nos musées et de nos expositions ont vu ces nobles images, aux draperies régulières, où le modelé, les proportions, le style, la façon proclament, pour ainsi dire, leur provenance hellénique ou hellénistique, mais qui se révèlent exotiques par la singularité de l'attitude, du geste, de la coiffure, de l'ornement et surtout par la nouveauté de l'expression ; une indication délicate au joint des lèvres, au pli des paupières donne au visage une sorte d'irradiation intérieure, de placidité grave et souriante, ou semble se jouer l'énigme de l'univers. Sans doute, quand il s'agissait de sculpter dans un chapiteau des feuilles d'acanthé, de dérouler au long d'une frise des guirlandes fleuries, ou même d'illustrer en scènes figurées les pieuses légendes et les contes édifiants, l'ouvrier n'avait qu'à mettre en œuvre sa technique d'école ; mais les élèves des ateliers grecs qui ont donné aux trois quarts de l'Asie le type définitif de leurs dieux ne se contentaient pas de mettre leur ciseau au service de leur clientèle barbare. L'intelligence seule n'aurait pas suffi à cette création ; il y a fallu l'émotion d'une sensibilité parente tout au moins de la foi.

En dehors de la statuaire, d'autres techniques d'ordre concret manifesteront encore, avec le progrès des recherches, l'influence de la civilisation grecque. Le Grec est, pour le conte indien, en particulier pour le conte bouddhique, le type d'une adresse un peu diabolique. Le peintre grec est surtout un artiste en trompe-l'œil ; l'histoire des oiseaux qui viennent becqueter les raisins de Zeuxis n'est que l'amorce innocente des malices imputées aux peintres grecs : hommage spontané rendu à l'exactitude et à la justesse du goût grec par un peuple trop ardent d'imagination pour s'en tenir à la nature. Le Grec est un ingénieur, un constructeur, un mécanicien qui réalise tous les prodiges. Le philosophe Métrodore qui, si on en croit le Byzantin Codrenus, introduisit (au IV^e siècle de l'ère chrétienne) dans la

vallée du Gange l'art de construire des moulins à eau, continuait une longue tradition. Le triomphe de la mécanique grecque, c'est la machine à voler. Lu en regard des contes de l'Inde, le vers de Juvénal

Graeculus esuriens in caelum jussuris ibit
(« Un Grec affamé montera au ciel sur commande »)

prend un aspect inattendu de réalité, d'actualité. On prévoyait, semble-t-il, à courte échéance la solution réservée à notre âge.

Dans la science pure, la Grèce n'avait pas moins de prestige. L'auteur de ce traité d'astronomie, la *Gārgī-saṃhitā*, qui prédit — après coup naturellement — les conquêtes des Grecs dans l'intérieur de l'Inde, écrit : « Les Grecs sont des Barbares, mais chez eux cette science (des astres) a des bases solides. Il convient donc de les honorer comme les Saints des Védas. Que sera-ce donc (ajoute-t-il par un retour intéressé) pour un astrologue qui est un brahmane ? » De fait l'astronomie grecque a supplanté les doctrines surannées des écoles védiques. Le mot grec *hōra*, transcrit fidèlement (*horā*) s'est imposé dans l'Inde pour désigner la science qu'il symbolisait, et de l'Inde il s'est propagé partout où a pénétré la culture indienne. Encore aujourd'hui, au Cambodge, les astrologues sont des *horā*. Pour saisir toute la portée d'un pareil emprunt, il faut oublier un instant nos idées modernes pour nous représenter l'astronomie, inséparablement soudée à l'astrologie, dans son rôle quotidien au sein d'une société archaïque, telle qu'est l'Inde d'à présent, où l'astrologue (*joṣṭī*) n'est pas moins que le potier ou le barbier par exemple un des organes nécessaires de toute communauté humaine, où rien ne se règle sans une consultation de l'astrologue : baptême, horoscope, mariage, semaille, moisson, sans parler des observances religieuses, à jour fixe ou périodiques, qui sont l'âme mystérieuse du calendrier.

La médecine, aussi bien sinon plus que l'astrologie, est d'un intérêt trop pratique pour rester en dehors du mouvement des échanges. Alexandre avait recouru avec succès aux médecins indiens pour guérir ses soldats mordus par des serpents. Açoka avait reconnu l'importance de la médecine au service de la propagande. « Partout, proclame son second édit, dans le territoire de Sa Majesté le Roi, et chez les peuples limitrophes, tels que Coda, Pāṃḍya, Satiyaputra, Keralaputra, Tambapaṇi, chez Antiochus le roi des Grecs et les autres rois ses voisins, partout Sa Majesté a répandu des

remèdes de deux sortes, remèdes pour les hommes, remèdes pour les animaux. Partout où manquaient les plantes utiles, soit aux hommes, soit aux animaux, elles ont été importées et plantées. Pareillement, partout où manquaient des racines ou des fruits, ils ont été importés et plantés. Et sur les routes des puits ont été creusés pour les hommes et les animaux. » Açoka reprend ici encore une tradition de Darius qui félicitait son satrape en Asie-Mineure Gadatès d'avoir « mis en valeur sa terre en transplantant les fruits d'au-delà de l'Euphrate dans les parties hautes de l'Asie » (Inscr. de Deremendjik, *Bulletin Corresp. Hellén.* XIII, 529) ; mais ici aussi, en copiant la forme, il changeait l'esprit ; l'inspiration de tendresse et de charité universelle, qui s'étend jusqu'aux animaux, pénètre les combinaisons économiques ou politiques. La médecine indienne a graduellement conquis toute l'Asie ; dans les oasis du Turkestan chinois, on traduisait les classiques médicaux de l'Inde, et plus tard aussi dans le vaste domaine du monde tibétain. Les Arabes ont recueilli avec un égal respect les enseignements de la médecine grecque et ceux de la médecine hindoue. Il est même piquant de noter que, à la veille de la guerre, les médecins bouriates, disciples des Hindous par l'intermédiaire des Tibétains, faisaient fureur à Saint-Pétersbourg. Mais si la Grèce a enrichi sa thérapeutique d'apports indiens, en pathologie, en anatomie elle a été certainement la maîtresse de l'Inde ; là où l'intuition et l'expérience ne suffisaient plus, où l'observation scientifique était nécessaire, la Grèce était assurée de retrouver la suprématie.

Est-ce dépasser les limites de la vraisemblance et du bon sens que de chercher, jusque dans la littérature et dans la formation des genres littéraires, des influences dues au contact de l'Inde et de la Grèce ? Je laisse de côté les spéculations surannées qui, dans une sorte d'accès de délire enfantin, prétendaient tout dériver des antiquités chimériques de l'Inde, tout comme elles faisaient du sanscrit, conjointement avec l'hébreu, la langue mère de l'humanité. Mais, puisqu'il s'est trouvé dans l'Inde même un roi grec pour adhérer au bouddhisme, puisqu'il s'est trouvé dans l'Inde même un ambassadeur grec pour adhérer au bhāgavatisme, puisqu'il a existé dans l'Inde même des interprètes officiels de chancellerie en possession d'un vocabulaire gréco-indien fixe et consacré, il est bien permis de se demander, comme l'ont fait de bons esprits et des savants éprouvés, si l'épopée

indienne, si le théâtre indien ne doivent pas leur naissance à des modèles grecs, si le roman grec ne doit pas sa naissance à des modèles indiens. La discussion du problème nous entraînerait bien loin, je m'y suis mêlé autrefois avec la fougue de la jeunesse. Dans les deux camps, on a peut-être manqué de mesure ; les uns ont trop affirmé, les autres trop nié. L'enlèvement de Sītā, péripétie centrale du *Rāmāyaṇa*, n'est point un pastiche de l'enlèvement d'Hélène ; *le Chariot de Terre cuite* (*Mṛcchakaṭikā*) n'est pas un dosage compliqué des œuvres de la moyenne ou de la nouvelle comédie attique. L'Inde a pu avoir de longue date, elle a eu certainement des chants épiques à la gloire de Rāma, des Pāṇḍava, et de bien d'autres héros ; mais l'idée de les grouper autour d'une action centrale, de les relier entre eux comme les parties d'un ensemble organique n'est pas si simple qu'elle ait dû surgir spontanément ; il n'est pas évident que des rhapsodies aboutissent par une nécessité fatale à un Homère. Et sous la forme où nous les connaissons, les deux grandes épopées de l'Inde datent d'un temps où les Grecs étaient familiers à l'esprit indien. Et de même l'Inde a pu avoir, même dès l'époque védique, des cérémonies, des rites, des fêtes où l'art dramatique avait une part, avec des acteurs chargés d'un rôle divin, héroïque, comique, avec des dialogues, des gestes, des danses, sans arriver jamais par elle-même à en dégager le drame, c'est à dire le développement dans un cadre régulier d'une action suivie, découpée dans un nombre fixe de portions en équilibre. Et pour le théâtre indien comme pour l'épopée indienne les indices ne permettent pas de remonter plus haut que l'époque du Christ. À en croire Polyarnus, on jouait la tragédie grecque à la cour des Parthes : le roi Orodes assistait à la représentation des *Bacchantes* d'Euripide quand arriva la nouvelle de la victoire de Carrhai qui sonnait le glas de la poussée romaine vers l'Orient ; l'acteur qui jouait le rôle de Jason saisit la tête de Crassus, apportée comme la preuve de son désastre, et s'élança sur la scène en récitant les vers de son rôle, si justement appropriés : « Nous apportons de nos montagnes ce butin précieux... » Hérode, roi juif de Jérusalem, faisait construire à ses frais un théâtre dans Athènes comme un hommage rendu à la civilisation grecque dans sa fleur. Un Démétrius ou un Ménandre ne devaient pas témoigner plus d'indifférence au théâtre de leur propre nation qu'un Orodes ou qu'un Hérode, tous deux barbares d'origine.

La part de l'Inde, dans ces échanges, apparaît plus lourde du côté du passif que de l'actif. L'Inde elle-même n'a pas mieux tenu le compte de ses créances que de ses dettes ; tout dans son passé est si confus qu'il faut commencer par lui restituer son bien propre avant de rechercher chez ses voisins des emprunts hypothétiques. En tout cas, il est un domaine où l'Inde d'avant le Christ pouvait soutenir victorieusement la comparaison avec la Grèce : l'Inde avait créé un type de doctrine morale qui déconcerte encore aujourd'hui l'intelligence de l'Occident comme il restait déjà une énigme aux compagnons d'Alexandre, une sagesse transcendante qui proclame la douleur identique à l'existence, qui prêche le renoncement, le détachement, l'inertie, et en même temps une compassion fraternelle qui s'étend à la nature entière, qui englobe dans le même amour l'homme et la bête fauve, qui veut à tout prix travailler au salut. Les divinités, tout comme les systèmes philosophiques, sont au total la somme de ces contradictions ; c'est par là qu'ils étonnent, qu'ils choquent ou qu'ils captivent. Et pour les propager l'Inde avait créé un organe qui lui est propre, la confrérie, l'église militante, arrivée à sa perfection dans communauté bouddhique des moines et des nonnes. On a beaucoup écrit pour et contre la parenté du christianisme originel avec la religion du Bouddha ou de Kṛṣṇa. Ces discussions, qui risquent de troubler et de froisser le fond le plus délicat des consciences, doivent pour garder la gravité qui s'impose, rester à l'écart du grand public, à l'abri des passions et des préventions dans la mesure que comporte la nature humaine. Le problème néanmoins existe, et, si l'Occident voulait l'oublier, l'Orient qui sait aujourd'hui revendiquer ses titres de noblesse ne manquerait pas de le lui poser. Je n'ai pas eu la prétention de réunir dans ce tableau, trop court et trop long à la fois, tous les échanges signalés ou soupçonnés entre la Grèce et l'Inde. J'ai négligé, pour le moment tout au moins, des questions capitales comme la question des origines grecques de l'alphabet indien, la question des fables, etc. D'autre part, il est vrai, j'ai introduit dans cet exposé des problèmes que le respect de chronologie aurait dû réserver pour plus tard. Les relations de l'Inde avec la Grèce, loin de s'arrêter avec la chute des rois indo-grecs, se prolongent sans arrêt jusqu'aux temps de l'empire byzantin et jusqu'à l'expansion de l'Islam. Mais sous les rois indo-grecs elles ont un caractère qu'elles ne retrouveront plus. L'Inde, à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, est en contact avec une société grecque, une véritable πολιτεία,

mais une société du type colonial qui tient à la fois du pire et du meilleur. Plus tard elle verra passer des marchands, des missionnaires ; cette fois, elle a connu des foyers d'hellénisme, des capitaines et des artistes. Si l'Occident hellénique et l'Orient indien ont jamais eu chance d'essayer une fusion, et de créer une civilisation commune, c'est du III au II^e siècle avant l'ère chrétienne. La tentative était pleine de promesses ; un ricochet du conflit des Chinois avec les Huns la réduisit à néant.

IV

LA POUSSÉE CHINOISE SUR LE MONDE SCYTHIQUE

L'histoire de l'Inde s'est maintenue jusqu'ici à l'horizon du monde classique ; les peuples qui sont entrés en contact avec elle occupent une place régulière dans les cadres consacrés de la perspective méditerranéenne. L'entrée en scène des hordes scythiques, Çakas et Yue-tche, nous oblige à détourner nos regards vers des régions nouvelles, à peu près inconnues de l'ancienne Grèce, à peine soupçonnées du monde gréco-romain. Si l'histoire n'est pas une simple collection de faits enfilés bout à bout, si elle est un effort pour comprendre et pour expliquer la succession disparate des phénomènes, il faut que nous allions chercher dans les Annales de la Chine le secret des invasions barbares qui vont modifier si profondément les destinées de l'Inde d'abord, de l'Europe un peu plus tard. La création d'une monarchie unique en Chine, l'expansion impériale qui en résulte presque aussitôt, provoquent des contrecoups graduels qui changent la face de l'ancien monde. La multitude nomade qui vagabondait dans l'immensité des steppes entre la mer Noire et la mer Jaune, arrêtée sur le Danube par les avancées de la civilisation grecque, sur l'Iaxarte par l'empire des Perses ou de leurs successeurs, trouvait dans le bassin du Tarim et du Hoang-ho des terres cultivées et des villes à piller, quand il leur prenait fantaisie d'opérer des razzias sous un ciel moins sévère. Brusquement, la Grande Muraille s'élève et brise le flot qui déferlait ; la marée humaine s'obstine d'abord à frapper l'obstacle ; impuissante à en triompher ; elle va chercher ailleurs le point de moindre résistance qui lui permettra de passer. Elle le trouve d'abord entre le Pamir et la Caspienne, l'Iran et l'Inde manquent d'en être submergés. Puis, quand l'empire romain fléchira, l'Europe à son tour connaîtra l'horreur sinistre et féconde des invasions barbares. Avant la

tourmente, l'Inde était au bout du monde ; la tempête passée, l'Inde va se trouver au carrefour de l'Asie, sur les grandes routes de la terre et de la mer.

Après la Perse de Darius, après la Grèce d'Alexandre, après l'Inde de Candragupta, la Chine avait à son tour réalisé l'unité impériale, dans la seconde moitié du III^e siècle avant l'ère chrétienne, sous la main brutale d'un Pierre le Grand poussé jusqu'au paroxysme, Ts'in che Houang-ti (247-210). Monté sur le trône de la principauté de Ts'in à l'âge de douze ans, il avait, vingt-six ans plus tard, anéanti l'antique régime féodal consacré et idéalisé par l'enseignement de Confucius ; il était maître d'un empire unique qui s'étendait du Plateau mongol jusqu'au Tonkin, et de la Grande Muraille jusqu'à la mer Jaune. Dans sa volonté inflexible d'abolir le passé, il alla jusqu'à prescrire sous peine de mort la destruction de toute la littérature ancienne, à l'exception des traités d'agriculture, de médecine et de divination. Attiré par les fantaisies du Taoïsme, qui mêlait aux sublimes méditations de Lao-tseu l'alchimie et la magie, il préparait la voie au bouddhisme dans le temps même où les missionnaires d'Açoka travaillaient à la conquête du monde. La légende qui se plaît aux symboles fait arriver sous son règne, à sa capitale, les premiers apôtres bouddhiques. Maître d'une armée immense et disciplinée, il tourne ses forces militaires contre les hordes barbares des Huns, les Hiong-nou, qui menaçaient les frontières septentrionales de l'empire. En 214, il envoya contre eux une expédition de 300 000 hommes, et l'année suivante il entreprenait la réfection de la Grande Muraille pour arrêter leurs incursions désastreuses. Ce révolutionnaire de génie n'eut pas d'héritier. Huit ans après sa mort (202) un fils de cabaretier devenu chef de bande, puis prince de Han, s'installait en souverain incontesté sur le trône impérial et fondait la dynastie des premiers Han qui de la Chine unifiée allait faire désormais une puissance mondiale.

Sous l'empereur Kao-tsou (202-195), sous sa veuve, la vindicative Lu Heou (195-180), la seule souveraine que l'histoire officielle enregistre comme impératrice légitime, sous Wen ti (179-157), sous King ti (156-140) la Chine se rétablit de l'ébranlement formidable qu'elle vient de subir et reprend un équilibre nouveau qui prépare le règne éclatant de Wou ti (140-87). Mais par-delà la muraille, les Hiong-nou ont réparé leurs forces et accru leur puissance. Leurs clans nomades et pillards occupaient la

Mongolie ; à l'ouest, deux autres peuples, nomades comme eux, cavaliers comme eux, occupaient la région du Kan-sou actuel : les Wou-souen et les Yue-tche. Une querelle éclate entre ces deux peuples, les Wou-souen, vaincus, se retirent sur le territoire des Hiong-nou et sollicitent leur protection. Traités avec faveur, grâce à la sympathie que leur jeune prince orphelin inspire au « chan-yu », le souverain des Hiong-nou, ils vont fonder un nouvel état sur les confins occidentaux du domaine des Hiong-nou, au nord de l'Iaxarte, vis-à-vis des champs cultivés du Fergana et de Samarcande. Les Yue-tche, enorgueillis par leur succès, provoquent les Hiong-nou ; mais le chan-yu Mao-touen (209-174) leur inflige une grave défaite, et son successeur, le chan-yu Lao-chang (173-160) remporte sur eux une victoire décisive, tue leur roi, et se fait une coupe de son crâne. Les Yue-tche pris de terreur abandonnent leur pâturages. Un groupe prend la direction du sud, et cherche un abri dans la région du Kōkō-nōr, à la lisière des K'iang tibétains ; les Chinois les désignent sous le nom de Petits Yue-tche (Siao Yue-tche). Le plus grand nombre, les Grands Yue-tche (Ta Yue-tche) comme les appellent les Chinois, dévalent par une route encore indéterminée — peut-être par la vallée de l'Ili — et brusquement apparaissent sur la frontière septentrionale de la Sogdiane, où ils reprennent contact avec leurs anciens adversaires les Wou-souen. Les Wou-souen, solidement installés, ne leur permettent pas de s'arrêter, et la horde énorme, qui comptait plus de 100 000 archers montés, doit continuer sa chevauchée à l'ouest. Le royaume grec de Bactriane, qui a déjà vu les Wou-souen s'arrêter comme par miracle au nord du Iaxarte, échappe cette fois encore au danger ; son prestige est assez grand, cent ans après Diodote, pour retarder la ruée des barbares. Cependant, les contre-coups, précurseurs du désastre final, se sont accumulés déjà. Vers 175, les Scythes ont enlevé à Eukratidès la Sogdiane, ils ont pénétré dans la Bactriane ; le concours intéressé des Parthes a permis d'écarter le péril ; c'était alors la vague des Wou-souen qui venait de passer, chassant devant elle les anciens possesseurs délogés des steppes. La pression des Wou-souen sur les Ta Yue-tche, en les refoulant vers l'ouest, détourne sur les Parthes la nouvelle menace. Les Ta Yue-tche tombent sur les tribus scythiques iranisées que l'usage courant désignait sous le nom collectif de Çaka (chinois Sai, ancienne prononciation Sak). Les Çaka rompent vers le sud, glissent sans doute entre le front parthe et le front grec, et vont traverser les passes de

montagnes que les Chinois désignent par l'appellation générique de Hiuan-tou « passages suspendus » par allusion, disent-ils, aux ponts et aux échelles de corde qui servent à les franchir, mais où se dissimule certainement une transcription de la forme iranienne Hindu, nom de l'Inde, qui subsiste encore aujourd'hui dans le terme Hindou-Kouch, appliqué à la chaîne massive qui sépare la Bactriane de l'Inde. Ces Çaka, lancés malgré eux sur des routes nouvelles, allaient jouer un rôle inattendu dans les destinées ultérieures de l'Inde. Derrière eux, les Ta Yue-tche ont pris possession du pays que les Chinois nomment Ta hia (Grand Hia, comme la Sogdiane est Ta wan, Grand Wan), qui borde la rive droite de l'Oxus, pays de régime féodal, sans pouvoir central ; « chaque cité y avait son petit seigneur. Les gens y étaient mous et craignaient de faire la guerre ; ils reconnurent aussitôt les Ta Yue-tche pour leurs suzerains. » Les Yue-tche y instituèrent cinq grandes principautés. Grecs et Parthes avaient dû faire les frais de ces conquêtes. Le roi parthe Phraate II (136-127) avait été tué par les auxiliaires scythes à sa solde ; son successeur Artaban II perdit la vie en combattant contre les Tochaes (124) qui sont probablement les Ta Yue-tche du Ta-hia. Mithridate le Grand (124-89) semble reconnaître le fait accompli à l'est de son royaume en orientant sa politique vers l'Asie antérieure où il se rapproche des Romains pour faire échec aux ambitions de Mithridate de Pont et de Tigrane d'Arménie. Les campagnes des rois grecs le long du Gange et le long de la mer ne sont probablement qu'une poussée pour se donner de l'air vers l'Orient quand l'Occident se fermait sur eux. Ménandre a sa capitale en plein Penjab ; Bactres a sans doute passé en d'autres mains.

La Chine, repliée sur elle-même depuis la mort de Ts'in che Houang-ti, s'était tenue à l'écart de ces bouleversements. Mais en 140 Wou ti inaugure un règne de cinquante-quatre années qu'il est permis de comparer au règne de Louis XIV pour la longue suite des succès militaires, des succès diplomatiques et des grands noms de la littérature. Instruit des événements qui s'étaient si rapidement déroulés au nord de l'empire, Wou ti combine un plan ingénieux ; il essaiera d'exciter chez les Yue-tche le désir de la revanche, en leur promettant l'appui de la Chine, et de nouer une alliance avec les Wou-souen. Un fonctionnaire, Tchang K'ien, qui ouvre triomphalement dans l'histoire la liste des grands explorateurs, accepte de partir en mission. Accompagné d'un esclave et d'un personnel de cent

hommes, il s'achemine vers l'ouest. Les Hiong-nou guettent le passage, ils le surprennent, mais se contentent de le retenir prisonnier. Il reste dix ans au milieu d'eux, s'y marie, a des enfants ; il attend patiemment l'heure de poursuivre son dessein. Enfin, dès qu'il peut gagner la frontière occidentale du territoire des Hiong-nou, il s'échappe et par une course de plusieurs dizaines de jours il arrive au Fergana (Ta wan). Le roi du Fergana, qui connaît de réputation la richesse extraordinaire de la Chine, se laisse séduire par la promesse de magnifiques présents impériaux ; il procure à Tchang K'ien des guides, des interprètes pour le conduire au pays de Samarcande (K'ang-kiu), d'où, par les mêmes procédés, il réussit à atteindre les Ta Yue-tche. Mais il ne trouve pas chez eux les sentiments qu'il avait escomptés. « Le pays qu'ils habitaient maintenant était riche et fertile ; le brigandage y était rare, le peuple paisible et heureux. Ils n'avaient pas la moindre intention de tirer vengeance des Hiong-nou. » Le Midi avait fait son œuvre sur ces enfants du Nord. Après un an de pourparlers stériles, l'envoyé chinois s'en retourne, cette fois par la route du sud, en longeant le pays tibétain. Les Hiong-nou ne l'en cueillent pas moins au passage, il reste un an leur prisonnier ; le chan-yu vient alors à mourir, la succession provoque des troubles. Tchang K'ien en profite pour se sauver avec sa femme barbare et le fidèle esclave qui l'avait suivi depuis son départ. Il rentre en Chine après une absence de treize ans, en 126. Les armées chinoises, sous la conduite de grands généraux tels que Li Kouang, Ho K'iu-ping, menaient alors de rudes campagnes contre les Hiong-nou. Les renseignements donnés par Tchang K'ien sur les puits, les sources, les pâturages valurent à la campagne de l'an 123 de brillants résultats. Tchang K'ien fut fait Marquis de Po-Wang. Mais deux ans plus tard, on le rendit responsable de l'échec du général Li Kouang qui, surpris par les Hiong-nou, avait perdu presque toute son armée. Condamné à mort, il fut gracié par l'empereur et seulement dégradé. Cependant l'empereur Wou ti ne se lassait pas d'entendre de la bouche du voyageur le récit de ses aventures. En 121, quand la victoire de Ho K'iu-ping sembla ruiner définitivement le pouvoir des Hiong-nou, porta les armes chinoises loin au-delà de Kharachar, et rangea tout le pays jusqu'au Lop-nor sous le sceptre de Wou ti, Tchang K'ien décide l'empereur à envoyer une mission chez les Wou-souen pour leur offrir en mariage une princesse chinoise avec de riches cadeaux ; au prix de ces avances, on pourrait tenter avec eux la manœuvre qui avait échoué chez les

Yue-tche, les décider à retourner sur leur anciens territoires pour couvrir la nouvelle frontière contre les incursions des Hiong-nou. Du même coup, les pays de l'Oxus reconnaîtraient la force chinoise et viendraient payer tribut à l'Empire. Les plans de Tchang K'ien répondaient aux vastes ambitions de Wou ti ; on le nomma Secrétaire et Général, on lui donna trois cents hommes, six cents chevaux, dix mille têtes de bétail, bœufs et moutons, de l'or, de la soie pour une valeur de plusieurs dizaines de millions. Ses assistants même reçurent des brevets impériaux qui les accréditaient près des royaumes lointains. Mais, en arrivant chez les Wou-souen, Tchang K'ien trouva le pays déchiré par des factions rivales, le vieux K'ouen-mo (titre du roi des Wou-souen) sans autorité ; la partie était perdue d'avance. Il resta cependant une année entière chez les Wou-souen ; il en profita pour organiser avec leur concours bienveillant des missions qu'il envoya au Fergana, à Samarcande, au Ta hia, chez les Ta Yue-tche, pour observer les affaires locales et même pour y intervenir au nom de la Chine ; c'est ainsi qu'il réussit à conclure un traité d'alliance entre le Ta-Wan (Fergana) et les Ta Yue-tche. Il rentra en Chine, accompagné par une mission Wou-souen qui venait offrir à l'empereur les fameux chevaux de race que produisait le pays. Tchang K'ien fut alors créé Voyageur-en-chef ; il mourut bientôt après (vers 118).

Deux fois il avait échoué, à ne considérer que l'objet précis de ses deux missions chez les Ta Yue-tche et chez les Wou-souen. Et pourtant cet explorateur diplomate avait effectivement exercé sur les destinées de son pays et même de l'Asie entière une influence décisive. Son nom est resté légendaire et symbolique. La tradition veut qu'il ait introduit en Chine la plupart des plantes que la Chine ancienne a pu recevoir de l'Occident. Il en avait certainement rapporté au moins deux : la luzerne et la vigne. « Les gens, au Ta wan, sont grands amateurs de vin, et les chevaux de luzerne. Les gens riches gardent en cave jusqu'à dix mille quintaux de vin, et ils le gardent des dizaines d'années sans qu'il se gâte. » L'empereur créa des sortes de jardins d'essai pour répandre les deux nouvelles cultures dans son empire où elles prospérèrent. Mais ce ne sont là que des résultats épisodiques. En voici d'autres, considérables.

Dans son rapport à l'empereur après son premier voyage, Tchang K'ien s'exprimait ainsi : « Quand votre serviteur était chez les Ta hia, il a observé

que ces gens ont des cannes en bambou de Kiong et des étoffes de Chou » [Kiong est un district méridional du Sseu-tch'ouan, et Chou est l'ancien nom de cette province]. « Il demanda aux gens du Ta hia comment ils se procuraient ces articles, et reçut cette réponse : Nos marchands vont les acheter au Chen-tou [Sindhu, Indus, l'Inde]. Le Chen-tou est au sud-est du Ta hia, à des milliers de li. Les habitants y mènent une vie sédentaire, tout comme au Ta hia. Le pays est bas, humide et chaud. Pour faire la guerre, on y monte sur des éléphants. Le pays s'étend jusqu'au grand Océan. À mon sentiment, le Ta hia est situé au sud-ouest de la Chine, à 12 000 li. Or le Chen-tou, où se trouvent les produits du Chou [Sseu-tch'ouan] est à des milliers de li au sud-est du Ta hia ; donc il ne doit pas être bien éloigné du Chou. Maintenant, il est dangereux de passer par les K'iang [Tibétains] pour arriver chez les Yue-tche, car les K'iang sont mal disposés. Plus au nord, nous tombons chez les Hiong-nou. Il faudrait donc passer directement par le pays de Chou, on esquiverait ainsi les brigands. Votre Majesté a entendu parler du Ta wan, du Ta hia, du Ngan-si [Arsak, le royaume parthe] ; ce sont tous de grands royaumes qui ont des productions singulières, spéciales à chacun d'eux. Leurs coutumes ressemblent en partie à celles de la Chine ; leur valeur militaire est faible et ils ont une haute appréciation des richesses de la Chine. Au nord il y a les Ta Yue-tche et le K'ang-Kiu (Samarcande) qui ont des armées formidables. Par des cadeaux et par l'espoir du gain, on pourrait les induire à rendre hommage à la Chine et par la diplomatie on pourrait les attacher fermement à nous. Notre territoire s'étendrait alors à 10 000 li, il comprendrait tant de sortes de populations qu'il y faudrait neuf séries d'interprètes, et le prestige de l'Empire couvrirait tout l'espace entre les mers. » Le grand historien Sseu-ma Ts'ien, contemporain de Tchang K'ien, archiviste et astronome de Wou ti, qui nous a conservé ce rapport dans ses *Mémoires Historiques*, ajoute : « L'Empereur fut transporté de joie ; il entra cordialement dans les vues de Tchang K'ien. Il donna l'ordre d'envoyer des missions d'exploration des pays de Chou et de Kien-wei [dans le Sseutch'ouan], dans quatre directions... Chacune d'elles put avancer entre 1 000 et 2 000 li. Mais ceux qui marchaient au nord furent arrêtés par les tribus des Te et des Tsö, ceux qui marchaient au sud furent arrêtés par les Souei et les K'ouen-ming [toutes ces tribus occupaient les régions voisines du Sseu-tch'ouan à l'ouest et au sud]. Les tribus K'ouen-ming n'ont pas de chefs ; elles s'adonnent au

brigandage. Il arriva ainsi que les envoyés chinois tombèrent aux mains des maraudeurs, qui les tuèrent. En fin de compte on ne put ouvrir de passage dans cette direction ; mais les explorateurs entendirent parler de certains pays situés à un millier de li vers l'ouest, appelés Tien et Yue (Yun-nan et Kouang-tong), où les habitants montaient sur des éléphants, et les marchands du pays de Chou qui pratiquaient un commerce clandestin avec eux s'y rendaient à l'occasion. Ainsi donc [c'est toujours Sseu-ma Ts'ien qui parle] c'est en cherchant un chemin pour arriver au Ta hia [rives de l'Oxus] que les Chinois pénétrèrent pour la première fois jusqu'au pays de Tien [Yun-nan]. » Wou ti ne se résigna pas à cet échec, qui paralysait ses plans d'expansion vers l'ouest où l'attirait tout ce qu'il avait pu apprendre de la civilisation iranienne, de la civilisation hellénique, de la civilisation indienne. Le roi de Tien avait eu l'insolence de demander aux explorateurs chinois qu'il retenait captifs : « Le royaume des Han serait-il donc plus grand que le nôtre ? ». La réponse ne tarda guère : en 111, le Nan Yue (Yue du sud, le Kouang-tong) et le Tong Yue (Yue de l'Est, le Fou-kien) étaient conquis ; en 109, c'était le tour du Lao-chen, du Mi-mo (dans le Sseut'ch'ouan) et du Tien (Yun-nan). À l'autre bout de l'empire, sur la branche septentrionale de l'immense tenaille où Wou ti croyait saisir le monde occidental (Si yu), le petit royaume de Leou-lan [Chan-chan], voisin du Lop-nor, qui commandait les passages et qui se croyait assez couvert par la protection des Hiong-nou pour braver impudemment la Chine, subissait une défaite écrasante. Les Wou-souen, les Ta wan épouvantés se hâtaient d'envoyer des ambassades.

Les chemins étaient ouverts ; les échanges se multiplièrent avec une rapidité qui surprit même les contemporains. Je laisse la parole à Sseu-ma Ts'ien, ce n'est pas seulement un hommage légitime dû au père de l'histoire en Chine : pour l'indianiste, c'est aussi l'occasion d'un rapprochement douloureux avec l'Inde qui ne sait rien de son passé. Le contraste explique nos incertitudes, excuse nos erreurs. « Les relations de la Chine avec les pays du nord-ouest commencèrent dans ce temps-là, et c'est à Tchang K'ien que revient le mérite d'avoir ouvert la route. Les envoyés qu'on adressait en succession à ces pays parlaient tous du marquis de Po-wang (le titre décerné à Tchang K'ien) ; c'était le passeport qui les recommandait à la faveur des royaumes étrangers, et les nations étrangères les accueillaient à ce titre...

La Chine alors commença à bâtir la Grande Muraille depuis Ling-Kiu [district du Kan-sou] vers l'ouest ; on institua alors la région de Tsieouts'iu [Sou-tcheou] pour développer les relations avec les royaumes du nord-ouest. Conséquemment, on fit partir de nouveau des envoyés dans les pays de Nyan-si [Parthie], Yen-ts'ai [Ariane], Li-kien [Alexandrie, l'Asie hellénique], Tiao-tche [Tajiks, les Arabes du golfe Persique], et Chentou [Inde]. Les missions se suivaient rapidement ; les plus grandes se montaient à plusieurs centaines de personnes, les plus petites en comptaient au moins une centaine. Les cadeaux qu'elles portaient étaient en gros les mêmes qu'au temps du marquis de Po-wang. Plus tard, quand l'habitude fit tort à la nouveauté, le personnel fut réduit en nombre. Le nombre le plus élevé des missions envoyées par la Chine en une seule année dépassa la dizaine ; le chiffre le moindre fut de cinq ou six. Les pays lointains envoyaient des missions tous les huit ou neuf ans ; les moins distantes en envoyaient plus fréquemment »... « [Après l'occupation de Leou-lan-Chan chan, au Lop nor] on installa de distance en distance des postes de garde depuis Tsieouts'iu [Sou-tcheou] jusqu'à la Porte de Jade [Yu-men, le passage au nord-ouest de Touen-houang]. Le Ta wan et les autres pays envoyèrent des missions pour escorter les envoyés chinois à leur retour, et plus encore pour voir de leurs propres yeux la grandeur de l'Empire. En de telles occasions, ils apportaient des œufs d'autruche, amenaient des faiseurs de tours de Li-kien [Alexandrie] ; l'Empereur en fut ravi... Vers ce temps-là, le souverain fit plusieurs fois des distributions d'argent et de soieries et donna des présents avec munificence aux diverses compagnies venues des royaumes étrangers qui se trouvaient alors en résidence à la capitale. Il tenait à les convaincre de la richesse de la Chine. L'acteur en chef exhibait les merveilles de son art dans les meilleurs spectacles, et la vaste multitude des spectateurs assemblés se partageait des lacs de vin et des forêts de viande offerts par la libéralité impériale ; les visiteurs étrangers se rendaient compte ainsi des ressources inépuisables du Trésor impérial et constataient en personne la magnificence de l'Empire. Quand on ajouta aux divertissements des tours de jongleurs, le talent des acteurs s'accrut d'année en année ; de cette période date la grande popularité des fêtes. Les envoyés des pays étrangers continuaient à arriver sans interruption. »

Mais un développement si prodigieux était trop rapide pour durer longtemps. Une politique coloniale — et telle était bien la politique chinoise à l'Occident — exige un personnel d'élite et une force incontestée, toujours prête à se faire sentir. L'un et l'autre manquèrent. L'admirable historien chinois note avec la précision sévère d'un Montesquieu les étapes et les causes de la décadence : « Quand Tchang K'ien ouvrit la route des royaumes étrangers, les fonctionnaires reçurent en récompense de leurs services des honneurs et des titres de noblesse. C'était à qui adresserait au trône un mémoire sur les merveilles des pays étrangers, sur les avantages qu'on gagnerait à se les attacher, sur les dangers qu'on courrait si on négligeait de les soumettre. Quand il se trouvait quelqu'un pour solliciter une mission à l'étranger, l'Empereur, en raison de l'énorme distance qui effrayait les âmes médiocres, acceptait le postulant et lui remettait un brevet pour l'autoriser à lever une escorte, sans faire d'enquête sur ses antécédents. On créait ainsi un personnel nombreux pour le service. On donnait mission à ces gens d'étendre les communications déjà ouvertes. Or dans leurs voyages d'aller et retour, les cadeaux dont ils étaient chargés finissaient toujours par se perdre, toujours il se produisait un accident. Pour assurer le rendement du service, l'Empereur ordonnait immédiatement une investigation ; les délinquants étaient remplacés, mais on leur laissait la faculté de se racheter par des services exceptionnels. Dans les affaires de cet ordre, on traitait en somme avec douceur d'innombrables manquements à la loi. Quand un fonctionnaire venait à mourir, sa place était immédiatement remplie. On avait classé les pays étrangers en deux catégories : pour les grands pays, les envoyés qui s'y rendaient recevaient des lettres de créance ; pour les petits, on se contentait d'y envoyer de simples assistants. Des rivalités éclataient entre ambassadeurs et chargés d'affaires, tous effrontés, bavards et purs zéros à l'heure de l'action ; tous, usurpant les prérogatives officielles, disposaient à leur choix des présents qui leur avaient été confiés ; ils ne cherchaient qu'à se ménager des affaires avantageuses pour leur profit personnel. Les nations étrangères, de leur côté, se dégoûtaient des envoyés chinois, dont les rapports étaient remplis de désaccords aveuglants. En raison des grandes distances qui les séparaient de l'armée chinoise, ces étrangers se croyaient à l'abri d'une invasion ; ils interdisaient de fournir des provisions aux missions chinoises pour les embarrasser. Les envoyés, réduits aux pires extrémités, avaient recours à la

violence. Les petits royaumes... sur la grande route attaquaient et pillaient les convois ; des piquets de soldats Hiong-nou interceptaient constamment le passage des Chinois. Les envoyés insistaient à l'envi sur la nécessité de soumettre ces royaumes, sur le danger de les laisser impunis, ils ajoutaient que les troupes cantonnées dans les villes étaient faibles et faciles à vaincre ».

Wou ti comprit qu'il fallait frapper un grand coup ; il décida de porter la guerre dans ce lointain pays de l'Occident que la Chine venait de découvrir. Par cette entreprise, il trouvait en même temps le moyen de satisfaire un de ses goûts personnels qui cadrerait avec l'ensemble de sa politique. Dans la Chine nouvelle, le cheval devenait un facteur capital de puissance militaire. Les éternels ennemis de l'Empire, les Hiong-nou, tout comme leurs voisins et leurs rivaux, les Wou-souen, les Yue-tche devaient surtout leurs succès à la valeur de leur élevage ; la Chine n'avait à leur opposer que le petit cheval mongol. En pénétrant dans le monde iranien, Tchang K'ien avait remarqué la beauté des chevaux, solides, bien bâtis, bien proportionnés, le poitrail, le cou, croupe pleinement développés, qu'on élevait au Ta wan (Fergana). La ville qui produisait cette race magnifique portait le nom de Eul-che (Niçā). La Grèce avait, elle aussi, appris depuis les guerres médiques à connaître et à apprécier les chevaux de Nisa (Nisaioi, Nesaioi) « les plus beaux et les plus grands du monde » (Dion Chrysostome) comme aussi « les plus rapides » (Suidas). Quand Xerxès traversa l'Hellespont avec une pompe telle que le monde n'en avait pas encore vu, on fit passer à la suite de la garde impériale à cheval « dix chevaux sacrés de ceux qu'on appelle Niséens, magnifiquement équipés » ; puis venait un char sacré traîné par huit magnifiques chevaux blancs ; enfin Xerxès « sur un char attelé de chevaux niséens » (Hérodote). L'Avesta place la région de Nisāya entre Merv et Bactres, les informations grecques manquent d'accord et de précision. Les chevaux du Ta wan avaient pour nourriture la luzerne, « l'herbe médique » comme l'avaient baptisée les Grecs (encore aujourd'hui la *medicago sativa* du vocabulaire botanique). Lors de sa seconde mission à la cour des Wou-souen, Tchang K'ien obtint du roi des Wou-souen, plusieurs dizaines de chevaux destinés comme présent à l'empereur de Chine. Wou ti en fut ravi ; par un rescrit officiel, il conféra à ces chevaux le titre de « coursiers célestes » ; mais il apprit de Tchang

K'ien lui-même que la race du Ta wan était encore supérieure ; « elle était sortie d'un étalon surnaturel et on disait de ces chevaux qu'ils suaient du sang. Il s'en trouvait dans la ville de Eul-che ; mais on avait refusé de les montrer aux envoyés chinois. L'Empereur, impatient de s'en procurer, envoya au roi de Ta wan une mission sous la conduite de Tch'ö Ling avec mille onces d'or et un cheval d'or à échanger contre les merveilleux étalons. Mais le Ta wan avait, dès ce moment-là, des objets chinois en surabondance. Les grands se consultèrent ; ils se dirent : La Chine est très loin de notre pays ; les voyageurs qui en viennent se perdent souvent dans le Désert Salé. S'ils passent par la route du nord, ils sont exposés aux raids des Hiong-nou ; s'ils prennent la route du sud, ils ont à souffrir du manque d'eau et de pâturages ; sur la plus grande partie du chemin, il n'y a pas d'habitations permanentes, et par suite on n'y trouve pas de provisions. Si les envoyés chinois viennent avec un personnel de plusieurs centaines d'hommes, la moitié meurent de faim en route. Comment pourraient-ils donc envoyer une armée ? Les chevaux de Eul-che sont certainement les chevaux les plus précieux du Ta wan. En conséquence, le Ta wan opposa aux demandes de la mission chinoise un refus catégorique. L'envoyé chinois, furieux, se répandit en propos violents, martela le cheval d'or au point de le rendre informe. Les grands du Ta wan s'irritèrent et dirent : L'envoyé chinois est venu nous insulter. On lui donna l'ordre de partir, et on avisa le roi de Yu-tch'eng sur la frontière orientale qui l'arrêta, le tua et s'empara de ses trésors. À cette nouvelle, l'Empereur eut un accès de fureur. » En 104 Wou ti charge le général Li Kouang-li de châtier le Ta wan. Li Kouang-li avec 3 000 hommes est battu et rejeté sur Touen-houang ; une seconde expédition, l'année suivante, se heurte aux Hiong-nou. En 102, Li Kouang-li organise une armée de plus de cent mille hommes. Pour comprendre la hardiesse folle d'une pareille entreprise, il faut se représenter ces immenses déserts du Turkestan chinois, peine coupés de distance en distance par de rares oasis ; en regard des témoignages fournis par les voyageurs, les géographes, les historiens chinois, il faudrait lire les relations des explorateurs contemporains, comme Sir Aurel Stein ou Pelliot, qui ont affronté les épreuves de ces rudes parages pour exhumer des sables le cadavre enfoui des vieilles civilisations. Servi cette fois par la fortune, Li Kouang-li réussit ; il vient mettre le siège devant Eul-che, isole la ville par des travaux de terrassement dignes de l'armée romaine ; au bout de

quarante jours, la ville capitule. Le roi du Ta wan, Wou-Koua, est décapité par ses propres sujets. Li Kouang-li installe à sa place un noble du pays, Mei-tsai, qui avait déjà reçu des faveurs de la Chine. Le vainqueur eut à surmonter, sur les chemins du retour, les mêmes difficultés et les mêmes résistances qu'au départ ; de la grande armée, il ne ramenait que les débris. Mais il ramenait les fameux chevaux du Ta wan ; les vaincus avaient dû en céder 3 000. Li Kouang-li fut créé Marquis de Nisa (Eul-che). Quant aux chevaux du Ta wan, un rescrit impérial leur conféra le titre de « Coursiers Célestes », au détriment des chevaux Wou-souen, qui perdirent leur ancien titre pour devenir simplement les « chevaux de l'Ouest ».

La Chine continua sous le règne de Wou ti à intervenir dans les affaires du Ta wan. Un an après le départ de Li Kouang-li, le roi qu'il avait installé fut accusé par les grands d'avoir trahi les intérêts du pays ; il fut mis à mort et remplacé par le frère du roi précédent, Tchen fong, qui s'empressa de donner des gages à la Chine en envoyant son fils, selon l'usage, comme otage à la cour. La Chine en retour lui envoya des présents apportés par une mission spéciale qui avait pour mandat de rétablir l'ordre et la paix dans le pays. « Plus de dix missions furent encore envoyées dans les divers royaumes à l'Ouest du Ta wan, à la recherche de curiosités. La réputation de la puissance chinoise, qui avait soumis le Ta wan, se répandit ainsi au loin. Tchen-fong, le roi de Ta wan, conclut un traité avec la Chine et s'engagea à envoyer tous les ans deux coursiers Célestes comme présent ».

Au nord du Ta wan, la diplomatie de Wou ti croyait avoir assuré chez les Wou-souen la prépondérance chinoise en accordant au k'ouen-mo des Wou-souen la main d'une princesse chinoise (105). La pauvre princesse commença par passer du k'ouen-mo, vieux et décrépît à son petit-fils, et pendant plus d'un demi-siècle elle continua de passer de souverain en souverain, à travers les révolutions de palais, avec les bijoux de la couronne, inébranlablement fidèle à son poste pour y défendre l'influence des Han. Elle eut la satisfaction, trente-quatre ans après son premier mariage, seize ans après la mort de Wou ti, de préparer par sa diplomatie la coalition des Wou-souen et des Han qui réunit 200 000 cavaliers contre les Hiong-nou et leur infligea une sanglante défaite (71). Outre 40 000 prisonniers, les vainqueurs capturèrent 700 000 têtes de bétail, chevaux, bœufs, moutons, mulets et chameaux. Mais, quand elle vit

l'empire des Wou souen disloqué en deux royaumes et l'empire des Hiong-nou disputé par cinq chan-yu, elle se résigna à solliciter de l'empereur Siuan-ti l'autorisation de rentrer en Chine (51) pour y mourir presque aussitôt (49).

Elle avait pu assister au couronnement de l'œuvre à laquelle elle s'était si longtemps dévouée. En 65 la ville de So-kiu [Yarkand], incessant foyer des intrigues ourdies contre la Chine, avait été prise par une armée chinoise. En 51, la visite que le chan-yu vint rendre à la cour impériale consacrait l'humiliation des Hiong-nou. Quinze ans plus tard, les Hiong-nou sentaient encore, à l'autre extrémité de l'empire, s'abattre sur eux le poids de la puissance chinoise. Un des chan-yu qui se disputaient la couronne avait rompu avec la Chine par un acte de félonie, avait mis à mort un envoyé chinois, et s'était enfui avec sa horde jusqu'au K'ang-kiu (Samarcande) qu'il avait occupé (49). Le Résident Général Kan Yen-cheou réunit des contingents dans tous les royaumes de son ressort, livra bataille aux envahisseurs et les extermina (36). La Chine devenait le symbole de l'ordre dans les régions qui semblaient vouées à l'anarchie. De proche en proche, elle avait étendu son influence jusqu'aux confins du monde indien. Allait-elle enfin pénétrer dans cette Inde encore à demi-fabuleuse dont Wou ti avait cherché si obstinément les accès ? Une démarche décisive la mit en demeure de choisir. Depuis Wou ti, l'Empire avait eu plusieurs fois des difficultés avec un royaume lointain que les Chinois désignaient sous le nom de Ki-pin ; plus tard, à l'époque où l'Inde sera mieux connue, le nom de Ki-pin sera tantôt appliqué à la ville de Caboul, tantôt au Cachemire. L'oreille chinoise distinguait mal entre Kapish, la Kapiçā du sanscrit, la Capissa des classiques, et Kāçmīr, le Kāçmīra du sanscrit, Kaspeira chez Ptolémée. Soit confusion, soit analogie des noms, le Ki-pin représente pour la géographie chinoise le pays de civilisation indienne situé au sud des grandes montagnes qui bordent l'Inde au nord-ouest. Peu de régions ont tenu un rôle aussi considérable dans le développement du bouddhisme en Chine. L'auteur des Annales des Premiers Han, Pan Kou (mort en 92 apr. J.-C.), conformément à son usage ordinaire, place en tête de sa notice sur le Ki-pin une description qu'il n'est pas sans intérêt de reproduire, ne fût-ce qu'à titre de spécimen :

« Le royaume de Ki-pin a pour capitale Siun-sien, située à 12 000 li de Tch'ang-ngan [la capitale impériale]. Il n'est pas sous le contrôle du Gouverneur Général. Le chiffre des familles, des personnes, des soldats exercés est très élevé, comme dans un grand royaume. La résidence du Gouverneur Général est à 6 340 li au nord-ouest. Le royaume de Wou-tch'a est à 2 250 li à l'est ; le royaume de Nan-teou [Dardistan] est à neuf jours de marche au nord-est. Le pays touche au nord-ouest les Ta Yue-tche, et au sud-ouest Wou-yi-chan-li [Alexandrie, celle d'Arachosie, sans doute]. Jadis, quand les Hiong-nou subjuguèrent les Ta Yue-tche, ceux-ci émigrèrent à l'ouest et se rendirent maîtres du Ta hia. Là-dessus, le roi des Sai [Çaka] se transporta au sud et régna sur le Ki-pin. Les Sai étaient dispersés, et formaient de temps en temps plusieurs royaumes. Au nord-ouest de Chou-le (Kachgar), les Hieou-souen, les Kian-tou et les nations apparentées descendent tous des anciens Sai. Le pays de Ki-pin est plat ; le climat en est doux et agréable. Il produit la luzerne, des plantes variées, des arbres singuliers, du bois de santal, la sophora japonica, la rottlera japonica, le bambou, le vernier. On y cultive les cinq céréales, le raisin et d'autres fruits. On fume les champs et les jardins. Dans les terrains bas et humides on cultive le riz. En hiver on y mange des légumes crus. Les gens sont adroits à découper, décorer, graver, incruster, à bâtir des palais et des maisons, à tisser des filets, à piquer des ornements, à broder. Ils sont d'excellents cuisiniers. Ils ont de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain dont ils ont des vases qu'ils mettent en vente. Ils ont des monnaies d'or et d'argent ; leurs pièces portent sur la face un cavalier, et au revers une tête d'homme. Le pays produit le bœuf indien, le buffle, l'éléphant, des chiens, de grands singes, et le pea-fowl, et aussi des perles de diverses sortes, du corail, de l'ambre, du cristal de roche, des objets en verre, des chameaux et des animaux domestiques comme on en trouve partout. »

Pan Kou trace ensuite l'histoire des rapports entre le Ki-pin et la Chine : « Depuis le temps où l'empereur Wou ti ouvrit les communications avec le Ki-pin, les chefs de ce royaume, en raison de leur extrême éloignement, s'étaient considérés comme à l'abri d'une intrusion de l'armée chinoise. Dans cette confiance, le roi Wou-t'eu-lao en plusieurs occasions mit à mort les envoyés chinois. À la mort de Wo-t'eu-lao, son fils qui lui succéda chargea un envoyé de porter ses présents à la cour. Wan Tchong,

Protecteur Général de la barrière, fut désigné pour reconduire l'envoyé. Le roi du Ki-pin voulut attenter à la vie de Wan Tchong, mais celui-ci, informé de son intention, noua un complot avec le fils du roi de Yong-k'iu, Yin-mo-fou ; ils attaquèrent le Ki-pin ; le roi fut tué, et Yin-mo-fou, installé roi du Ki-pin, reçut le sceau et le ruban d'investiture de la Chine. Dans la suite, le marquis Tchao Tö, qui fut envoyé au Ki-pin, se brouilla avec Yin-mo-fou qui lui passa le collier d'infamie, mit à mort son assistant et tout son personnel, plus de soixante-dix personnes en tout, ensuite il adressa à l'Empereur une lettre où il reconnaissait sa faute. Mais, comme le pays n'était pas en relations régulières avec la Chine, et qu'il était situé dans une contrée impraticable, l'Empereur Yuan ti (48-33) renvoya l'émissaire, la communication se trouvant coupée par le Hiuan-tou (« passages suspendus » entre l'Hindou-Kouch et le Kara-Korum).

Au temps de l'empereur Tch'eng ti (32-7), dans la 8^e année du règne, soit en 25, le Ki-pin envoya un fonctionnaire apporter à la Cour ses présents et ses excuses. Le bureau suprême était disposé à répondre par l'envoi d'une mission ; mais Tou K'in combattit l'avis du général en chef Wang Fong par ces observations : « Autrefois Yin-mo-fou, roi de Ki-pin, installé par la Chine, a fini par rejeter notre autorité. Or, s'il n'y a pas de marque de vertu plus grande chez un souverain que de traiter ses sujets comme ses enfants, il n'y a pas de péché plus grave que de détenir et de mettre à mort un envoyé. Ces gens-là non seulement ne rendent pas les bienfaits qu'ils reçoivent de nous, mais encore ils n'ont aucune crainte d'être punis ; ils savent bien qu'ils sont trop loin pour être à portée de nos troupes. S'ils ont une faveur à demander, ils viennent avec des airs humbles ; s'ils n'ont besoin de rien, ils sont orgueilleux et méprisants. On ne peut pas arriver à leur faire accepter une attitude de soumission. Chaque fois que la Chine entre généreusement en rapport avec des tribus barbares, et que nous avons la bonté de déférer à leurs requêtes, ils agissent comme des brigands... Ils viennent aujourd'hui faire profession de pénitence, mais ils se gardent d'entrer en rapports intimes. Leurs dignitaires qui apportent des offrandes ne sont que des gens de peu qui viennent faire du commerce. Ce qu'ils désirent, c'est d'ouvrir des relations commerciales au profit de leur trafic. Leurs offrandes ne sont qu'un vain prétexte. Donc, si nous prenons la peine d'envoyer une mission les escorter jusqu'au Hien-tou, j'ai bien peur que nous commettions une

erreur, pour aboutir à une déconvenue. Envoyer une mission pour escorter un hôte officiel, c'est nous obliger à le protéger en route contre les attaques des brigands. De P'i-chan (sud-est de Kachgar), en allant au sud, il y a quatre ou cinq royaumes qui ne sont pas attachés à la Chine. Si nous donnons à la mission une centaine d'hommes pour faire le guet et pour monter la garde aux cinq veilles de la nuit, ils seront exposés aux attaques des brigands qui chercheront à enlever les ânes et le bétail chargés de provisions, ils auront alors à compter pour leur approvisionnement sur le pays où ils passeront. Il peut arriver que les pays soient pauvres et petits, incapables de ravitailler l'escorte ; ou encore les habitants sont cruels, avaricieux, ne veulent rien donner, parfois même barrent la route à la frontière. La commission chinoise devra donc en pareille circonstance mourir de faim parmi les montagnes et les vallées, mendiant les aliments indispensables sans les obtenir. En dix ou vingt jours hommes et animaux seront morts dans le désert, jamais on n'en saura plus rien. De plus, en passant la Grande Montagne du Mal-de-tête, la Petite Montagne du Mal-de-tête, la Terre Rouge, la Côte de la Fièvre, les gens perdent leur couleur, ressentent des maux de tête, des nausées. Les ânes et le bétail sont éprouvés de même manière. En outre il y a trois étangs bordés de rochers où le sentier n'a que seize ou dix-sept pouces de large sur une distance de 30 li, au-dessus d'un abîme effroyable ; les voyageurs, qu'ils soient à cheval ou à pied, sont tous attachés à la corde, les uns aux autres. Après plus de 2 000 li de marche, on arrive au Hien-tou ; on a perdu en route la moitié des bêtes tombées dans les précipices ; leurs cadavres traînent partout, réduits en bouillie. Les gens perdent prise et sont incapables de se porter secours. En fait, si on considère les dangers de ces gorges vertigineuses, les difficultés surpassent toute description. Les sages souverains se sont appliqués à assurer la sécurité intérieure de l'Empire, sans rien chercher au dehors. Si vous envoyez une mission porter la réponse impériale et servir d'escorte à des marchands barbares, vous découragez de bons fonctionnaires en leur imposant un voyage dangereux et difficile ; vous fatiguez et vous dégradez les meilleurs serviteurs en les chargeant d'un service inutile. Ce n'est pas là une politique prévoyante. Puisque l'envoyé a déjà reçu son insigne de délégation, soit, qu'il aille au P'i-chan, et qu'il en revienne. »

Tou K'in parlait en esprit pratique, il fut approuvé et suivi. Mais les esprits pratiques ne savent pas tout prévoir. Une vingtaine d'années plus tard, en l'an 2 av. J.-C., un fonctionnaire chinois envoyé en mission chez les Ta Yue-tche y recevait de la bouche du prince héritier, la communication orale d'un texte bouddhique qu'il rapportait en Chine. Ni les dangers, ni les fatigues que Tou K'in avait décrits avec tant de précision n'allaient plus arrêter les apôtres et les missionnaires qui pendant des siècles allaient s'employer à souder l'Inde et la Chine dans l'adoration commune du Maître entré dans le Nirvāṇa. Et derrière eux, une civilisation tout entière devait passer.

INDO-PARTHES ET INDO-SCYTHES

On dirait que le destin s'est amusé à l'ironie des contrastes en amenant sur le sol indien les Scythes aussitôt après les Grecs. Les nomades des steppes du nord ont, quelle que soit leur race respective, ce trait commun : l'incapacité d'élaborer une civilisation propre, et d'autre part une étonnante souplesse pour s'adapter à toutes les formes de civilisation que le hasard des migrations met sur leur chemin. Les Ottomans de Constantinople conservaient encore après des siècles ce signe d'origine, à la surprise ou au scandale de l'Europe qui prenait trop facilement pour des calculs machiavéliques les variations spontanées d'une inépuisable plasticité. S'ils n'apportent rien d'original, ces mouvements de peuples n'en possèdent pas moins une véritable puissance de création ; ils ouvrent aux forces nouvelles dont ils se constituent les champions des possibilités imprévues. L'histoire de l'Inde, si abondante en incertitudes et en lacunes, n'a pas de période plus confuse que celle des empires scythiques, les dates y oscillent, au gré des constructeurs de systèmes, entre deux ou trois siècles d'intervalle. Le problème de l'avènement de Gondopharès ou de Kaniška apparaît au premier abord comme un jeu innocent réservé à des dilettantes oisifs. L'Église du Christ et l'Église du Bouddha y ont pourtant l'une et l'autre un intérêt vital ; l'expression de deux grandes croyances change d'aspect avec l'une ou l'autre des solutions proposées. J'aurai donc à m'efforcer d'éviter ici une précision décevante, quelles que soient mes préférences personnelles. J'ai apporté une contribution assez étendue à l'étude de cette période pour en connaître les difficultés.

Nous avons appris par les sources chinoises que les Çaka, autrement dit les Scythes de la zone d'influence iranienne, délogés de leurs territoires au

voisinage de l'Iaxarte (dans le Turkestan russe) par la poussée des Yue-tche, avaient pris la fuite vers le sud, franchi les passes difficiles des monts Hiuan-tou (Hindou-Kouch) et occupé le Ki-pin, entre 160 et 130 av. J.-C. La vallée de Caboul était un domaine fort disputé. Les *Annales des Seconds Han* la décrivent ainsi, sous le nom de Kao-fou : « Le royaume de Kao-fou est au sud-ouest des Ta Yue-tche ; c'est aussi un grand royaume. Les habitants ressemblent pour leurs mœurs à ceux du T'ien-tchou (Inde), mais ils sont faibles et aisés à asservir ; ils sont bons marchands et ont des richesses privées considérables. Ils n'étaient pas toujours dominés par les mêmes maîtres ; quand l'un de ces trois royaumes qui sont le T'ien-tchou (Inde), le Ki-pin (Cachemire, dans ce texte) et le Ngan-si (Parthie) devenait puissant, il s'emparait d'eux ; quand il s'affaiblissait, il les perdait... C'est quand les Yue-tche eurent triomphé du Ngan-si qu'ils prirent pour la première fois le Kao-fou. » Installés au sud de l'Hindou-Kouch, les Çaka coupaient les principautés grecques de Bactriane des principautés grecques de l'Inde. Mais la puissance grecque dans l'Inde était encore assez fermement assise pour barrer la route à des concurrents. Les goûts aventureux et nomades des Çaka trouvèrent d'autres issues ; des groupes allèrent se tailler des fiefs dans les hautes vallées des rivières qui descendent du Pamir vers l'Oxus ; d'autres continuèrent la ruée vers le sud. La vallée de Caboul, poussée comme un coin de l'Inde dans les marches de l'Iran, s'articule directement ou par des vallées secondaires avec un magnifique système de cours d'eau : au nord l'Oxus et ses puissants affluents de gauche ; au nord-ouest la rivière des Bactres ; à l'est, la rivière de Hérat, qui ouvre le chemin de la Perse ; au sud-ouest, le Helمند et son vaste bassin disposé en éventail ; au sud-est, le Gumal et le Kurzam qui vont rejoindre l'Indus, l'un, né au sud-est de Ghazni, contourne les montagnes des Waziris ; l'autre, sorti du Safed-Koh, traverse le massif même. Le bassin inférieur du Halmend est en communication facile avec le bas Indus par une chaîne de vallées étroites qui culmine à la passe de Bolan. Les montagnes qui ferment la vallée de Caboul annoncent l'Himalaya ; au nord, les plus hautes cimes dépassent 7 000 mètres ; au sud, elles atteignent 5 400 dans le Koh-i-aba, et 4 700 dans le Safed-Koh ; mais à travers ces remparts formidables s'ouvrent des passes praticables à des armées ; depuis Cyrus et Alexandre jusqu'aux campagnes britanniques, elles ont livré passage à de nombreux conquérants. Les Çaka se répandirent dans le bassin

du Helmend, en Arachosie et en Drangiane, ils y passaient sur les traces du conquérant macédonien, qui y avait fondé des colonies ; ils s'y heurtaient sans doute aux derniers dynastes helléniques. Démétrius y avait fondé, vers le début du II^e siècle, une ville qu'il avait baptisé de son nom (Démétria). Sur les bords marécageux du désert où le Helmend va se perdre, dans ce paysage qui rappelle par un rythme frappant de symétrie les régions du Lop-Nor, les Çaka ont marqué une empreinte durable, le pays a perdu son ancienne désignation de Drangiane (territoire des Zaranka, Sarangai) ; il est devenu le Sakastān (la Sakastenê des Grecs) « le pays des Saka » par excellence, et d'étape en étape d'altération phonétique (Sagastan, Sedjestan, Seistan) il reste aujourd'hui encore le Sīstān sur les confins de la Perse, de l'Afghanistan et du Bélouchistan. Et la symétrie de la nature semble promettre ici les mêmes surprises qu'au Turkestan chinois ; l'admirable explorateur des oasis et des déserts de l'Asie Centrale, Sir Aurel Stein a terminé un de ses voyages par un raid audacieux, en pleine guerre, sur les frontières de l'Afghanistan où rôdaient des bandes de pillards ; il a pu néanmoins atteindre le Seistan et il y a reconnu des ruines qui s'apparentent avec l'art de la Sérinde. Le Seistan comptait parmi les terres saintes de la religion de Zoroastre ; un court texte pehlevi, sauvé par hasard du naufrage de cette littérature, traite des *Merveilles du Sagastān* ; la nature n'y a pas seulement accumulé ses prodiges, un grand fleuve : le Helmend, de grands lacs : le Frazdān, le Kyānsih Kāmsava de l'Avesta qui joue un si grand rôle dans la légende, le mont Aushdāshtār ; les souvenirs des saints y abondent ; c'est là que Vishtāspa a débuté dans la propagation de la foi ; c'est là qu'il s'est entretenu avec Zoroastre ; là est le berceau des trois derniers apôtres. Les Çaka, en s'installant sur ce sol sacré, s'y affirmèrent sans doute les patrons du mazdéisme local. Du bassin du Helmend, ils s'étendirent vers l'ouest ; par la vallée du Gomāl, ils débouchèrent sur l'Indus et le Penjab qu'ils occupèrent peu à peu sur les ruines de la domination grecque ; même Mathurā, à l'entrée du bassin du Gange, eut une dynastie de satrapes parthes. D'autres groupes, arrivés sans doute par la passe de Bolan, s'installèrent aux bouches de l'Indus ; le capitaine au long cours qui rédigea le *Périple de la mer Érythrée* entre 70 et 80 apr. J.-C. donne à la basse vallée de l'Indus le nom de Scythie ; des chefs Parthes se la disputaient alors. À l'exemple des Indo-Grecs, ils prolongèrent leurs courses vers le

sud-est, au long de la mer et vinrent se heurter dans un long conflit aux dynasties orthodoxes qui s'appliquaient à reconstituer dans le Deccan les institutions brahmaniques, menacées de mort dans leur berceau de l'Āryāvarta (Hindoustan) par les missions barbares. Plus les Çaka pénètrent dans l'Inde, plus l'Inde absorbe, dans son creuset où tant de races ont fondu, cette race amorphe. L'influence grecque est d'abord prépondérante ; les plus anciens d'entre les rois Çaka, qui nous sont connus par le témoignage exclusif de la numismatique, imitent les monnaies des Indo-Grecs, frappent comme eux des légendes en grec et en indien ; ils ne se contentent plus cependant du titre de « *basileus* » trop modeste à leur goût ; à l'instar de leurs voisins Arsacides, ils revendiquent les titres impériaux des Achéménides : « grand roi, roi des rois » *basileus (basileōs) basileōn, megas (megalou)*, rendu en indien par la formule nouvelle : *maharajatiraja*. Par un contre-coup vraiment singulier, ce titre forgé artificiellement contre le génie de la langue indienne réagit sur le protocole religieux du bouddhisme ; le Bouddha passe à son tour « empereur des dieux » et s'affuble du titre de *devātideva*, calqué brutalement sur un modèle étranger. Les figures frappées au revers des monnaies sont pour la plupart empruntées à l'Olympe hellénique : Zeus, Poseidōn, Artemis, Héraklès, Apollon, Pallas, etc. ; parfois elles sont remplacées par les animaux qui symbolisent l'Orient : éléphant, lion, buffle. Mais la face présente toujours un aspect uniforme, exclusivement propre à la race des Çaka : le roi est à cheval, comme il convient au chef d'une horde de cavaliers. On reconnaît à ce trait la monnaie que l'Annaliste chinois décrivait comme la monnaie du Ki-pin. Les noms des princes sont toujours iraniens, et rappellent le plus souvent l'onomastique des Parthes : Manès, Vonōnès, Azès, Azilisès, Arsakès, Pakorès. Parfois, par une innovation expressive, ils expriment les rapports de parenté qui les unissent à un souverain de la même race, comme pour affirmer dans la confusion des ambitions rivales la légitimité de leurs revendications. Spalahōrès par exemple, s'intitule « le frère du grand roi » (*adelphou tou basileōs = maharajabhrata*) sans spécifier davantage, quand il frappe avec Vonōnès ; Spalagadamès s'intitule « fils de Spalahōrès » ; Abdagasès s'intitule « fils du frère de Gondopharès » (*undiphero adelphideōs = gundapharabhrataputrasa*). Leur chancellerie sait manier la langue grecque et la langue indienne aussi bien que la chancellerie des rois indo-grecs. Ils continuent la tradition de la culture grecque ; sans doute,

dans leur indifférence versatile, beaucoup d'entre eux auraient pu, comme un de leurs voisins arsacides, se décorer du titre de « philhellène », ami des Grecs. Un d'entre eux, Aspavarma, combine curieusement dans un nom hybride le mot iranien *aspa* « cheval » et le mot indien *varma* « cuirasse » terme que l'usage orthodoxe réserve dans l'Inde à la noblesse militaire dans les noms composés (type Indravarman, Sūryavarman, etc.) ; il est lui-même fils d'un Indravarman, au nom franchement indien ; et pour couronner le syncrétisme, il porte en indien le titre de *stratega*, transcription du grec *stratêgos* « général » qu'il accole au titre indien de *Jayata* « le victorieux ». Un monde étrangement curieux se réfléchit dans cette simple légende de monnaie ; nous en avons une image plus complète, mais fâcheusement suspecte, dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, rédigée par le rhéteur néopythagoricien Philostrate, à la requête de la Syrienne Julia Domna, veuve de l'empereur Septime Sévère, au début du III^e siècle de l'ère chrétienne. Apollonius, pythagoricien, magicien, thaumaturge, théosophe, passait pour avoir visité l'Inde et reçu des brahmanes les arcanes de leur sagesse qu'il avait communiqués à de rares initiés ; des chapelles de spirites l'adoraient avec une ferveur ésotérique. Caracalla, le fils de Julia Domna, lui avait élevé un temple en 215. Philostrate, qui se pique d'indiquer ses sources, prétend avoir fait usage des cahiers de Damis, compagnon de voyage et confident d'Apollonius. Destiné à un public de théosophes et de spirites, l'ouvrage est naturellement bourré de merveilleux ; il mérite une place d'honneur dans la série inépuisable des Merveilles de l'Inde, qu'avait inaugurée le médecin Ctésias. Il serait pourtant injuste de le rejeter brutalement ; l'Inde était alors trop bien connue pour qu'un auteur, fût-il même théosophe, restât libre d'inventer à son aise sans respect des vraisemblances. Et l'Inde, aujourd'hui mieux connue, atteste sur de nombreux détails l'exactitude moyenne des informations de Philostrate. Après cinq années de silence et de recueillement, Apollonius se met en route pour le pays des Brahmanes, vers l'an 40 apr. J.-C. Le roi de Babylone Vardanès met à sa disposition des chameaux pour le transport. « De Babylone, lui dit-il, il y a trois jours de chemin dans un pays sans eau ; puis l'eau et les sources se trouvent en abondance. Il faut dès lors aller à travers le Caucase [Indien]. Ce pays-là fournit toutes les nécessités de la vie et nous est lié d'amitié. » Autrement dit, des Parthes on passe chez les Indo-

Parthes, qui occupent la région montagneuse entre l'Iran et l'Inde. Ils franchissent le Caucase Indien (les Paropamises, l'Hindou-Kouch), traversent à gué le Kôphên (rivière de Caboul), arrivent à l'Indus. Le roi Vardanês leur avait donné une lettre pour le satrape de l'Inde, quoiqu'il ne fût pas sous son autorité, pour lui recommander personnellement Apollonius. Le satrape les accueille avec déférence, leur offre pour la traversée de l'Indus une galère satrapide, et leur remet une lettre d'introduction pour le roi de Taxile ; il lui demande de traiter Apollonius avec tous les égards dus à un Grec et à un personnage divin (ἄνδρα Ἑλληνά τε καὶ θεῖον). Les voyageurs arrivent bientôt à Taxile (Takṣaṣila), la ville qui avait vu trois cents ans plus tôt le cortège triomphal du conquérant macédonien. Philostrate donne une description de la ville, la seule description de ville indienne qui nous ait été conservée dans la littérature grecque, et Sir John Marshall, le chef du Service Archéologique de l'Inde, qui a pratiqué sur le site de Taxile des fouilles admirables, en souligne la justesse frappante. Des messagers du roi — l'inévitable cortège que suppose dans l'Inde la transmission d'un message officiel ou officieux — viennent avertir Apollonius et Damis qu'ils pourront rester trois jours en ville à titre d'hôtes ; aucun étranger n'est admis à prolonger davantage son séjour ; puis ils les conduisent au palais. Le roi qui s'appelle Phraotês (un nom proprement parthe) est un jeune homme de vingt-sept ans ; il se plaît à la philosophie, mais, avant de prendre son bain il s'exerce au disque et au javelot, à la manière grecque. (Ce Parthe, roi Indien, n'évoque-t-il pas Ménandre, comme nous le représentaient les Questions de Milinda ?) Ami de la paix, il a pris à sa solde les barbares de la frontière, toujours impatients d'envahir le pays ; c'est eux qui défendent la frontière contre les barbares situés immédiatement au-delà. (C'est la même politique qu'applique le gouvernement anglo-indien pour la garde de la passe de Khayber, par où les caravanes de Caboul entrent dans l'Inde : à prix d'or les brigands sont transformés en gendarmes). Après l'entretien officiel, le roi renvoie l'interprète ; resté en tête à tête avec ses hôtes, il se met à leur parler grec. Apollonius ne cache pas sa surprise. Phraotês allègue qu'il n'avait pas voulu devant des tiers faire étalage de ses connaissances. Quoi que puisse valoir l'explication, le trait, s'il est exact, est saisissant. Ce Parthe qui règne à Taxile et qui s'entretient en grec avec des visiteurs grecs — comme les rājas d'aujourd'hui accueillent en anglais leurs visiteurs — fait bien

pendant au Parthe Orodès, qui assiste à la représentation des *Bacchantes* d'Euripide, en attendant les nouvelles de la bataille engagée contre Crassus. On ne s'étonne plus que Sénèque, auteur lui-même d'un mémoire sur l'Inde et contemporain d'Apollonius, s'écrie dans la *Consolation à Helvia* (VII, 1) : « Que signifient ces villes grecques au milieu des territoires barbares ? Et le parler grec entre Indiens Perses ? » Nous ne suivrons pas, bien à regret, Apollonius de Tyane jusqu'à la Tour des Sages, au Puits du Témoignage, au Feu du Pardon, à la statue de Tantale, où sous les merveilles de placage une critique avertie retrouve des légendes et des traditions locales, en accord surprenant avec les récits des pèlerins chinois, et jusqu'à des allusions évidentes aux deux grandes épopées du *Mahā-Bhārata* et du *Rāmāyaṇa*. Je ne retiendrai qu'un seul trait, pour le contraste instructif qu'il évoque. Le roi du pays où résident les Sages, par delà l'Hyphase, dans la vallée du Gange, vient chez les brahmanes pour y rencontrer l'étranger, tout comme nous verrons plus tard le roi Harṣa impatient de rencontrer le chinois Hiuan-tsang, en tournée de pèlerinage dans l'Inde. Mais ici, « au nombril de l'Inde » comme disent les Sages, le Grec se heurte aux préventions hindoues. Le roi était malveillant aux Grecs. « Je ne trouve rien chez les Grecs, déclare-t-il, qui vaille qu'on en parle. » Celui-là est vraiment le porte-parole de l'Inde, c'est-à-dire de la réaction brahmanique qui devait à la fin triompher.

Au temps même où un Grec de Syrie, Apollonius de Tyane, allait demander à la sagesse indienne des instructions et des règles, un apôtre partait de la Palestine pour apporter aux Parthes et aux Indiens une religion naissante. Une littérature copieuse s'est formée autour des voyages et du martyre de saint Thomas ; en grec, en syriaque, en latin, en éthiopien, en arménien : *Actes*, *Miracles*, *Passion*, etc. Je n'ai pas à entrer ici dans les controverses d'ordre critique ou théologique que soulève cette vaste littérature. Le plus ancien de ces ouvrages, les *Actes de Thomas*, est sans aucun doute d'origine manichéenne ; il est à ce titre condamné par le Décret du pape Gélase (492-496). Il n'en a pas moins d'intérêt pour nos recherches ; il rapporte un état ancien de la tradition qui associe au voyage de saint Thomas le souvenir d'un prince indo-parthe que les découvertes de l'épigraphie et de la numismatique indiennes ont définitivement rendu à l'histoire.

On se rappelle peut-être que, dans sa *Notice sur le Ki-pin*, l'Annaliste des premiers Han signalait que les gens du pays de Ki-pin (autrement dit du Nord-Ouest de l'Inde) excellaient à bâtir des palais. Les *Actes de Thomas* sont pour ainsi dire la mise en œuvre de ce thème. Lors du partage du monde entre les apôtres, le sort avait désigné Thomas pour l'Inde ; mais Thomas se déroba à sa mission. Survient un marchand, Abbanês, qui arrive de l'Inde, le roi Goundaphoros lui a donné mandat d'amener un architecte pour lui édifier un palais. Jésus se manifeste devant lui, lui offre en vente un esclave architecte, Thomas, et après entente rédige un contrat de vente entre Jésus, fils de charpentier et Abbanês mandataire de Goundaphoros roi des Indiens. Le marchand et l'esclave s'embarquent pour atteindre l'Inde. En cours de route Abbanês s'informe des capacités de Thomas. Je sais, dit Thomas, faire avec le bois des charrues, des bateaux, etc. ; avec la pierre je sais faire des stèles, des temples, des prétoires (πραιτώρια) royaux. — Voilà bien, s'écrie Abbanês, l'artisan dont nous avons besoin ! Ils débarquent, après une navigation facile, à Andrapolis, et s'acheminent vers la capitale de Goundaphoros. Le roi, instruit des talents de Thomas, mène l'architecte sur l'emplacement où doit s'élever son palais. Thomas lui trace en détail un plan de l'édifice qui le ravit, malgré certaines étrangetés qui le surprennent. Il remet au prétendu architecte une provision d'or et d'argent que Thomas distribue en aumône aux pauvres et aux malades. Le marchand Abbanês envoyé en inspection sur les chantiers, n'y voit pas trace de bâtiments ; le roi, affirme Thomas, ne verra son palais qu'une fois mort. Goundaphoros furieux fait jeter en prison le marchand et l'architecte qu'il veut écorcher et brûler vifs. Un miracle opportun lui ouvre les yeux ; il se repent et se convertit. Thomas va poursuivre son œuvre d'apostolat dans un pays voisin, chez le roi Misdaïos, et, à la suite d'aventures édifiantes ou romanesques, il y subit le martyre.

On sait que les communautés chrétiennes du sud de l'Inde prétendent remonter à saint Thomas ; les « Chrétiens de saint Thomas », comme on les dénomme, vénèrent aux environs de Madras la place où leur apôtre fut mis à mort. La tradition, pour être ancienne, n'en est pas plus authentique ; nous n'avons point à l'examiner ici. Mais on imagine la surprise et l'émotion du premier numismate (Cunningham, en 1854) qui reconnut le Goundaphoros des légendes de saint Thomas sur des monnaies indo-parthes exhumées au

Penjab et dans la vallée de Caboul. Le roi qui les frappe semble assez embarrassé pour figurer son nom ; en grec, il écrit *undopherês*, *-pharou*, *induphrn*, *gonda-*, *undopherrou* ; en indien *guduphara*, *gudaphara*, *gudupharna*. Il ne lui suffit pas d'être « roi des rois » (*basileus basileôn megas* = *maharajasa rajatirajasa mahatasa*) ; il est « le sauveur » (*sôtêros* = *tratarasa*), « l'invincible » (*apratihata*), le pieux » (*devavrata*). Il prend même le titre de *autokratôr*, que Sanatroikês (76-69) avait le premier introduit dans la numismatique des Parthes, sans doute comme l'équivalent du titre de dictateur, porté par Sylla, le vainqueur de Mithridate. Gondopharès (tel est le nom qu'il reçoit dans la *Légende Dorée* et sa désignation usuelle) semble avoir exercé son autorité sur un vaste domaine qui allait du Seistan au Penjab et au Sindh. Une dédicace sur pierre, découverte à Takht-i-Bai, dans le voisinage de Péchaver, est datée de « la 21^e année de son règne, qui est la 103^e du comput continu ». C'était, nous le verrons plus tard, la destinée des Çaka d'initier l'Inde à l'emploi continu d'une ère fixe, si forte qu'y fût la répugnance du sentiment hindou. Gondopharès fait usage sur ses monnaies d'un symbole nouveau (☩), qu'un groupe de princes continue à employer pour se rattacher à lui ; parmi eux figure Abdagazès « fils du frère de Gunduphara ». Dans l'apocryphe *De Transitu Mariae*, Thomas raconte que le Saint-Esprit lui est apparu au moment où il catéchisait « Labdanès, fils de la sœur du roi ». Dans les actes, le miracle qui décide la conversion de Goundaphoros a pour héros le frère du roi, nommé Gad. De part et d'autre, on entend se prolonger l'écho confus d'une tradition conforme, dans son origine, à la réalité historique.

La fortune singulière du nom de l'Indo-Parthe Gondopharès dans la tradition chrétienne ne s'arrête pas là. Dans la liste des trois Mages, autrement dit des trois souverains parthes au temps de la naissance de Jésus, le premier est Gûdapharrûm (ou encore Udûphor) ; dans la liste des douze rois qui règnent au temps de Jésus, Gundaphar est mentionné comme le père du roi Gushnasp. De déformation en déformation, Gudaphar est devenu Gathaspar, enfin Gaspar, parrain inattendu de tant de filleuls répandus dans le monde. Voilà où aboutit le vieux nom perse Vindafarma « possesseur de la majesté royale », l'Intaphernès des historiens grecs, — sans parler du chinois Wou-t'eu-lao, roi du Ki-pin au temps de Yuan ti (48-32) qui avait osé en plusieurs occasions mettre à mort les envoyés chinois ;

Wou-t'eu-lao semble bien être un effort pour rendre à peu près dans la langue des Han ce nom désespérant.

Si l'équivalence de Wou-t'eu-lao et de Guduphara, satisfaisante au point de vue phonétique, s'avère un jour exacte avec le progrès des recherches, la tradition qui fait de l'apôtre et de l'Indo-Parthe des contemporains sera définitivement condamnée par la chronologie ; elle n'en demeurera pas moins comme un symbole du rôle des Indo-Parthes. On sait quelle sorte de prestige sacré s'attachait aux Parthes chez les orthodoxes de Palestine : en l'an 40 av. J.-C. le prince Pakoros, fils du vainqueur de Crassus, entrait en pompe dans Jérusalem, où Crassus avait osé piller le temple, expulsait Hérode, le protégé des Romains et le champion de l'hellénisme, et rendait le pouvoir aux intransigeants. Les communautés juives prospéraient en Babylonie ; au milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C., le royaume d'Adiabène (entre la Syrie et la Médie) voyait son souverain Izatès, fils de Monobaze, se convertir au judaïsme avec sa mère, la reine Hélène, restée si fameuse pour sa piété dans la tradition rabbinique. La ville d'Édesse, fondée en 132 av. J.-C. sur les confins de la Syrie et de l'Adiabène, et devenue bientôt un des grands marchés d'échange du commerce oriental, est liée par la tradition chrétienne au souvenir de Jésus et des origines de l'église. Édesse précisément se flattait d'avoir recueilli (en 232) les restes de l'apôtre Thomas, rapportés de l'Inde par des mains pieuses. Le nom de Gondopharès pouvait être associé, lui aussi, par un souvenir particulier, à la chronique d'Édesse ; les noms de l'apôtre et du roi se seraient rapprochés sous les auspices de l'Inde.

L'œuvre des Çaka est encore loin d'être achevée ; des dynasties installées en pleine Inde, à Mathurā, au Malva, au Guzerate, en contact intime avec la vie hindoue et la civilisation hindoue vont jouer un rôle brillant dans la transformation de l'Inde en voie de s'accomplir. Nous les retrouverons bientôt. Mais déjà sur les frontières Nord-Ouest constamment ouvertes à l'invasion, de nouveaux conquérants se présentent. Les Ta Yue-tche, passés par une brusque migration de la Mongolie à la région de Samarcande, d'où ils ont délogé les Çaka, ont derrière les Çaka poursuivi leur chemin vers l'éternelle attraction de l'Inde ensoleillée. Avant que la dynastie des premiers Han vînt à s'éteindre en Chine (vers la naissance du Christ), leur domaine touchait déjà le Ki-pin au sud. Leur capitale était au nord de

l'Oxus ; mais le territoire était divisé en cinq principautés chacune sous l'autorité d'un chef appelé « yabgou », titre que les Yue-tche avaient sans doute emprunté avec la fonction à leurs anciens voisins les Hiong-nou, chez qui on le trouve en usage dès le second siècle avant l'ère. Dans la partie sud de l'empire des Ta Yue-tche, le royaume de Ta Hia (Bactriane) était partagé entre cinq yabgou. Après un siècle de régime féodal, le yabgou de Kouei-chouang, le plus méridional de tous, établi sur le versant nord de l'Hindou-Kouch, attaqua et vainquit les quatre autres yabgou et se proclama roi. Il envahit le Nyansi (pays Parthe), et s'empara du territoire de Kao-fou, au sud de l'Hindou-Kouch ; il triompha du P'ou-ta (dans le nord de l'Arachosie ?) et du Ki-pin et posséda entièrement ces royaumes. Il avait plus de quatre-vingts ans quand il mourut. C'est encore aux sources chinoises que nous devons ces informations ; elles sont empruntées à l'histoire des Seconds Han (25-220) rédigée au v^e siècle, mais proviennent d'un rapport officiel présenté à l'empereur Nganti vers 120-125. La dynastie fondée par le yabgou de Kouei-chouang, c'est-à-dire de Kushan, conserva le nom qui rappelait son origine : Kuṣaṇa dans l'Inde, Kouchān dans l'Orient iranien. Le fondateur est désigné en chinois sous le nom de K'ieou-tsieou-k'io ; mais nous retrouvons son nom authentique et complet : Kujula Kadphisês (Kozoulo Kadphisou ; Kozola Kadaphes, en grec ; Kujula Kasasa, Kugula Kaphsasa, Kujulakarakaphsasa en indien) sur une série de monnaies qui évoquent l'agonie et la mort du royaume grec de Bactriane. La catastrophe suprême se produisit sous le règne d'un roi nommé Hermaios. Hermaios avait frappé un grand nombre de monnaies, en argent et en bronze, du type rond et du type carré, sur le modèle ordinaire des Indo-Grecs, mais de facture assez grossière ; le buste royal à la face ; au revers Zeus sur un trône ; la légende en grec et en indien (*basileôs sôtêros Ermaiou* ; ou bien, par une anomalie encore inexpiquée, mais systématique : *stêros su Ermaiou*, — *maharajasa tratarasq (mahatasa) Heramayasa*). Certaines monnaies portent deux bustes conjugués avec le nom de la reine Kalliopê (Kaliyapaya) accolé à celui de Hermaios. Enfin des monnaies recueillies à plusieurs exemplaires à l'est du Pamir, dans la région de Khotan, frappées d'une image de cheval, portent en exergue une légende indienne, en écriture kharoṣṭhī, au nom de Hermaios (*[hera] mayasa*), et au revers des caractères chinois qui en indiquent le poids

(2 onces, 4 tchou). Mais sur une autre série, Hermaios subit un voisinage inattendu : la face montre bien encore le buste de Hermaios et son nom en grec, mais au revers, autour d'un Héraklès, on lit : « Kujulakasa Kuṣaṇa le yabgou pieux » (*kujulakasasa kuṣaṇa yavugasa dhramaṭhitasa*). Enfin Hermaios disparaît, remplacé sur la face par le buste du conquérant entouré d'une légende en caractères grecs : *Kozoulo Kadphisou Korsna* (?). Les pièces frappées au nom de Kujula Kara Kadphisès donnent au roi, dans la légende indienne, le titre consacré de « roi des rois » (*maharayasa rayarayasa*) accompagné d'un autre titre inconnu jusque là au protocole indien : « fils du Ciel » (*devaputra*). C'est le titre classique des Empereurs de la Chine, et qui reste dans l'Inde l'apanage des Kuṣaṇa. Le chef de tribu scythique qui a renversé un royaume grec et qui s'affuble de titres turcs et chinois se met vers la fin de sa carrière à l'école des Romains ; ses dernières monnaies copient les *denarii* (sanskrit *dīnāra*) des dernières années d'Auguste entre 4 av. et 2 apr. J.-C.).

Son fils, qui lui succède, adopte le module et l'étalon des Romains. Les Indo-Grecs n'avaient pas fait usage de l'or ; les très rares pièces d'or frappées à leur nom (Eukratidès, Ménandre) sont bien plutôt des médailles que des monnaies. Hima Kadphisès (le Yen-kao-tchen de l'histoire des Seconds Han) copie fidèlement l'aureus (de 8,035 grammes). L'abondance de l'or chez les Kuṣaṇa et l'imitation de l'aureus romain attestent le brusque développement et l'intensité des échanges entre l'Inde et le monde romain (surtout l'Égypte et la Syrie), au début de l'ère chrétienne. C'est à ce moment-là, on se le rappelle, que la Chine envoie un fonctionnaire, le po-che-ti-tseu King, en mission chez le roi des Kuṣaṇa (2 av. J.-C.) L'ambitieux Wang Mang, qui se prépare à usurper le titre impérial et qui a déjà concentré dans sa main tous les pouvoirs, cherche à s'assurer des concours en dehors et à flatter l'orgueil chinois en attirant des missions lointaines. Le prince héritier des Kuṣaṇa communique oralement à l'envoyé chinois le premier texte bouddhique qui parvienne en Chine. Si le prince est déjà acquis au bouddhisme, où son zèle doit balancer un jour la ferveur et la gloire d'Açoka, le roi Hima Kadphisès est exclusivement attaché au dieu Çiva, sous le vocable de Maheçvara (« grand seigneur »). Çiva seul figure sur ses monnaies, tantôt avec sa monture, le taureau Nandi, tantôt avec son trident (*triçula*). En exergue, la légende indienne, très développée, porte :

« le grand roi, roi des rois, seigneur du monde entier, adorateur de Çiva (Maheçvara) Hima Kapti (?) sa » (*maharajasa rajatirajasa sarvalogaīçvarasa mahiçvarasa hima kapti (?) çasa*). La légende en langue et en lettres grecques est en voie de disparaître ; elle se réduit au nom et au titre royal (*basileus [basileôn megas] Ooema Kadphisês*). Encore une fois, l'Inde à peine conquise a conquis son conquérant. « Yen-kao-tchen anéantit (les chefs) du T'ien-tchou (Inde) et le plaça sous l'autorité d'un seul homme ». Les monnaies éclairent et complètent cette courte indication de l'Histoire des Seconds Han. Mais ni la littérature ni l'épigraphie de l'Inde n'ont encore rien ajouté à ces maigres informations sur un règne qui fut glorieux.

Le règne de Kaniška qui s'ouvre ensuite marque une des époques les plus brillantes de la civilisation indienne, la plus brillante peut-être. L'Inde classique naît dans cette période féconde ; qu'on étudie la poésie, le théâtre, la philosophie, les doctrines, les sciences, les arts, les recherches ramènent toujours à l'époque de Kaniška. Et, comme pour marquer d'une empreinte très indienne cette figure exceptionnelle, la date de Kaniška reste une énigme. On a tenté d'accrocher son avènement à tous les points de repère utilisables : l'ère Vikrama, en 57 av. J.-C. ; l'ère Çaka, en 78 apr. J.-C. ; on a proposé des combinaisons qui le portent au I^{er} siècle avant l'ère chrétienne, au I^{er}, au II^e, au III^e après le Christ. Et cependant les documents abondent et de tout ordre. Nous avons des inscriptions qui se répartissent sur toute la durée de son règne et qui s'étendent sur tout le nord de l'Inde, des frontières nord-ouest jusqu'à Bénarès (Sarnath), d'innombrables monnaies, des textes sanscrits, chinois, tibétains, mongols, tout un cycle de contes. Nous avons même une statue, grandeur naturelle, qui porte son nom et ses titres (*mahārājā rājādhirājā devaputra*) gravés sur la pierre en caractères contemporains du roi ; elle a été exhumée aux environs de Mathurā, « Mathurā des dieux » comme l'appelle Ptolémée pour rendre en grec l'appellation de *devaputra* « fils du Ciel » et pour la distinguer ainsi de l'autre Mathurā, la « Modoura du roi Pandiôn » située à l'autre extrémité de la péninsule. Nous y retrouvons l'accoutrement à la turque, caractéristique des rois Kuşana, que les monnaies nous avaient rendu familier, la tunique, la longue lévite serrée à la taille par une ceinture et les grandes bottes de feutre montantes, mais, lacune trop symbolique, la tête manque. Et nous

avons encore une autre image de ce prince, accompagnée d'une dédicace où figure son nom, sur un reliquaire exhumé en 1909 à Pechaver, œuvre curieuse de l'art gréco-bouddhique au Gandhāra : sur le couvercle un Bouddha, la tête ornée d'une auréole, assis sur le calice allongé d'un lotus, dont les pétales forment la surface du couvercle ; à sa droite et à sa gauche, deux divinités auréolées, debout, en adoration. Autour du rebord court une frise d'oies sauvages. La cassette du reliquaire montre, en repoussé, un Bouddha en méditation, des divinités soutenues par des guirlandes ondulées que des Amours soutiennent dans leurs bras enfantins ; enfin la figure de Kaniṣka debout, la tête couronnée du haut bonnet turc. Les ruines poudreuses où dormait ce reliquaire sont tout ce qui reste d'un immense sanctuaire bouddhique élevé par Kaniṣka et qui passa longtemps pour une des merveilles du monde oriental, si fécond en merveilles. L'édifice avait plus de 200 mètres de haut. En combinant les descriptions enthousiastes des voyageurs chinois, dont aucun pourtant ne put l'admirer intact dans ses lignes primitives, il semble que « sur le sol reposait un soubassement en pierre, formé de cinq assises, qui avait une circonférence de 300 à 400 pieds, et une hauteur de 150 pieds ; au-dessus de ce soubassement s'élevait le stūpa proprement dit, construction en bois à treize étages, d'une hauteur de 400 pieds ; enfin le tout était surmonté d'une colonne en fer haute de 88 pieds, portant 13, ou 15, ou 25 disques en cuivre doré » (Chavannes, *Voyage de Song Yun*). Le stūpa passait pour contenir dix boisseaux de reliques du Bouddha !

À consulter les monnaies de Kaniṣka, rien n'y laisserait deviner une ferveur si ardente pour le culte du Bouddha. Il est, à vrai dire, le premier qui ose frapper sur des pièces de monnaie des images du Maître ; le vieux préjugé qui avait longtemps interdit de représenter la personne du Bouddha autrement que par des symboles avait disparu, avec bien d'autres, sous l'action des Grecs et des Scythes. Et c'est une innovation singulièrement éloquente de voir la figure classique du Bouddha nimbé, revêtu de la robe du moine, le vase à aumônes à la main, et à l'entour, tracées en lettres grecques, les inscriptions *Boddo*, *Sakamana Boudo*, le « Bouddha Çākyamuni ». Mais le Bouddha partage cet honneur avec bien d'autres divinités, les unes grecques : Hélios « le soleil » ; Salênê (*sic*) « la lune » ; Hêphaistos ; les autres, et les plus nombreuses, empruntées au panthéon de

l'Avesta : Miïro « Mithra, le soleil », mao « la lune » ; orlagno « Verethraghna » (pehlevi Varahrān) ; athro, ātar, « le feu » ; arooaspo « Aurvataçpa (le soleil) aux chevaux rapides ». On croirait plutôt qu'on assiste à la renaissance du Zoroastrisme, refoulé aux extrémités de l'empire iranien par le développement de l'hellénisme, et qui se ranime sous les derniers rois Arsacides pour triompher avec les Sassanides. L'impression se fortifie encore quand on voit Kaniška éliminer de ses monnaies le titre grec de *basileôn* qu'il avait conservé d'abord, pour lui substituer le titre correspondant en iranien, *raonano rao* « *šāhān šāh* », tracé en caractères grecs. Et le mouvement prend plus d'ampleur encore sous son successeur Huviška qui semble faire appel presque exclusivement aux divinités de l'Avesta, en nombre surprenant.

Si bienveillante qu'ait pu être l'attitude de Kaniška à l'égard des autres confessions, le bouddhisme lui doit une reconnaissance légitime. C'est lui qui a convoqué le dernier Concile sur le sol hindou, et c'est ce concile qui a préludé à l'immense travail de propagande qui allait faire du Bouddhisme la religion de toute l'Asie Centrale et Orientale. Le Concile se réunit au Cachemire, dans l'aimable vallée que ses hautes montagnes n'ont jamais empêchée de communiquer avec l'Afghanistan, le Turkestan et le Tibet. Sans doute la piété de Kaniška n'était pas étrangère, tout comme celle d'Açoka, à des raisons politiques : il fallait avoir pour soi ou contre soi le plus puissant des ordres religieux répandu dans l'Inde ; il fallait, pour le tenir en main, lui imposer une hiérarchie et une orthodoxie officielles, rempart nécessaire contre les prédicateurs de désordre ou de rébellion qui s'abritaient sous le masque à transformation du schisme. La sainte réunion, où siégeaient cinq cents moines parfaits (*Arhat*) procéda à la révision des textes sacrés : *Entretiens* (*Sūtra*), *Discipline* (*Vinaya*), *Métaphysique* (*Abhidharma*), dont l'ensemble formait les *Trois Corbeilles* ; puis elle rédigea sur chacune des trois sections un copieux commentaire. Le concile consacra la victoire de l'École des Sarvāstivādin, la plus modérée dans ses conceptions philosophiques, puisque — comme son nom l'indique (*sarva* « tout », *asti* « est ») — elle admet l'existence de toute chose, et se tient à distance de la négation universelle ou de l'idéalisme absolu : « ils prennent tout ce que renferment les écritures dans le sens le plus vulgaire ; ils croient à tout et ne discutent rien » (Cosma de Cörös, d'après les Tibétains). Les

Sarvāstivādin avaient adopté pour langue sacrée le sanscrit, tandis que les écoles rivales restaient fidèles à des dialectes inférieurs, rapprochés des parlers populaires. Or le sanscrit était la langue sacrée de la culture brahmanique, de la littérature brahmanique, des écoles brahmaniques ; en s’y ralliant le bouddhisme acceptait l’héritage glorieux de ses devanciers et de ses rivaux ; il se constituait le représentant intégral du génie indien. Et, comme pour affirmer cette transformation, ou plutôt cette révolution, le Concile vit surgir des rangs du bouddhisme la personnalité la plus originale et la plus puissante peut être que l’Inde ait enfantée, un créateur en qui bouillonnent toutes les forces de création de cette époque unique, Aṣvaghōṣa. Jusque là, l’Inde n’avait qu’une littérature anonyme ou collective. Aṣvaghōṣa ouvre presque tous les genres avec des œuvres maîtresses : le théâtre, avec un drame où il prend pour héros le disciple bien-aimé, Āṣiputra (*Āṣiputra-prakaraṇa*) ; le poème épique, avec une *Vie du Bouddha* (*Buddha-carita*) et le roman attendri du *Beau Nanda* (*Saundarananda*) ; la polémique avec *la Pointe de Diamant* (*Vajrasūcī*) ; l’épître apostolique avec la *Lettre à Kaniṣka* ; le conte édifiant avec l’*Ornement des Propos du Bouddha* (*Sūtrālaṃkāra*) où il ne craint pas de reprendre, pour les remanier sous une forme littéraire, les discours, les apologues, les apophtegmes, tenus cependant pour intangibles et parfaits (*subhāṣita*) du Maître. Il met la musique au service de la Loi. « Ses accords faisaient aussitôt régner l’harmonie, le son modérait la douleur, redressait le courbé. Il proclamait les lois, la douleur, le vide, et que le moi n’existe pas... Le roi eut peur que tout son peuple, entendant cette musique, quittât ses foyers et que le territoire du royaume devînt vide » (Conte du cycle de Kaniṣka). Dans le dogme, il accomplit une révolution plus profonde encore ; dans son traité pour inspirer la foi dans le Grand Véhicule (*Mahāyāna-ṣraddhotpāda*), il proclama — comme Rousseau le fera plus tard — que la nature humaine est originellement bonne, que l’homme porte en lui de toute éternité le principe de son salut, que la *Bodhi*, la sainteté omnisciente réalisée dans le Bouddha, réside en puissance dans chaque créature. La doctrine de couvent, qui prêchait l’horreur de l’action et le retour au Néant, s’anime d’un souffle de vie abondante et d’activité féconde. Les missionnaires enthousiastes du dogme rajeuni peuvent s’élancer à l’œuvre de la conversion : Kaniṣka leur a ouvert les routes par l’épée ; il a vaincu les Parthes (Ngan-si) ; il a soumis tout le centre de l’Asie

jusqu'au fleuve Jaune. Les princes de la Sérinde lui envoient leurs fils en otages ; il installe ces jeunes gens dans des couvents où ils sont choyés et aussi instruits dans le bouddhisme qu'ils iront propager à leur tour dans leur propre pays.

L'Inde n'est pas sans gagner aussi à cet échange ; les arbres fruitiers de l'Asie Centrale, le pêcher (*cīnānī* « la chinoise »), le poirier (*cīnarājaputra* « le prince de la Chine ») sont introduits dans l'Inde par les otages de Kaniṣka. D'autres apports passent aussi, moins concrets, mais plus importants. L'Iran transmet à l'Inde, sous les auspices de la Scythie, ses rêves messianiques, son paradis, son culte du soleil (Mitra) et de la lumière, sa fièvre de cosmogonie mystique. Et le bouddhisme en expansion voit surgir dans son sein le Messie Maitreya, le paradis de Sukhāvātī, les dieux de lumière : Amitābha, Avalokiteṣvara, la Gnose (*Prajñā*). Une immense mythologie, d'immenses spéculations vont s'édifier sur les bases étroites de la foi ancienne. Gondopharès et Kaniṣka ont continué l'œuvre de Ménandre. Par eux l'Inde arrachée à son isolement orgueilleux est passée dans le bloc toujours croissant des civilisations humaines.

VI

DE L'INDE CONTINENTALE À L'INDE MARITIME

Pendant que les invasions se succèdent au Penjab, et sur le bas Indus, et qu'elles s'ouvrent de temps en temps un chemin jusqu'au Gange et jusqu'au golfe de Cambaye, l'Inde archaïque cherche un refuge dans les régions de la côte orientale et du Deccan que leur éloignement semble garantir contre les entreprises des conquérants étrangers. Refoulée au nord-ouest par la pression du dehors, la civilisation nationale de l'Inde n'en poursuit pas moins son travail d'expansion dans les immenses réserves de la péninsule et même en dehors de l'Inde, vers ces contrées et ces îles de l'Orient où la civilisation chinoise, par une frappante correspondance d'aspirations, semble venir au-devant d'elle. Le temps était déjà loin où Rāma, exilé d'Ayodhyā par les manœuvres infernales d'une marâtre et marchant vers le Sud, s'engageait presque immédiatement au-delà du Gange dans des solitudes inexplorées où d'étape en étape l'ermitage d'un missionnaire ascète accueillait et réconfortait le voyageur aventureux, où la haute vallée de la Godāvarī n'était qu'une forêt impénétrable hantée des seuls démons, où le héros, séparé d'une compagne adorée par le rapt audacieux de Rāvaṇa, ne trouvait comme auxiliaires pour la plus sainte des causes que des singes et des ours. « Derrière le missionnaire vient le marchand, derrière le marchand vient la baïonnette » dit un proverbe des Gourkhas, qui fait honneur à la vieille sagesse de l'Inde. Marchands et soldats étaient venus ; des villes s'étaient fondées, des états s'étaient constitués ; la main d'un chef énergique avait groupé sous son autorité le pullulement des communautés rurales, incapables de se défendre contre les bandits ou les sauvages de la jungle, toujours en quête d'un gardien (c'est un des titres les plus fréquents du roi indien), trop heureuses de payer par la redevance d'un sixième la possession tranquille du sol et des moissons. Les pays coloniaux,

par la vaste étendue des territoires et la dispersion du peuplement, favorisaient l'éclosion de grands empires. Le Kalinga, au sud des bouches du Gange, le long du golfe du Bengale, avait pu tenir un temps en échec les forces d'Açoka, maître de tout l'Hindoustan. Leurs voisins, les Andhras, qui occupaient la vallée de la Godavārī, comptaient (au témoignage de Pline qui copie probablement Mégasthène) 30 villes murées, d'innombrables villages et une armée de 100 000 fantassins, 2 000 chevaux, 1 000 éléphants. Açoka incorpora tout le Deccan jusqu'au Mysore dans son empire ; l'extrême sud (Kerala, Pāṇḍya, Cola = Malabar et Coromandel) préserva une sorte d'autonomie. L'effondrement de l'empire Maurya ressuscite les royaumes qu'il avait absorbés. Nous savons bien peu de leur histoire. Nous pouvons cependant nous imaginer les règnes de leurs princes sur le modèle d'un d'entre eux, Khāravēla, souverain du Kalinga, de qui nous avons un panégyrique tracé sur la pierre. L'inscription se trouve sur la façade d'une grotte dans le voisinage de Cuttack, la capitale de l'Orissa ; à l'entour, d'autres grottes rappellent aussi des fondations dues à la famille royale. L'architecture indienne prélude aux magnifiques hypogées qu'elle saura bientôt édifier en aménageant des grottes, généralement destinées à loger des communautés de moines. Un des successeurs d'Açoka, Daçaratha le Maurya, ouvre la série avec les grottes du mont Nāgarjuni qu'il offre aux moines Ājivika. Les grottes aménagées par Khāravēla et sa famille sont vouées aux *Arahaṃta* (*Arhat*), les Saints de l'Église Jaina. La religion qui est depuis son origine la rivale du bouddhisme n'a pas trouvé d'Açoka pour lui donner la consécration d'un patronage impérial ; elle végète dans une médiocrité prospère qui la préservera des cataclysmes définitifs et qui lui permet de survivre encore aujourd'hui dans l'Inde à l'anéantissement de l'église bouddhique. Elle reste nationale, peut-être en dépit d'elle-même, car elle aime à se flatter d'opérer des conversions ; elle reste même professionnelle : c'est la religion des gros marchands (*creṣṭhin*, *seṭh*) qui dépensent volontiers en chapelles somptueuses, comme les Vénitiens de Saint-Marc. À Mathurā, sous les satrapes Çaka comme sous les empereurs Kuṣaṇa, ils multiplient des donations artistiques, statues, reliefs, etc. Khāravēla, qui accole à son nom l'appellation panégyrique de Mahāmeghavāhana « Celui qui a pour monture les grands nuages », ne porte que des titres purement indiens : il est un Arya (*Aira*), un grand rāja (*mahārāja*), un seigneur souverain (*adhipati*) ; il est *Khāravēlasiri* ou *Siri-*

Khāravēla « Sa Majesté Khāravēla », « roi de la paix » (*khemarāja*), « roi des Anciens » (*vadharāja*), « roi des moines mendiants » (*bhikharāja*). Jusqu'à quinze ans, il a passé son temps à des amusements et des jeux de prince ; ensuite il a été associé au trône pendant neuf années ; il a alors étudié l'écriture, le dessin, le calcul, les affaires. À l'âge de vingt-cinq ans, il a reçu le sacre royal, en qualité de mahārāja, lui troisième de la dynastie du Kalinga. La première année de son règne, il a réparé des édifices dans la ville de Kalinga. La seconde année, sans se soucier du [roi] Sātakaṇi, il a envoyé une grande armée dans l'Ouest, et avec le concours des Kusambas il a pris de ville de... La troisième année il a célébré dans sa capitale des fêtes qui ont prouvé ses connaissances en musique et en orchestre ; on y a donné des spectacles, chanté, joué des instruments, tenu des assemblées. La quatrième année, il a fait ses dévotions au sanctuaire de... comme avaient fait avant lui les anciens rois du Kalinga, et il a reçu les hommages des Rathika et des Bhojaka. La cinquième année, il a fait entrer en ville une conduite d'eau percée trois cents ans plus tôt par les rois Nanda. La huitième année, il a tué... il a pressé le roi de Rājagṛha qui a dû s'enfuir jusqu'à Mathurā. La neuvième année, il a distribué toutes sortes de dons à des brahmanes et il a édifié le palais de Mahāvijaya. La onzième année, il a labouré à la charrue le sol de Pithuda, à la façon des rois anciens, et il a remis en honneur la méditation sur les pieds du Jina. La douzième année, il a fait trembler les rois de l'Inde du Nord (Uttarāpatha), terrifié les gens du Magadha, et abreuvé ses éléphants dans le Gange. La treizième année, il a dressé des piliers, etc... sur le mont de la Vierge (Kumārīparvata) auprès de la résidence des Saints (*Arhat*).

C'est sans doute à cette période d'intense prospérité du Kalinga que se rapportaient les informations recueillies sur place, au cours du VII^e siècle, par le voyageur chinois Hiuan-tsang. Le pays était alors couvert de forêts et de jungles ; « mais, dans l'ancien temps, le royaume de Kalinga possédait une population dense, à tel point que les passants se frôlaient les épaules dans les rues, et que les moyeux des chars se coïnciaient... » Et c'est aussi vers la même époque que commence le mouvement d'émigration par mer qui va porter la civilisation de l'Inde sur le littoral opposé, où le nom des Talaings désigne encore la population du Pégou subjuguée au XI^e siècle par les Birmans, et dans les îles de l'Insulinde où les originaires de l'Inde sont

traditionnellement désignés comme des Kaling ou Kling, de même que les Européens sont englobés dans l'Orient islamisé sous l'appellation de Firingi « Francs » (Paran au Cambodge).

Khāravela dans toute sa puissance se targuait d'avoir bravé son voisin de l'Ouest, le roi Sātakaṇi. Les Sātakaṇi (ou Çātakarṇi) étaient dès le second siècle av. J.-C. maîtres du royaume des Andhra qui dominait le cours inférieur de la Godavari et de la Kistna. Leur territoire marque la limite d'expansion des parlers aryens ou néo-sanscrits. Au-delà, vers le sud, la population de race dravidienne qui avait précédé les conquérants aryens était trop dense pour se laisser absorber. La civilisation sanscrite, par ses missionnaires brahmaniques, bouddhistes et Jaina, s'est introduite chez les Dravidiens et leur a donné des modèles ; mais c'est de leurs propres parlers qu'ils ont dégagé leurs moyens d'expression. Le télougou et le tamoul vers l'Orient, le canarais et le malayalim vers l'Occident sont encore le langage d'une soixantaine de millions d'êtres humains, et disposent (surtout le tamoul et le télougou) d'une littérature infiniment riche et variée. La capitale des Andhra était située presque à la lisière méridionale de leur domaine, à Dhanyakāṭaka vers l'endroit où la Kistna sort des Ghats Orientaux pour s'étaler dans un large delta. Arrêtés au sud, ils poussèrent à l'ouest, remontèrent la vallée de la Godavārī, et fondèrent sur le cours supérieur, près des sources du fleuve, une seconde capitale, Pratisthāna (Paithan). La haute chaîne des Ghats Occidentaux, massive et compacte, les séparait seule des ports de la côte ouest, visités par les petits bateaux du cabotage local, par les boutres arabes du golfe Persique et de la mer Rouge, et par de rares bateaux venus de l'Égypte hellénisée. Le brusque développement du commerce maritime, dans la seconde moitié du premier siècle après J.-C., allait donner à ce littoral une valeur inattendue et surexciter les convoitises des Andhra. Au nord, des chaînons successifs, disposés parallèlement d'ouest en est, les séparaient des vallées de la Tapti et de la Narmada qui ouvraient en amont des voies de pénétration au plateau central et vers le Gange, et qui descendaient en aval vers les comptoirs maritimes les plus florissants. À peine arrivés jusqu'au massif des Ghats Occidentaux, les Sātakaṇi y introduisent l'architecture encore rudimentaire d'aménagement des cavernes qui se pratiquait au Magadha et au Kalinga. La grotte de Nanaghat, à l'est de Bombay, témoigne encore de leur dévotion

et de leur art. Une inscription fâcheusement mutilée rappelle les riches honoraires payés, à l'occasion de certains sacrifices du rituel védique, à des brahmanes par une pieuse donatrice, fille de noble Marathe (*mahārāṭhi*), mère d'un prince, femme d'un roi (*rājan*) qui est le maître (*pati*) du Deccan. Sur les parois de la grotte, une série d'images taillées dans la roche, et mutilées, évoquent et figurent la famille de la donatrice : le roi Simuka Sātavāhana ; la reine Nāyanikā et le roi Siri Sātakaṇi, le Marathe Tranakayira, des princes : Bhāya..., Hakusiri, Sātavāhana.

Mais l'expansion des Sātakaṇi se trouve tout à coup arrêtée, puis refoulée par des adversaires imprévus. Les Çaka qui ont passé l'Indus dans la basse vallée se sont répandus le long de la mer, ont soumis — comme avaient fait les rois grecs Démétrius, Ménandre, Apollodore — le pays florissant du Surāṣṭra « le beau royaume » (presqu'île du Kathiawar et golfe de Cambaye) ; ils ont fondé une principauté sur le littoral ; un autre groupe a poussé dans les terres, soumis le Mālava, établi sa capitale à Ujjayinī, tandis qu'au nord d'autres Çaka sont à Taxile et à Mathurā. Les foyers les plus actifs de la culture indienne sont tombés entre les mains des Scythes ; l'avenir du génie hindou dépend en grande part de l'attitude qu'ils vont prendre. Les chefs Çaka ne portent pas le titre royal ; ils se contentent d'être des satrapes (*kṣatrapa*, *chatrapa*), sans jamais désigner toutefois leurs suzerains.

Le premier choc entre les Sātakaṇi et les Çaka se produit au temps du satrape Nahapāna le Kṣaharāta, vers la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. L'opinion généralement admise rattache à ce satrape la fondation de l'ère dite çaka, dont le point de départ est fixé au mardi 3 mars de l'an 78 apr. J.-C. L'ère çaka, ou plus exactement l'ère du (des) roi(s) Çaka est encore aujourd'hui la plus répandue dans l'Inde ; son développement paraît avoir été assez lent. Par une substitution curieuse l'ère çaka au cours du moyen-âge a reçu pour parrain le prince qui symbolise la dynastie Sātakaṇi et que les contes populaires ont adopté comme un de leurs héros préférés, le roi Çāli (ou Çāta) vāhana. Le fondateur d'une ère devait, d'après la tradition consacrée, justifier son ambition par deux actes vraiment héroïques : il devait être assez riche pour payer toutes les dettes publiques et privées du pays ; il devait remporter une victoire décisive sur les Çaka, en qui l'Inde a incarné ses envahisseurs. La dynastie des Çatakarni n'a pas probablement

réalisé la première condition, comme tant d'autres souverains qui ont encombré la chronologie indienne d'une multitude d'ères plus ou moins éphémères, et dont la plupart s'offrent à l'historien comme des énigmes indéchiffrables. Mais la défaite des Çaka est un titre d'honneur authentique des Çatakarni. La première rencontre leur avait été pourtant défavorable. Nahapāna avait soumis à son autorité le versant oriental des Ghats ; Nasik, une des vieilles villes et un des sites sacrés du Deccan, où une inscription rappelle encore l'aménagement d'une grotte sous un des premiers rois Sātakaṇi « Kṛṣṇa (Kaṇha) de la famille Sādavāhana », Nasik a passé sous son autorité. Le gendre du satrape, Usavadāta, fils de Dīnika (des noms purement iraniens : *dāta* « donné », *dīn* « la loi ») y institue des fondations charitables qu'il commémore dans des inscriptions en partie conservées :

« Succès ! Uṣavadāta, fils de Dīnika et gendre du satrape Nahapāna le Kṣaharāta, a déjà donné en charité trois cent mille vaches ; il a donné de l'argent et des bains sacrés sur la rivière Bārṇāsā, a donné seize villages aux dieux et aux brahmanes ; il assure la nourriture de cent mille brahmanes par an ; il a donné huit épouses à des brahmanes au bain sacré de Prabhāsa ; il a fondé des caravansérails à Bharukaccha, Daçapura, Govardhana, Çorpāraga ; il a établi des puits, des réservoirs, des jardins ; il a par sentiment de charité installé des bacs gratuits sur les rivières Ibā, Pārādā, Damaṇa, Tāpī, Karabenā, Dāhanukā, et sur les deux rives de ces rivières il a installé des abris et des cantines ; il a donné trente-deux mille pieds de cocotiers dans le village de Nānaṃgola à la confrérie des Çaraka de Piṃdītakāvaḍa, Govardhana, Suvarṇamukha et du Rāmatīrtha de Çorpāraga. Dévoué à la justice, il a fait faire cette cave et ces citernes dans les monts Triraçmi à Govardhana. Et de plus sur l'ordre de mon souverain (*bhatāraka*), je suis allé débloquer l'Uttamabhadra que les Mālayas avaient assiégé pendant la saison des pluies ; les Mālayas se sont enfuis rien qu'au seul bruit, et les guerriers (*kṣatriya*) de l'Uttamabhadra les ont fait tous prisonniers. De là j'ai été à Poṣkaraṇī, j'y ai fait l'ablution du sacre (*abhiṣeka*), et j'ai donné trois mille vaches et un village. En outre un champ a été donné par lui, acquis du brahmane Açvibhūti, fils de Vārāhī, au prix de 4 000 *kāhāpaṇa*, sur la lisière de la ville du côté du nord-ouest. Ce champ doit fournir la nourriture aux moines (*bhikṣu*) de la communauté universelle (*caturdiça saṃgha*) qui seront en résidence dans ma grotte ».

D'autres inscriptions, à Nasik, à Karle (environ 150 kilomètres sud de Nasik) commémorent encore des fondations pieuses d'Uṣavadāta le Çaka et de la princesse Dakṣamitrā (Dakhamitrā) son épouse ; une d'entre elles vaut d'être citée, à cause des renseignements curieux qu'elle fournit sur le jeu de ces fondations.

« Succès ! En l'an 42, au mois de Vesākha (Vaiçākha), Uṣavadāta, fils de Dīnika, gendre du satrape Nahapāna le Kṣaharāta, a donné cette grotte à la communauté universelle ; il a donné aussi en donation perpétuelle 3 000 *kāhāpaṇa* qui serviront à habiller et à entretenir les membres de la communauté universelle en résidence dans cette grotte. Ces *kāhāpaṇa* ont été déposés en compte chez des corporations ayant leur siège à Govardhana, savoir : 2 000 à la corporation des tisserands, à 1 *paḍika* % [par mois] ; 1 000 à un autre groupement de tisserands, à 3/4 de *paḍika* %. Ces *kāhāpaṇa* ne sont pas remboursables, l'intérêt seul est exigible. Sur ces sommes, les 2 000 placés à 1 *paḍika* % sont destinés aux frais d'habillement ; chacun des vingt moines qui passent la saison des pluies dans ma grotte recevra 12 (*kāhāpaṇa*) pour s'habiller. Et les 1 000 qui sont placés à 3/4 de *paḍika* % sont destinés à payer les frais d'entretien (? *kuṣassa*). »

La fortune des satrapes Kṣaharāta ne fut pas de longue durée. Les Sātakani avaient pu reconstituer leurs forces et reprendre l'offensive, Nasik retombe au pouvoir de ses anciens maîtres, et le fils du Sātakani victorieux trace à son tour sur la muraille d'une grotte, à l'occasion d'une fondation pieuse, due à sa grand'mère, le panégyrique du vainqueur, Gotamīputra. Le triomphe de Gotamīputra date des environs de l'an 120 apr. J.-C. Ptolémée, qui rédige ses *Tables Géographiques* vers 150, désigne Paithana (= Pratiṣṭhāna), la capitale des Andhra, comme la résidence royale de Siro-Ptolemaios, c'est-à-dire Siri-Pulumāyi, qui est le fils de Gotamīputra. Le panégyrique de Gotamīputra à Nasik n'est pas seulement une pièce capitale pour l'histoire de l'Inde, c'est aussi un document capital pour l'histoire littéraire.

« Succès ! L'année dix-neuvième de Siri Pulumāyi Vāsithīputa dans la seconde quinzaine de l'été, le treizième jour. Le roi des rois (*rājarāja*) Gotamīputra est égal en fermeté aux montagnes du Himavata, du Meru, du Mandara ; il est roi d'Asika, d'Asaka, de Malaka, Surathā, Kukura,

Aparaṃta, Anupa, Vidabha, Ākarāvati, maître (*pati*) des montagnes Vijha (Vindhya), Acchavata, Pārivāta, Sahya, Kaṇhagiri, Maccha, Siriṭana, Malaya, Mahida, Seṭagiri, Cakora ; tous les rois du vaste monde accueillent ses ordres ; le lotus sans tache qui s'épanouit aux rayons de l'auteur du jour est pareil à son visage ; les flots des trois océans ont abreuvé ses montures ; le disque de la lune pleine n'a pas plus de charme que son aimable et gracieuse figure ; son allure est aussi ravissante que l'allure d'un éléphant de race ; ses bras sont charnus, arrondis, grands, longs comme les replis d'un serpent ; il chasse la crainte en versant l'eau de la sécurité ; son obéissance à sa mère n'a point de manquement ; il ménage sagement le temps et la place à chacun des trois grands devoirs ; il partage sans réserve le bonheur et la peine des gens de ses villes ; il écrase l'orgueil et l'arrogance de la caste guerrière (*kṣatriya*) ; il a détruit les Çaka, les Grecs (*Yavana*), les Parthes (*Pahlava*) ; il recueille légalement les impôts et en fait la répartition. Même si son ennemi l'a offensé, il ne se plaît pas à lui causer des souffrances mortelles ; il fait prospérer les foyers des brahmanes et des plus humbles ; il fait disparaître sans qu'il en reste rien la race des Khakharāta ; il a rétabli la gloire de la famille des Sātavāhana ; tout son empire salue ses pieds ; il a mis fin au scandale du mélange des quatre castes ; en de multiples batailles il a défait la foule des ennemis. Son étendard triomphal n'a pas connu de revers ; ses adversaires n'ont rien pu tenter contre sa capitale ; une longue lignée d'ancêtres lui a transmis le titre royal ; il est le dépôt des traditions, l'appui des hommes de cœur, le séjour de la Fortune, l'origine des bonnes manières, l'unique connaissance, l'unique archer, l'unique héros, l'unique brahmane ; Rāma, Keçava, Arjuna, Bhīmasena sont ses pareils en valeur ; au moment propice, il organise les fêtes et les assemblées ; Nābhāga, Nahuṣa, Janamejaya, Sagara, Yayāti, Rāma, Ambarīṣa sont ses égaux en énergie ; sans limite, sans relâche, de façon inusitée et surnaturelle, Pavana (le vent), Garuḍa, Siddha, Yakṣa, Rāksasa, Vidyādhara, Bhūta, Gandharva, Cāraṇa, Candra, Divākara, Nakṣatra, Graha (saints, génies et luminaires célestes) parcouraient le champ de bataille où la masse de ses ennemis vaincus formait une haute montagne d'où il s'est élancé pour plonger dans les profondeurs du ciel ; il a donné un lustre durable à sa dynastie, lui qui est un illustre Sātakaṇi. » Suit l'énoncé de la donation instituée par la mère de ce prince en faveur d'une secte.

On mesure d'un coup d'œil l'intervalle qui sépare cette phraséologie pompeuse et froide des phrases proprement lapidaires où s'exprimait Açoka. Quatre cents ans se sont écoulés, autant que de Joinville à Bossuet, de Villon à Hugo. Le génie indien a déjà passé son apogée, la décadence a commencé. Le pédantisme et l'artifice suppléent à la pauvreté de la pensée, à la froideur du sentiment. L'impression est beaucoup plus forte et plus nette encore si on lit le texte original, avec ses effets d'allitération et ses longs composés, tel le mot : *divasakarakaravibodhitakamalavimalasadisavadanasa*. L'entassement des noms de héros épiques évoqués pour célébrer les mérites du roi est un signe de la popularité des grandes épopées que l'historien de la littérature recueille avec soin, mais la physionomie personnelle de Gotamīputra disparaît sous cette surcharge accablante. Toutefois les excès même de l'art attestent le raffinement de la culture à la cour des Sātakaṇi. D'autres témoignages viennent à l'appui : un des rois Sātakaṇi, Hāla, que les listes dynastiques des Purāṇa classent six générations avant Gautamīputra, passe pour l'auteur d'une collection de sept cents stances (*Hāla Saptaṣṭi*) d'inspiration galante ; chacune d'elles est un petit tableau de genre, digne d'être illustré par un Fragonard ou un Boucher, une vraie merveille de fausse ingénuité et de libertinage délicat. Le recueil, au dire des commentateurs, est plutôt une anthologie qu'une composition personnelle du prince ; une nombreuse école de poètes aurait cultivé ce genre avec une égale perfection. Les stances sont écrites dans un dialecte prācrit (dérivé du sanscrit) tout différent de la langue où sont rédigées les inscriptions ; c'est un dialecte nettement artificiel, façonné pour l'usage du chant ; les articulations fortes se réduisent, les douces s'évanouissent, les mots n'y sont guère que des successions de voyelles. Les grammairiens l'ont consacré sous le nom de *mahārāṣṭrī*, « langue du pays mahratta » pour rappeler le berceau d'où il est sorti. Le nom de Çātavāhana, l'éponyme de la dynastie, est associé à la naissance d'une des grandes œuvres de la littérature indienne, la collection de contes réunis par Guṇāḍhya sous le titre de *Bṛhatkathā*. Guṇāḍhya est un des ministres du roi Çātavāhana ; à la suite d'un pari imprudent qu'il perd, l'usage des trois langues littéraires (le sanscrit et deux prācrits) lui est interdit ; il est réduit à faire usage d'un dialecte exclu de la littérature, le dialecte *paiṣācī* « démoniaque ». L'auteur avait osé donner à des contes populaires une forme populaire, il a expié sa

témérité, l'original est perdu, nous n'en avons plus que des remaniements sanscrits, systématiquement anoblis pour être admis dans le monde de convention de la littérature sanscrite. Mais la *Bṛhatkathā* n'en a pas moins été pendant des siècles le trésor inépuisable où le théâtre et le roman prenaient leurs sujets et leurs personnages. Le gagnant du pari perdu par Guṇāḍhya, son collègue au conseil des ministres de Çātavāhana, nommé Çarvavarman, avait gagé d'enseigner le sanscrit en six mois à son maître ; il y réussit, paraît-il, grâce à une méthode nouvelle et simplifiée qu'il expose dans la grammaire appelée *Kātantra*. Le sanscrit, que Pāṇini traitait un demi-millénaire plus tôt comme une réalité vivante et directement accessible, n'est plus qu'une langue académique, séparée de la vie journalière, réservée aux esprits cultivés, à la manière du latin des humanistes. Enfin c'est à un roi Çātavāhana qu'est adressée l'*Épître Amicale* où Nāgārjuna résume le catéchisme de la doctrine bouddhique ; elle fait pendant à l'*Épître au roi Kanīṣka* par Aṣvaghōṣa. Moins artiste que son émule, Nāgārjuna est plus vigoureusement systématique ; il est le créateur d'une école, appelée l'École Moyenne (*Madhyamika*) parce qu'elle prend place entre l'affirmation et la négation radicale, mais qui aboutit en réalité au nihilisme par la thèse de l'universelle illusion. L'école de Nāgārjuna domine le bouddhisme jusqu'à la réaction idéaliste d'Asanga et de Vasubandhu ; elle ne disparaît alors que pour changer de camp : les brahmanes la recueillent et la transforment sous l'aspect du Vedānta.

Le triomphe de Gotamīputra sur son voisin, le satrape du littoral, préparait à la dynastie des Sātakaṇi un nouveau péril. L'annexion des territoires conquis les portait au contact d'une autre famille de satrapes indo-parthes installée dans le sud-ouest du Rajpoutana. Le premier de la lignée n'est encore hindouisé qu'à demi ; sur ses monnaies, d'affinités parthes, il porte un nom indien, Bhūmaka, qui frappe par sa formation incorrecte ; mais son fils Caṣṭana, sur ses propres monnaies où il rappelle sa filiation, lui laisse son nom scythique Ysamotika dont Bhūmaka est une sorte de traduction (*ysam* = persan *zam* « terre » ; *bhūmi* « terre » en sanscrit). Caṣṭana, son successeur, règne à Ujjayinī, dans le même temps que Siri Pulumāyi à Pratiṣṭhāna ; nous l'apprenons également par les Tables géographiques de l'astronome Ptolémée, rédigées vers 150 sur des informations légèrement antérieures, et qui notent : Ozênê, résidence royale

de Tiastanês (Ὀζήνη βασίλειον Τίαστανου). Un feuillet en langue turque ouigoure, exhumée dans le nord du Turkestan chinois au début de ce siècle, nous révèle que ce Caṣṭana est le héros d'une série de contes originaires de l'Inde, mais préservés seulement dans une version chinoise (*Wou ming king* = *Avīdyā sūtra*) où le nom du roi était devenu méconnaissable. Le petit-fils de Caṣṭana Rudradāmaṇ, est le souverain d'un vaste empire. Avec lui, l'assimilation hindoue est un fait accompli. Il porte un nom purement hindou, sous le vocable d'une des grandes divinités de l'Inde : Rudra-Çiva (son père s'appelait simplement Jayadāman = la victoire + *dāman*). Il garde, comme fera toute la dynastie pendant trois siècles de durée, le titre de satrape, ou plutôt de grand satrape (*mahākṣatrapa*) ; mais il est en même temps un rāja. La famille des Sātakaṇi, qui se pique de représenter les traditions authentiques de la société hindoue, a dû s'allier avec lui par un mariage ; il ne leur en inflige pas moins une défaite sanglante qui leur arrache une part de leurs conquêtes. Il élimine définitivement l'alphabet grec et l'alphabet kharoṣṭhi que Caṣṭana conservait encore. Nous avons une longue inscription, datée de son règne, en l'an 72, soit 150 de l'ère chrétienne, si l'ère des kṣatrapa est l'ère de 78 apr. J.-C. Elle est gravée sur le quartier de roche qui porte une page incomparable des archives de l'Inde, entre les *Quatorze Édits* d'Açoka et l'inscription de l'empereur Skanda. Et cette inscription même est un chapitre unique de l'histoire hindoue puisqu'elle rappelle des souvenirs précis de la dynastie Maurya, de Candragupta et d'Açoka. Seule une traduction tout au moins partielle en montrera tout l'intérêt. Le début, mutilé, décrivait les travaux exécutés pour la construction d'un réservoir en amont de la gorge de Girnar, à l'est de la ville de Junāgaḍh en Kathiavar. « Or, sous le petit-fils du roi, grand satrape au nom béni, Svāmi Caṣṭana, sous le fils [du roi grand satrape au nom béni Jayadāman], sous le roi grand satrape Rudradāman, dont le nom sert de thème aux pieux exercices des maîtres, en l'an 72, le premier jour de la quinzaine sombre de Mārگاçīrṣa... la pluie versée par le nuage céleste fit de la terre une espèce d'océan ; descendues du mont Ūrjayat, les rivières Suvarṇasikatā, Palāçinī et autres, de leurs flots démesurément enflés, emportèrent la digue ; en dépit des précautions, les crêtes des montagnes, les arbres, les berges, les hautes terrasses, les combles, les portails, les refuges, tout fut balayé ; le vent s'était déchaîné en ouragan comme à la consommation des siècles ; il soulevait l'eau qui disloquait et brisait...

pierres, arbres, buissons, lianes. Quatre cent vingt coudées de long, autant de large ; soixante-quinze de profondeur : telle était la brèche par où le flot passait ; le lac n'était plus qu'un désert de sable... Jadis le roi Maurya Candragupta l'avait fait faire par le Vaiçya Puşyagupta, gouverneur de la province ; au nom d'Açoka le Maurya, le roi grec (*Yavanarāja*) Tuşāspha l'avait orné de conduites d'eau... (Rudradāman) dès le sein maternel portait au complet toutes les marques fortunées de la royauté ; toutes les castes sont venues à lui, l'ont choisi comme leur souverain pour les protéger ; il a fait le vœu, et il l'a tenu, de n'attenter jamais à la vie humaine en dehors des batailles ; il réserve ses coups aux adversaires dignes de lui qui viennent l'attaquer en face... les populations qui viennent d'elles-mêmes se prosterner devant lui obtiennent la vie et la protection ; ni brigandage, ni serpents, ni fauves, ni maladies n'osent toucher à ses villes, à ses bazars, à ses campagnes ; son héroïsme lui a acquis, et il a su gagner, les gens de l'Ākarāvanti est et ouest, de l'Anūpanīvṛt, de l'Ānarta, du Surāṣṭra, du Çvabhra, du Mara, du Kaccha, du Sindhu, du Sauvīvira, du Kukura, de l'Aparānta, du Niṣādha... Les Yaudheya, orgueilleux de leur réputation de bravoure, étaient intraitables ; il les a brisé par la violence ; le souverain du Deccan (Dakṣiṇāpatha) Sātakarṇi a été par deux fois vaincu sans restriction, et pourtant, à cause du lien qui les unissait, il ne l'a pas détruit et a par là grandi sa gloire... La grammaire, la musique, la logique et les autres sciences si étendues, il les a étudiées, retenues, comprises, appliquées ; il sait manier les chevaux, les éléphants, les chars, le glaive, le bouclier... les impôts, les douanes, les contributions qu'il lève légalement font couler dans son trésor l'or, l'argent, le diamant, le béryl, les pierreries ; clairs, légers, harmonieux, pittoresques, gracieux, les mots s'ordonnent pour servir de parure à sa prose et à ses vers ; il a la taille, les proportions, la stature, le timbre, l'allure, le teint, la force, la dignité, tous les caractères de la distinction souveraine réunis dans son aimable personne ; il a par lui-même acquis le titre de grand satrape ; plus d'une princesse royale a de son libre choix offert la guirlande (*dāman*) des fiançailles au grand satrape Rudradāman. Pour que vaches et brahmanes aient mille années de bonheur, pour faire prospérer la Loi et sa gloire, pour ne pas écraser le peuple des villes et des campagnes sous les taxes, les corvées, les paiements volontaires, il a sur sa propre cassette, et dans un temps qui n'est point excessif, établi une digue trois fois plus forte en longueur et en largeur. Les

conseillers et les ministres du grand satrape, par le zèle de leur charge, s'étaient opposés à l'entreprise que la grandeur excessive de la brèche semblait rendre inutile ; le travail était toujours remis ; le peuple désespérait de revoir la digue construite et poussait de hauts cris. Alors, pour donner satisfaction à la ville et à la campagne, le prince préposé au gouvernement de l'Ānarta et du Surāṣṭra entiers, le Parthe (*Pahlava*) Suviçākha, fils de Kulaipa, ministre... a, par souci de la Loi, de la gloire, de la renommée de son maître exécuté ceci. »

Cette inscription, si précise, si riche de faits, est une grande date dans l'histoire du sanscrit. Pour la première fois, la langue sacrée des brahmanes entre dans l'usage officiel des cours et des chancelleries. Nous avons vu sous l'Indo-Scythe Kaniṣka une révolution analogue s'accomplir au Cachemire, où le concile bouddhique avait consacré l'édition des Livres saints en sanscrit. De part et d'autre il avait fallu l'intervention d'une puissance étrangère à l'Inde pour briser avec le préjugé qui enfermait le sanscrit dans les écoles et les académies des brahmanes. On peut regretter que le génie de l'Inde se soit figé pour de longs siècles dans une langue qui restait de plus en plus à l'écart des parlers réels, et, par une conséquence fatale, des réalités, condamnée à s'isoler dans des pensées, des sentiments, tout un monde de convention. Mais il ne faut pas oublier que le sanscrit a donné à l'Inde une langue littéraire commune au-dessus de la multiplicité des parlers courants d'origine diverse, et qu'il a façonné un des rares éléments d'unité nationale de l'Inde. Les deux berceaux du sanscrit profane, le Cachemire et Ujjayinī sont restés les foyers les plus actifs de la culture sanscrite jusqu'au triomphe de l'Islam. Les formules et les titres officiels en usage dans le protocole des Kṣatrapa ont pu passer sans changements dans la littérature et s'y sont perpétués, en dépit des variations de l'usage réel ; il est donc légitime de croire que les règles du beau style, recopiées d'âge en âge, ont été élaborées à la cour des satrapes Çaka. Les règles du théâtre classique, en particulier, semblent porter l'empreinte de cette origine à demi-exotique. Un des personnages réguliers du drame indien est le Çakāra, le beau-frère du roi et le chef de la police, grossier, ignorant, prétentieux, un *miles gloriosus* exploité par les parasites, et qui parle un dialecte spécial où le large emploi des articulations mouillées reflète un trait du parler Çaka.

Les progrès des Çaka dans le cœur de l'Inde avaient déjoué les calculs des Andhra qui s'étaient crus défendus dans leur isolement par l'étendue des terres et des mers. La mer aussi leur réservait une dure surprise. Longtemps les barques indigènes s'étaient contentées de suivre la côte et de naviguer entre deux ports voisins ; plus hardies, des barques arabes allaient parfois du golfe Persique aux bouches de l'Indus. Au temps d'Alexandre, l'entreprise était encore téméraire, même pour des vaisseaux grecs. Le voyage de Néarque passa longtemps pour un modèle d'exploration maritime, pour une merveille d'endurance et d'habileté. Les premiers diadoques cherchèrent, mais en vain, à nouer des relations par mer entre l'Inde et la Syrie ou l'Égypte. Vers la fin du II^e siècle av. J.-C., on signale d'heureuses tentatives. Sous Ptolémée Évergète II (146-117), Eudoxe de Cyzique, le précurseur trop peu connu des Diaz, des Gama, des Colomb, réussit deux fois la traversée, grâce au concours d'un pilote indien jeté par la tempête sur la côte égyptienne. Il veut tenter une autre voie, atteindre l'Inde par l'ouest, organise deux expéditions de Gadès (Cadix), et disparaît. Un siècle plus tard, Strabon regrette encore la difficulté et la rareté des informations. Mais vers le milieu du I^{er} siècle de l'ère, le pilote Hippale observe l'alternance périodique des moussons qui soufflent six mois de sud-ouest en nord-est, et six mois de nord-est en sud-ouest, phénomène utilisé sans doute, mais tenu secret par les navigateurs arabes. Il a d'autre part relevé les positions des comptoirs du littoral au cours de ses voyages. Les bateaux peuvent dès lors s'élancer en pleine mer, d'abord du cap Syagrus (Ras Fartak, par 15° N. sur la côte arabe) jusqu'à Patala, le port fondé par Alexandre aux bouches de l'Indus ; puis, par un nouveau progrès, jusqu'à Supara et Barygaza (Bharukaccha) ; enfin, des ports voisins du détroit de Bab-el-Mandeb, à la sortie de la mer Rouge, on fit voile directement vers la côte du Malabar où le trafic du poivre se concentra dans le port de Muziris. L'Inde était dès lors prise de flanc et de revers. Il faut descendre quatorze siècles plus tard pour rencontrer une révolution économique comparable à celle-ci, quand les découvertes des Portugais changent de fond en comble les voies commerciales de toute l'Asie. L'Inde n'avait jusqu'ici qu'une porte d'entrée et qu'un débouché, toute son activité s'orientait vers le nord-ouest et les passes au-delà de l'Indus. Désormais la route de terre, encore capitale pour les invasions, ne compte qu'à peine pour le commerce. L'axe

de l'Inde devient normal au pays ; il passe par la transversale est-ouest, dans le sens que la nature indiquait par le cours des fleuves et l'orientation des vallées.

Plinie l'ancien, qui périt dans l'éruption du Vésuve en 78 apr. J.-C., insiste à plusieurs reprises sur la nouveauté des renseignements qu'il apporte sur l'Inde : « C'est maintenant, déclare-t-il, que pour la première fois l'Inde s'ouvre à notre curiosité. » « Les noms des peuplades, des ports, des villes fortes que je cite ne se rencontrent chez personne avant moi. » « À Muziris, au moment où j'écris, règne le roi Calobothras (ou Calebechonas). » Amiral de la flotte romaine, il suit avec passion les progrès des connaissances maritimes ; il saisit et note la portée économique des transformations auxquelles il assiste. « L'Inde draine par an plus de 10 millions d'or de l'empire romain, elle envoie en retour des marchandises qui se paient cent fois leur valeur. Déjà, le millet de l'Inde s'exporte depuis dix ans en Italie. » Malheureusement son érudition indigeste et fiévreuse se plaît à déverser pêle-mêle des informations de toute main sans critique et sans distinction.

Le *Périple de la mer Érythrée*, écrit vers la même époque, est au contraire un travail exclusivement pratique ; c'est le parfait manuel du capitaine et du marchand pour les échelles de la mer Rouge et de l'Océan Indien ; œuvre unique dans l'ensemble de la production grecque, sans aucune prétention littéraire ou savante, mais d'une précision et d'une exactitude qu'on ne se lasse pas d'admirer. L'auteur a visité en personne le littoral de l'Égypte, de l'Éthiopie, de l'Afrique Orientale jusqu'à Zanzibar, de l'Arabie, de l'Inde enfin jusqu'à Travancore ; sur Ceylan et la côte orientale de l'Inde et les pays situés au-delà jusqu'à la Chine, il a recueilli des informations vagues. L'intensité des échanges dans tout le bassin occidental de l'océan Indien est véritablement stupéfiante. Un seul détail en suggère tout le tableau : la côte inhospitalière et sauvage au sud du cap Guardafui, le pays des Somalis, est en rapports réguliers avec les ports indiens. « On équipe ordinairement des bateaux dans les ports d'outre mer, en Ariakê (Guzerate) et Barygaza (Broach) pour apporter sur ces marchés lointains les produits indigènes : blé, riz, beurre, huile de sésame, cotonnades, ceintures, et le miel de roseau appelé *sacchari* (le sucre, sanscrit *çarkarā*, pracrit *sakkarā*). Il en est qui font spécialement le service de ces comptoirs ; d'autres y échangent leur cargaison et font le cabotage le

long de la côte. » L'entrepôt le plus actif, le Bombay de cette époque, est le port de Barygaza, sanscrit Bharukaccha, aujourd'hui Broach, sur l'estuaire de la Narmadā, dans cette région côtière que les satrapes Çaka et les Çātakani Andhra se disputent avec âpreté. Le commerce ne pouvait ignorer les fluctuations de la politique, car il devait s'y adapter. « Les comptoirs de la région après Barygaza sont Suppara et la ville de Kalliena ; c'était un marché ouvert au temps de Saraganês l'ancien (Saraganês est une transcription fidèle de Sātakani ; le *r* grec rend normalement la cérébrale indienne) ; mais depuis que Sandanês l'occupe, le port est généralement fermé, et si des bateaux grecs viennent par hasard pour débarquer dans ces localités, on les envoie sous bonne garde à Barygaza. »

Les *Tables Géographiques* de Ptolémée compilées vers 150 apr. J.-C., marquent le point culminant de la connaissance de l'Inde dans l'antiquité. Ptolémée utilise surtout les matériaux réunis par son devancier, Marin de Tyr, mais pour le compléter ou le corriger il a interrogé lui-même les marins et les marchands d'Alexandrie, satisfait dans son goût d'exactitude mathématique s'il réussit à noter avec plus de fidélité même les prononciations locales. Dominé par ses conceptions théoriques d'astronome et de calculateur, Ptolémée aboutit à fausser gravement la forme de l'Inde et des pays de l'Extrême Orient ; erreur féconde, puisqu'en prolongeant démesurément vers l'est la côte asiatique, elle a décidé Christophe Colomb à chercher vers l'ouest le chemin des Indes. Mais, toute inexacte qu'elle est dans son tracé, la carte de l'Inde dressée par Ptolémée est surprenante de richesse : mers, golfes, fleuves, rivières, montagnes, nations, villes s'y inscrivent à profusion ; Ptolémée dispose d'itinéraires assez nombreux et assez précis pour fixer loyalement les coordonnées de chaque point. Nous avons pu voir en passant quels secours l'histoire même de l'Inde trouve dans cet admirable monument de la science grecque. C'est aussi par Ptolémée seul que nous apprenons l'expansion de la civilisation hindoue dans l'Indochine et dans l'Insulinde. Le littoral du Pégou, la presque île de Malacca sont bordés de comptoirs hindous ; Java a reçu des colons hindous ; les derniers établissements rencontrés par le navigateur Alexandre (l'informateur de Ptolémée pour cette région) avant d'atteindre la Chine portent des noms purement hindous. Et derrière les Indiens, l'Occident gréco-romain s'ouvre la route des mers de Chine. La mer rapproche les

nations qu'elle avait séparées, Auguste reçoit vers l'an 20 av. J.-C. une ambassade indienne ; un moine indien qui en fait partie monte vivant sur le bûcher en pleine Grèce, à Athènes, comme avait fait Calanos devant l'armée d'Alexandre à Suse. Vers l'an 50 de l'ère chrétienne, sous l'empereur Claude, une nouvelle ambassade se présente. En 107 Trajan en reçoit une à Rome. Et en 166, si nous en croyons les *Annales des Seconds Han*, une ambassade se présente à la cour de Chine au nom de Ngan-touen, roi du Ta-ts'in, autrement dit de l'empereur Antonin Marc-Aurèle. On peut sourire de ces prétendues ambassades organisées par des marchands rusés pour flatter l'orgueil complaisant d'un souverain. Elles n'en témoignent pas moins d'un mouvement réel de voyages et d'échanges.

De menues ondulations de ce vaste mouvement viennent curieusement s'inscrire sur ces parois de grottes où les rois du temps aimaient à graver le souvenir de leurs donations. En arrière des ports que fréquentait le commerce grec, à Karle, le Grec Sihadhaya de Dhenukākāṭa offre un pilier ; à Nasik le Grec Īdrāgnidata, fils de Dhammadeva, homme du Nord, originaire de Dātāmiti, avec son fils Dhammarakkhita, offre à la communauté des moines, en l'honneur de tous les Bouddhas, une grotte, un sanctuaire (*cetiya*) et des citernes ; à Junnar, le Grec Irila des Gata offre deux citernes, le Grec Canda offre un portail, le Grec Ciṭa des Gata offre un réfectoire. Mais les grottes aménagées ou décorées en partie aux frais de ces Grecs indianisés ne sont plus les simples cavernes du Magadha ou de Kalinga accommodées tout juste pour servir d'abris rudimentaires. Ce sont des œuvres d'art, qu'un Grec même pouvait admirer. Le spécimen le plus accompli de la nouvelle architecture se trouve à Karle ; James Fergusson, juge entre tous compétent, évoque à propos de la grotte de Karle l'Abbaye aux Hommes de Caen. Une nef voûtée, à nervures de bois, est flanquée de deux bas-côtés étroits et portée sur des piliers octogonaux couronnés d'un bulbe renflé au-dessus duquel s'allongent des éléphants accroupis dos à dos surmontés de personnages. Au fond, détaché en pleine lumière sur un abside sombre, le caitya, l'hémisphère aux reliques, élevé sur ce soubassement et surmonté du parasol royal. La façade, taillée en fer à cheval, est barrée jusqu'à mi-hauteur par un mur couvert de sculptures, percé de trois portes qui correspondent aux trois axes ; le haut, fermé par un écran ajouré, règle les jeux de la lumière comme les rosaces de nos cathédrales. Et, par une

symétrie significative, à l'autre extrémité de l'empire Andhra, sur la rive sud de la rivière Kistna, près de son embouchure, face à l'Extrême-Orient, le stūpa d'Amaravatī, construit sur le type archaïque de Sanchi ou de Barhut, immense calotte de terre maçonnée, se décore d'innombrables bas-reliefs où se prolonge étrangement l'art du Gandhāra, mais avec un cachet plus romain et plus hindou. Les grands courants de la civilisation mondiale, qui longtemps ont effleuré l'Inde, l'ont maintenant pénétrée à fond, elle n'a rien perdu de son originalité native, mais ses voisins et ses envahisseurs lui ont appris à tirer de ses propres ressources un parti meilleur : un âge classique va s'ouvrir.

VII

L'ÂGE D'OR : DYNASTIE DES GUPTA

Probablement à aucune époque de sa longue histoire, l'Inde n'a connu plus de prospérité, plus d'activité, plus de fécondité, plus de raffinement qu'au cours du iv^e et du v^e siècle. La dynastie des Gupta recueille l'héritage des Maurya, vacant depuis cinq cents années ; une lignée de grands princes crée, maintient, organise un grand empire, protège et cultive les lettres et les arts ; c'est l'époque qui voit naître *Çakuntalā* et les autres chefs-d'œuvre du plus classique des poètes hindous, Kālidāsa. Nous en sommes sûrs, nous l'affirmons, tout nous en avertit, sauf la chronologie, qui toujours nous fait défaut. Il faut être personnellement mêlé à l'indianisme pour concevoir le cas extraordinaire de l'Inde. Tout est à construire par des tâtonnements successifs ; l'histoire procède à la manière de l'enfant qui bâtit un jeu de patience avec des contours de hasard qu'il essaie d'emboîter. La date même des Gupta est une conquête encore récente de la science : les rois Gupta avaient, eux aussi, fondé une ère nouvelle qui a survécu à la dynastie et qui s'est maintenue pendant plusieurs siècles dans plusieurs régions de l'Inde. Cette ère part du dimanche 8 mars 319. Mais avant d'aboutir à ce résultat définitif et incontesté, on avait tour à tour accroché cette ère à l'ère des Çaka, 78 apr. J.-C., ou proposé, sur la foi de combinaisons laborieuses, l'an 166 et l'an 190.

Le premier souverain de la dynastie se trouve porter le même nom que le fondateur de la dynastie Maurya. Il est, lui aussi, un « protégé de la lune », Candra-gupta. Son père Ghaṭotkaca, son grand-père (Çrī) Gupta ne font pas figure dans l'histoire. Candragupta se classe par un mariage qui prépare ou consacre son succès, et que ses descendants rappellent encore avec fierté. Il a épousé une princesse, Kumāradēvī, du clan des Licchavi. Bien avant les

Maurya et Alexandre, au temps du Bouddha et de son émule le Jina, les Licchavi formaient une aristocratie puissante, une sorte de patriciat qui dominait l'opulente cité de Vaiçālī ; l'église bouddhique et l'église jaina se font gloire également de les avoir comptés parmi leurs premiers partisans. L'Inde impériale se montra sans doute soupçonneuse et malveillante à l'égard de l'ancienne noblesse locale, attachée à ses traditions d'indépendance. Les Licchavi disparaissent de la vallée du Gange ; les plus hardis vont sans doute chercher fortune au dehors ; après l'ère chrétienne, une dynastie Licchavi s'installe dans l'Himalaya, au Népal. Candragupta I prend le titre impérial ; il est *mahārājādhirāja* « roi au-dessus des grands rois ». Nous avons de lui des monnaies d'or qui, comme les monnaies des Kuṣaṇa, reproduisent l'étalon romain de l'aureus ; mais ici l'art est purement hindou d'inspiration et de facture ; l'ensemble est charmant d'élégance, de grâce, de sentiment décoratif : le roi et la reine se regardent dans une attitude noble et digne ; chacun des deux personnages a son nom frappé derrière lui, le roi « Candragupta » sans aucun titre ; la reine, au contraire, avec un titre d'honneur Kumāradevī-çriḥ ; au revers une déesse aux lignes gracieuses, mais aux formes opulentes, comme le réclame l'esthétique hindoue, est assise sur un lion ; elle tient en main la corne d'abondance, l'inscription porte : Licchavayaḥ « les Licchavi ». Le successeur de Candragupta I, son fils Samudragupta, exerce le pouvoir pendant un demi-siècle environ ; nous avons une inscription officielle composée sur son ordre à la fin de son règne et qui résume sa carrière ; elle est gravée sur un pilier monolithe, haut de trente-cinq pieds, dressé jadis par Aṣoka pour y inscrire ses édits : soit que Samudragupta ait voulu associer dans la postérité son souvenir à celui du grand Maurya, soit qu'il ait voulu publiquement se réclamer de lui comme un devancier. Le poète-lauréat qu'il a chargé d'immortaliser sa gloire s'est trouvé digne d'un pareil choix : son panégyrique est un excellent modèle du genre ; par la perfection de la forme, la délicatesse du goût, il en marque la plus belle époque. Le début, en vers de rythmes variés, mais tous appropriés par leur allure solennelle et majestueuse, est malheureusement mutilé, les portions proprement narratives sont en prose, mais une prose soigneusement cadencée, embellie d'interminables composés où s'exprime encore l'inspiration lyrique. Voici, par exemple, la scène où Samudragupta est choisi par son père pour lui succéder : « C'est une âme noble, dit son père en le prenant dans ses bras ;

et tout son duvet raidi dénonçait son émotion ; la cour respirait à l'aise ; ses égaux de naissance le regardait d'un air abattu ; les yeux noyés de tendresse, alourdis de larmes, fixés sur le devoir, son père le regarda et lui dit : Sois le protecteur de la terre tout entière ! » Le panégyrique classe les succès de Samudragupta sous quatre rubriques : 1^o les rois qui ont éprouvé sa puissance et sa magnanimité (ceux qu'il a traités comme Alexandre avait jadis traité Porus) ; il les a vaincus et pris, puis il leur a rendu leur liberté et leurs états ; ce sont tous des rois du Deccan : le roi du Kosala (méridional, entre la haute Narmada et la haute Mahanadi), le roi des Grandes Forêts (dans la région des monts Vindhya) ; le roi de Piṣṭapura (en Kalinga, au nord du delta de la Godavari) ainsi que les princes de Mahendragiri et de Kottūra (plus au nord, près de la côte) ; le roi de Kaurāla (la région du lac Kolleru, entre les deltas de la Godavari et de la Kistna) ; le roi de Vengī (dans la même région) ; le roi de Kāñcī (Conjeveram, sur le Palar, au sud de Madras) ; le roi d'Eraṇḍapalla (Erandol), sur la Tapi moyenne) ; le roi du Devarāṣṭra (le pays Mahratte ?) ; 2^o les rois qu'il a dû extirper par la violence, tous des rois de l'Āryāvarta (l'Hindoustan) désignés par leur nom personnel (Rudradeva Matila, Nāgadatta, etc...) sans mention de leurs états respectifs, absorbés dans l'empire Gupta ; 3^o les pays limitrophes qui se sont reconnus vassaux, paient le tribut, envoient des messages de soumission : Samataṭa (delta du Gange), Davāka, Kāmarūpa (Kamrup, Assam), Nepāla, Kartṛpura, Mālava (Malva), Ārjunāyana, Yaudheya, Madraka (Rajpoutana et Penjab), Abhīra, Prārjuna, Sanakānīka, Kāka, Kharaparika ; 4^o les pays qui se sont présentés spontanément à la cour pour s'y faire enregistrer, qui ont offert en présent des jeunes filles (pour le harem), qui ont sollicité des brevets d'investiture timbrés du Garuḍa royal : Daivaputra, Ṣāhi, Ṣāhānusāhi (les Kuṣaṇa dont on reconnaît les titres), Ḍaka, Muruṇḍa, Siṃhala (Ceylan), etc.

À ces faits précis le poète ajoute un éloge des qualités du roi où, faute de connaissances précises, les allusions trop délicates restent lettre close pour nous ; un heureux hasard nous vaut une exception. Dans un passage où il vante les dons poétiques du roi, Hariṣeṇa (c'est le nom du panégyriste) proclame que le talent musical de Samudragupta fait rougir de honte Tumburu et Nārada, les musiciens du ciel. Une série de monnaies d'or représente en effet Samudragupta assis à l'aise sur une sorte de sofa et

jouant de la lyre. D'autres monnaies, également en or, portent l'image d'un cheval avec la légende : « Le triomphe (attesté) par le sacrifice du cheval (*açvamedha*) », et, dans le protocole officiel de ses successeurs, Samudragupta est régulièrement célébré comme « le restaurateur du sacrifice du cheval, depuis longtemps aboli ». Nous avons déjà vu, après la chute des Maurya, la réaction brahmanique remettre en valeur ce vieux rite, où survivent des pratiques d'une grossièreté répugnante, et qui consacre les droits du souverain qui l'offre à s'affirmer le suzerain de l'univers. Une statue de cheval en pierre, d'un travail rude et d'un aspect archaïque, découverte dans le nord du pays d'Oudh et qui porte une inscription votive malheureusement mutilée (mais certainement en pracrit) semble commémorer le sacrifice qui couronne les campagnes de l'empereur Gupta, postérieurement au panégyrique sans doute, puisque Hariṣeṇa se borne à louer « les centaines de milliers de vaches qu'il a distribuées en aumônes », libéralité que ses successeurs ne manquent pas de rappeler. L'inscription se termine par une image d'heureuse venue : « Ce pilier se dresse comme le bras de la terre pour montrer sa gloire, victorieuse du monde entier et répandue sur toute la surface de la terre, partie d'ici dans la grâce aisée de son essor pour se rendre au palais du souverain des dieux ».

Parmi les royaumes qui étaient venus spontanément se faire enregistrer à la cour, le panégyrique nomme l'île de Ceylan. Un témoignage chinois du VII^e siècle confirme en l'expliquant l'assertion du panégyriste. L'envoyé chinois Wang Hiuan-ts'ö qui remplit plusieurs missions importantes au milieu du VII^e siècle dans l'Inde, eut l'occasion de visiter en pieux pèlerin le temple de Mahābodhi, élevé sur le site où le Bouddha était parvenu à l'Illumination complète ; il y trouva un monastère spécialement réservé aux moines de Ceylan, et comme il s'informait des origines de cette fondation, il recueillit le récit suivant. « Jadis le roi de Ceylan nommé Chi-Mi-k'ia-p'o-mo, c'est-à-dire « Vertu-nuage » (Çri Megha [varma ; corr. varṇa]), roi indien, chargea deux moines d'aller visiter le monastère (qu'Açoka avait élevé près de l'arbre témoin de l'Illumination) ; l'aîné avait nom Mahārāman ; l'autre s'appelait Upa [sena]. Ces deux moines rendirent hommage au Trône-de-Diamant de l'arbre de l'Illumination. Mais le monastère ne leur donna point asile. Ils rentrèrent dans leur pays d'origine, où le roi les interrogea : Vous êtes allés porter vos hommages aux lieux

saints. Que disent d'heureux les présages, ô moines ? Ils répondirent : Dans la grande contrée du Jambudvīpa, il n'y a pas un endroit pour y demeurer en paix. Le roi, ayant entendu ces paroles, envoya des gens avec des pierres précieuses pour offrir des présents au roi Samudragupta. Et c'est pourquoi jusqu'à présent ce sont les moines du royaume de Ceylan qui résident dans ce monastère. »

À l'appui du voyageur chinois, l'épigraphie apporte son recoupement. Le sol de Bodhi-Gayā, si riche en souvenirs du passé, a rendu deux inscriptions, une stèle et une dédicace qui rappellent des donations dues à Manāraman, originaire de Ceylan (Lankā), disciple d'une série de maîtres où figurent deux Upasena. Les *Annales Singhaleses*, chronique de couvent compilée au v^e siècle et complétée ultérieurement par des additions successives jusqu'au xix^e siècle, connaissent le roi Kirti Çri Meghavarṇa dont elles placent le règne entre 304 et 332 apr. J.-C. Le synchronisme de Meghavarṇa et de Samudragupta garantit la valeur de la tradition singhalaise. Et le roi Meghavarṇa est précisément représenté comme un fervent Bouddhiste ; c'est sous son règne que la relique sainte entre les reliques, la dent du Bouddha, offerte encore aujourd'hui à l'adoration des fidèles dans une pagode de Kandy (au-dessus de Colombo) est apportée à Ceylan ; elle y venait du Kalinga où longtemps elle avait sanctifié la Ville de la Dent (Dantapura) ; pour la dérober aux menaces d'une invasion, une princesse du Kalinga l'apporta cachée dans l'épaisseur de sa chevelure. Meghavarṇa l'accueille en grande pompe et la transporte au milieu d'une magnifique procession dans le temple qui lui est destiné. Poète comme Samudragupta, comme le Çaka Rudradāman, comme Harṣa, comme la plupart des rois du moyen-âge indien, il compose en son honneur un poème en singhalais, la *Tradition de la Sainte Dent (Daladāvamsa)*, souvent remanié et rajeuni aux époques suivantes.

L'envoi d'une ambassade à Samudragupta par le roi de Ceylan montre quelle importance politique s'attachait à la possession des Lieux Saints. Chaque secte, chaque nation aspirait à y disposer d'un couvent, une sorte d'hôtel pour y recevoir ses moines ou ses pèlerins de passage. Les fêtes qui s'y succédaient fréquemment étaient autant de foires qui attiraient la multitude ambulante des trafiquants et des touristes qui de temps immémorial foule constamment les sentiers de l'Inde, toujours disposée à

tirer parti des occasions les plus respectables ou les plus frivoles pour battre les chemins même les plus lointains. Le tableau tracé par Kipling au début de Kim est exact pour l'Inde de tous les temps. Le roi qui disposait des Lieux Saints disposait par là d'une puissance considérable d'ordre politique et d'ordre économique. Aussi la concurrence sévissait jusque dans ce domaine ; un immense réseau de lieux saints s'improvisait avec les progrès de l'Église ; souverain et religieux s'entendaient à merveille pour découvrir et sanctifier les traces du Maître dans les contrées dont il n'avait connu ni le nom ni l'existence. Du Magadha à Mathurā, de Mathurā au Penjab, au Cachemire, à l'Afghanistan, jusqu'à la Perse, jusqu'au centre de l'Asie, des sanctuaires fréquentés rappelaient les voyages du Bouddha et ses manifestations miraculeuses. On avait découvert la trace de son pied sur un sommet de Ceylan où il était venu pour instruire le démon Rāvaṇa. À la longue, avec le déclin de la foi, l'ouverture de routes nouvelles, le déplacement du trafic, les Lieux Saints authentiques se trouvèrent graduellement désertés au profit des concurrents mieux situés ; là encore, c'est la science moderne qui par ses recherches et ses découvertes renoue la chaîne rompue des traditions oubliées.

Le panégyriste de Samudragupta ne voit dans l'ambassade de Ceylan qu'un hommage rendu à la puissance de son maître. À distance nous y découvrons davantage : l'unité de l'Inde, désormais complète. La géographie officielle de l'Inde Britannique consacre une erreur désastreuse en isolant Ceylan « colonie de la Couronne », de l'Inde, territoire impérial gouverné par un vice-roi. Ceylan achève et dans une certaine mesure corrige l'Inde. Cette masse continentale, en contact avec la mer par une ligne de côtes peu propices et sur la moitié seulement de sa périphérie, a besoin d'opposer à ses vastes étendues terriennes du nord et du centre la grande île qui lui est si étroitement reliée et qui s'avance dans l'Océan comme pour marquer le carrefour des grandes voies qui sillonnent l'immensité de l'Océan Indien, entrepôt de transit de trois des parties du monde : Afrique, Asie, Océanie, et qui dans son histoire touffue voit défiler presque toutes les nations. Solidaire de l'Inde, elle l'est à tel point qu'elle semble en réfléchir les étapes dans un cadre réduit. La tradition veut qu'elle ait reçu de l'Inde ses premiers colons l'année même où le Bouddha entrait dans le Nirvāṇa ; quoi qu'il en soit, la civilisation indienne y domine au

temps d'Açoka. Le souverain Maurya, qui ne la compte pas dans son empire, se flatte d'y avoir propagé son influence pieuse ; à en croire la chronique locale, un fils et une fille d'Açoka y auraient apporté l'enseignement du Bouddha et y auraient organisé les premières communautés. Le roi de Ceylan porte à cette époque le même titre royal que les empereurs Maurya ; il est « le chéri des dieux » (*devānampiya*). Bientôt les grands travaux se multiplient, œuvre d'ingénieurs ou d'artistes, tels que l'Inde nous les a déjà montrés : digues, réservoirs, aménagement de cavernes, couvents grandioses, palais somptueux que la sculpture et la peinture s'appliquent à décorer. Des invasions venues du continent, et surtout du littoral voisin, ne troublent guère que l'ordre dynastique, et de fait enrichissent le pays d'apports nouveaux. Aux environs de l'ère chrétienne, le roi Vaṭṭagāmanī réunit une sorte de concile comme fait Kaniṣka dans le Nord-Ouest. De part et d'autre, on procède de même façon, sous une inspiration identique. « Les religieux de grande intelligence, raconte la *Chronique*, avaient jusque là transmis de bouche à bouche les Trois Corbeilles et l'explication ; mais à voir dégénérer les créatures, les moines s'assemblèrent ; pour assurer la durée de la Loi, ils l'écrivirent dans les livres. » La langue adoptée pour les textes sacrés était tenue naturellement pour la langue authentique du Bouddha ; on l'appelait, de son prétendu pays d'origine, la *māgadhī* ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le pali. En réalité c'est un dialecte aryen apparenté au sanscrit, apporté par les premiers apôtres qui portaient sans doute des ports entre Cambaye et Surate. Ptolémée connaît déjà le nom moderne, qu'il note Siela, et qui tend déjà à remplacer l'ancienne désignation de Taprobanê (sanskrit Tāmraparṇī, pali Tambapaṇṇi) ; il est si bien informé qu'il y distingue treize régions, et qu'il y énumère dix-neuf villes, plus deux comptoirs sur la côte. Sa carte de Ceylan n'est pas moins détaillée que sa carte de l'Inde.

Le successeur de Samudragupta, son fils Candragupta II Vikramāditya agrandit encore son patrimoine par une conquête grosse de conséquences. La dynastie des satrapes Çaka qui avait sa capitale à Ujjayinī s'était perpétuée pendant trois siècles ; elle avait atteint son apogée avec Rudradāman au cours du II^e siècle ; après lui nous n'avons plus guère pour nous renseigner qu'une série continue de monnaies, surtout en argent, d'un type uniforme : à la face, la tête du roi entourée d'une légende qui donne le

nom et le titre du roi et de son père, avec la date de la frappe ; nous pouvons dresser ainsi un tableau généalogique complet et un tableau chronologique précis, cas doublement unique dans le passé de l'Inde. Un trait remarquable est que cette dynastie qui a introduit le sanscrit dans l'usage épigraphique ne l'emploie pas, à une seule exception près, sur ses monnaies ; elle s'y sert d'un pracrit très sanscritisant. La dernière date connue équivaut à 388 apr. J.-C. Peu de temps après, Candragupta se rend maître du pays. Une tradition ancienne, en cours au VII^e siècle, racontait que Candragupta s'était déguisé en femme pour surprendre son adversaire le roi des Çaka, attiré dans une ville de son empire par une intrigue galante. L'histoire réelle de l'Inde ne manque pas de faits analogues. L'annexion du Mālava concentrait à la cour des Gupta l'activité littéraire de l'Inde. Ujjayinī resta le foyer de culture élégante et savante que ses anciens envahisseurs avaient donné à l'Inde. Le roi Vikramāditya d'Ujjayinī, que la légende et le conte se plaisent à représenter entouré des « neuf perles », les neuf classiques de la littérature (peut-être un lointain écho des neuf muses helléniques), est sans doute l'image idéalisée de Candragupta Vikramāditya, conquérant d'Ujjayinī, ami des poètes, peut-être le patron de Kālidāsa. L'opéra *Vikramorvaṣi*, avec l'insertion inattendue du mot *vikrama* « héroïsme » dans son titre, est peut-être un hommage discret à Vikramāditya Candragupta, et une allusion, transparente pour les contemporains, à un épisode galant du harem royal. Le poème inachevé qui se proposait de raconter la naissance du dieu de la guerre, issu des amours de Çiva et de Pārvati, le *Kumāra-saṃbhava*, avait peut-être pour objet de célébrer la naissance du prince Kumāragupta, fils de Candragupta II, héritier présomptif du trône impérial. La capitale des satrapes Çaka, Ujjayinī, a de plus laissé une empreinte durable dans une des rares sciences positives de l'Inde, l'astronomie ; c'est Ujjayinī qui reste encore aujourd'hui pour la science indigène l'origine des longitudes. Et cette astronomie plus qu'à demi astrologique sort manifestement des écoles grecques ; elle s'est détachée, sans éclat, sans rupture violente, des enseignements surannés du *Jyotiṣa*, l'astronomie des écoles védiques, elle-même apparentée d'origine aux doctrines assyro-chaldéennes. Les classiques de la nouvelle école, Āryabhaṭa né en 476, Varāhamihira qui prend pour époque d'un de ses traités l'équinoxe du printemps de l'an 505, suivent de près la grande époque des Gupta. Sans entrer dans le détail d'une

technique qui m'échappe, mais qui remonte clairement à Ptolémée, il suffit d'indiquer l'emprunt évident des termes spéciaux tels que *kendra* = *kentron*, *jamitra* = *diametron*, *panapharā* = *epanaphora*, *ḍṛkaṇa* = *dekanos*, ou des signes du zodiaque, comme : *tāvura* = *tauros*, *pāthuna* = *parthenos*, etc. En acquérant Ujjayinī et le Mālava, la dynastie Gupta nouait un contact plus étroit avec le commerce hellénique qui continuait à fréquenter les ports du golfe de Cambaye et à y apporter avec ses cargaisons les idées nouvelles et les connaissances nouvelles de l'Occident romain, graduellement acquis au christianisme. Constantin reçoit dans la nouvelle capitale de l'empire, à Constantinople, peu de temps avant sa mort (336), une ambassade de l'Inde qui lui apportait en présent des animaux étranges et des pierreries. Le philosophe Métrodore, à peu près vers le même temps, part pour visiter l'Inde des brahmanes. Un siècle plus tard, un notable d'Alexandrie, Severus, consul en 470, loge chez lui des Brahmanes « qui n'étaient à vrai dire, ni des brahmanes montagnards (ascètes), ni des gens de l'ordinaire, mais une classe intermédiaire, chargée des communications entre les brahmanes et les cités ».

La conquête du Malva et du littoral voisin rapproche aussi l'empire Gupta de l'empire Sassanide, héritier des Parthes, des Séleucides, des Achéménides, et qui rendait alors à la Perse une large et féconde activité. La dynastie Sassanide, dès son arrivée au pouvoir (224) s'était vouée à la restauration de la religion nationale, le mazdéisme de Zoroastre. L'hellénisme, la propagande juive, l'expansion du christianisme avaient déjà porté des coups mortels à l'antique tradition des mages ; dans leur zèle à ranimer le passé, les Sassanides n'hésitèrent pas, en dépit ou bien en raison de leur rigorisme orthodoxe, à procéder comme des architectes qui restituent intégralement un monument tombé en ruines et plus qu'à demi disparu. La foi, surtout alliée à la politique, n'a pas les mêmes préoccupations d'authenticité que la philologie. La renaissance zoroastrienne, presque à ses débuts, vit surgir un nouvel ennemi, d'autant plus redoutable qu'il lui devait en partie ses inspirations : le jour même où le second des Sassanides, Sapor I, recevait la couronne, le 20 mars 242, Mānī prononçait en public sa première prédication. Trente ans plus tard, un fils de Sapor, Bahram I (273-276), pressé par la fureur des mages, faisait mettre en croix le fondateur du manichéisme. La nouvelle religion sortait du

supplice plus forte et plus vivante : habilement édifiée sur la base du dualisme avec des matériaux empruntés de toutes mains, animée d'un souffle ardent de moralité sévère, parée des séductions captivantes d'une imagination inventive où la raison pouvait découvrir des allégories profondes, elle marque entre Jésus et Mahomet le plus heureux effort de la création religieuse dans un monde en mal de croyances. On sait quelle résistance vivace elle opposa longtemps, jusqu'au fond de l'Occident, au christianisme déjà triomphant : les Cathares et les Albigeois mêlent à notre moyen-âge français le souvenir de Mānī. Dans l'Extrême-Orient, son succès ne fut pas moindre ; il y menaça le bouddhisme comme il menaçait en Occident l'Église chrétienne ; les fouilles de l'Asie Centrale attestent ses victoires dans les oasis du Turkestan chinois ; de puissantes tribus turques l'adoptèrent ; l'empire des Ouigours, qui domina le centre de l'Asie au VIII^e siècle, le reconnut dans sa religion officielle ; la Chine eut dans ses grandes villes des temples manichéens. Mānī, d'ailleurs, s'était présenté comme le successeur du Bouddha. « La sagesse et les bonnes œuvres, écrivait-il, ont été apportées avec une suite parfaite d'une époque à une autre, par les Prophètes de Dieu. Elles vinrent en un temps par le prophète nommé Bouddha dans la région de l'Inde ; en un autre par Zoroastre, dans la contrée de Perse, en un autre par Jésus dans l'Occident. Après quoi la présente révélation est arrivée et la présente prophétie s'est réalisée par moi, Mānī, le vrai messager du vrai Dieu dans la Babylonie. » On comptait dans son œuvre plusieurs *Épîtres aux Indiens*. La trace la plus curieuse de ce syncrétisme audacieux subsiste dans cette *Vie de saint Joasaph* si largement répandue dans le monde chrétien tout entier, si populaire au moyen-âge, admise dans la *Légende Dorée*, et qui se réduit à un démarquage, trop transparent pour être contesté, d'une *Vie du Bouddha*, préalablement accommodée au goût manichéen. C'est vraiment l'honneur de l'Inde qu'une petite portion de son antique sagesse, véhiculée dans ce récit frelaté, ait pu laisser sur tout l'Occident une empreinte forte et durable.

Si le bouddhisme n'agit sur l'Occident que par des intermédiaires, et sous une sorte de déguisement, son action sur l'Extrême-Orient avait été directe et rapide. On se rappelle qu'un envoyé chinois à la cour des Yue-tche avait reçu, en l'an 2 av. J.-C., de l'héritier présomptif la communication orale d'un texte bouddhique qu'il avait rapporté en Chine. Bien d'autres encore,

trop obscurs pour jamais émerger à l'histoire, voyageurs, marchands, soldats, secondèrent la propagande anonyme. En 61 apr. J.-C., si on en croit l'histoire officielle, un songe de l'empereur Ming ti (58-76) ouvre au bouddhisme les portes du palais. « Ming ti voit en rêve un homme de grande taille, couleur d'or, qui avait une lueur brillante au sommet du crâne. Il interrogea ses ministres ; un d'entre eux lui dit : Dans la région d'Occident, il y a un dieu appelé Fo (ancienne prononciation : *bout* = Bouddha) ; sa taille est haute de seize pieds et il a la couleur de l'or jaune. L'empereur envoya donc une ambassade dans le T'ien-tchou (Inde) pour s'y informer de la doctrine du Bouddha. C'est alors que dans le Royaume du Milieu on se mit à figurer des images. Ying, roi de Tch'ou, fut le premier à ajouter foi à cette doctrine. » Tel est le récit tout légendaire consacré par la tradition, et enregistré dans les *Annales des Seconds Han*. Mais des indices patiemment relevés prouvent que la Chine connaissait et comptait déjà des moines (*çramaṇa*) et des fidèles laïques (*upāsaka*). Les envoyés de Ming ti auraient ramené de l'Inde à la capitale impériale, Lo-yang (dans le Ho-nan) deux moines à jamais célèbres dans les fastes du bouddhisme chinois et dignes d'une gloire plus large encore : l'un désigné sous un nom indien Kāçyapa Mātanga, l'autre sous un nom chinois : Fa-lan l'Indien. Ils n'apportent pas seulement des dogmes et des doctrines, ils inaugurent soi-disant l'immense travail de traduction qui se poursuivra pendant dix siècles et qui fera passer les productions les plus variées du bouddhisme indien : récits édifiants, contes, hymnes, philosophie, poésie, dans la langue, dans la pensée, dans la vie de la Chine, d'où elles rayonneront sur les avant-postes de la civilisation orientale, en Corée, au Japon. L'Inde imaginative, émotive, contemplative, apportait à la Chine par trop raisonnable de Confucius et des lettrés le ferment qui lui manquait encore et que les disciples de Lao-tseu, trop magiciens, trop alchimistes et trop peu lyriques, avaient en vain essayé de lui fournir.

La première œuvre qu'on attribue traditionnellement aux premiers traducteurs consiste en une sorte d'anthologie, un recueil de morceaux choisis des textes sacrés, connu sous le titre de *Sūtra en Quarante-deux articles*. D'autres traductions attribuées à l'un d'eux se sont perdues dans les guerres civiles et les persécutions qui ont si souvent ensanglanté la Chine. Leurs premiers continuateurs sont originaires soit du pays des Yue-

tche, soit du pays de K'ang (Sogdiane), soit du pays de Ngan-si (Parthie), soit enfin du Tchou (l'Inde propre) ; la plupart sont iraniens de naissance. Le plus actif et le plus remarquable d'entre eux est Ngan Che-kao, prince royal d'une famille parthe, qui aurait renoncé au trône en faveur de son oncle pour entrer en religion ; il arriva en Chine en 148, y mourut en 170, et dans cet intervalle de vingt-deux ans il aurait exécuté 176 traductions, dont 55 sont conservées. Après la chute des Seconds Han, vers 220, la Chine se divise en trois royaumes : Wei à Lo-yang (220-265), Chou à Tch'eng-tou du Sseu-tch'ouan (221-263), Wou à Nankin (222-279). Les Wei maîtres des voies de terre, les Wou maîtres des voies de mer qui mènent aux pays d'Occident, se disputent les moines, missionnaires ou coureurs d'aventures, qui apportent la parole sacrée ; les Wou sont les mieux partagés ; c'est chez eux que s'installent Tche K'ien, le Yue-tche, laïque très instruit, qui connaissait les ouvrages sacrés, les ouvrages profanes et les écritures étrangères, et qui possédait six langues ; arrivé en Chine à la fin des Seconds Han, il est engagé par le fondateur du royaume Wou, Souen K'inan, pour instruire le prince héritier ; de 222 à 253, il écrit de nombreuses traductions dont 49 subsistent ; Vighna, un adorateur du feu passé du mazdéisme au bouddhisme, qui traduit (224) l'admirable recueil des *Propos de la Loi* (*Dhammapada*, aussi *Udānavarga*) ; Seng-houei, appelé le Sogdien (K'ang) en souvenir de l'origine de sa famille ; ses parents, Sogdiens, étaient venus s'établir comme colons au Kiao-tche (Tonkin) ; par sa science et ses miracles il gagna la faveur de l'empereur Souen K'inan qui bâtit en son honneur un temple et un couvent. Souen K'inan reprend, sous les auspices du bouddhisme, le programme de Wou ti des Han, la poussée vers l'Inde. En 245 il envoie une ambassade au Fou-nan (Cambodge et Siam), qui y recueille soigneusement des informations sur l'Inde : « C'est un pays où fleurit la Loi du Bouddha ; le peuple est droit et honnête ; le sol est très fertile. Le nom du roi est Meoulouen (Murunda) et la capitale où il réside est entourée de murs. Les rivières et les cours d'eau sont divisés en un grand nombre de petits ruisseaux qui coulent dans des canaux et des tranchées et tombent dans une grande rivière. Les palais sont décorés de beaux travaux sculptés ; dans les rues, les carrefours, les maisons, les pavillons, les terrasses, on entend le son des clochettes, des tambours, des chants ; on voit de riches étoffes, on respire le parfum des fleurs. Les marchands y arrivent par terre et par mer, et s'y réunissent en

grand nombre, offrant en vente pour répondre au goût public des vases artistement ouvragés et des curiosités de grand prix. »

Les Tsin Occidentaux qui rétablissent pendant quarante ans (265-316) l'unité de l'empire comptent parmi leurs traducteurs un homme remarquable, Fa-hou (Dharmarakṣa) l'Hindou, un Yue-tche né et élevé en Chine, qui a visité les pays occidentaux et connaît trente-six langues. Ses traductions sont au nombre de cent soixante-quinze, dont quatre-vingt-dix subsistent.

La triste période des Seize Royaumes (304-438) où la Chine est morcelée et disloquée, produit le plus grand des traducteurs, le plus savant, le plus fidèle au sens de l'esprit, le mieux doué, un des plus actifs : Kumārajīva (344-413). Sa biographie romanesque est un raccourci saisissant de la période où il vit : « C'était un homme du T'ien-tchou (Inde) ; sa famille y exerçait par droit héréditaire les fonctions de ministre d'état. Son grand-père était un homme hors du commun ; il avait une grande réputation dans le royaume. Son père était intelligent autant que vertueux. Au moment de recueillir la succession de ses aïeux, il y renonça et il entra en religion. Il partit vers l'Est et passa les Ts'ong-ling [Pamir]. Le roi de Koutcha qui savait quelle dignité il avait refusée, sortit de sa capitale pour aller à sa rencontre et le pria d'être son chapelain (*purohita*). La sœur du roi, âgée de vingt ans, était d'une intelligence insigne ; de tous les royaumes on l'avait demandée en mariage. Mais quand elle le vit, elle voulut l'avoir pour mari et on le contraignit à se marier. Elle conçut. Des signes merveilleux manifestèrent chez la mère la grandeur de l'enfant qu'elle devait mettre au monde... L'enfant reçut le nom de Kumārajīva, du nom de son père : Kumāra, et de sa mère, Jīvā... Mère encore une seconde fois, la princesse obtint de son mari l'autorisation d'entrer au couvent et d'y emmener son fils aîné, Kumārajīva avait alors sept ans ; il apprit par cœur les textes sacrés ; il en récitait chaque jour mille stances. Quand il eut neuf ans, sa mère partit avec lui au Cachemire, par-delà l'Indus. Là, l'enfant trouva un maître célèbre, Bandhudatta qui était le cousin du roi de Cachemire. Bandhudatta lui apprit le *Recueil Moyen* (*Madhyama Āgama*) et le *Recueil Long* (*Dīrgha Āgama*). Sur l'invitation du roi, le jeune novice soutint au palais même une controverse avec les hérétiques. Après trois ans de séjour, sa mère voulut retourner à Koutcha. Elle passa les montagnes au Nord des

Yue-tche. Là elle rencontra un saint homme qui prédit à l'enfant un magnifique avenir : s'il gardait sa chasteté jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, il devait sauver un grand nombre d'hommes par la loi du Bouddha... Ils arrivèrent au pays de Kachgar... Kumārajīva y resta une année entière ; pendant l'hiver il y récita la *Métaphysique* (*Abhidharma*) avec les six *Traité canoniques* (*Pāda*). Un moine instruit pressait le roi de Kachgar de retenir Kumārajīva. Le roi de Koutcha, de son côté, envoyait messenger sur messenger pour l'inviter à revenir. Avant de se remettre en route, Kumārajīva étudia encore les quatre Veda, les cinq sciences, les traités hérétiques et l'astronomie. Deux personnages distingués, petit-fils du roi de Yarkand, vinrent alors lui demander l'autorisation de le suivre et l'ordination monastique ; l'aîné qui était un adepte du Grand Véhicule récita à Kumārajīva un texte qui le décida à embrasser cette doctrine. Puis à la suite de sa mère, il se rendit au royaume de Wen-sou (Ouch-Tourfan), à la limite nord de Koutcha où il soutint encore une controverse. Le roi de Koutcha vint en personne le saluer dans le royaume de Wen-sou et le ramena dans son propre royaume. La fille du roi se fit nonne ; il lui enseigna les textes. À cette époque on comptait dans le pays de Koutcha environ dix mille moines. » Kumārajīva avait reçu du savant Vimalākṣa, originaire du Cachemire émigré à Koutcha, et qui devait rejoindre plus tard (406) son élève en Chine, la discipline monastique de l'école Sarvāstivādin. Sa mère, sur ces entrefaites, retourna dans l'Inde. Mais brusquement un général chinois Lu Kouang, qui devait à son tour fonder une dynastie (les Leang Septentrionaux) vient à la tête de 70 000 hommes réduire Koutcha. La ville est prise. Le vainqueur commence par traiter brutalement le moine qui était la gloire de Koutcha ; il l'obligea même à s'unir avec son élève, la fille du roi entrée dans les ordres. Mais ses dispositions changèrent ensuite ; il le garda près de lui à Leang-tcheou jusqu'à l'an 401 ; puis Kumārajīva passa à la cour des Seconds Ts'in, à Tch'ang-an. Dans l'espace de trente ans environ, il traduisit quatre-vingt-dix-huit ouvrages qui formaient plus de quatre cent vingt fascicules. Il subsiste encore cinquante de ses traductions.

La biographie de Kumārajīva suffit à montrer quelle était la fréquence et la facilité des déplacements d'un bout à l'autre de l'Asie Centrale dès la fin du iv^e siècle, et combien la culture bouddhique de l'Inde était répandue dans la longue ligne d'oasis qui jalonne les routes de l'Inde à la Chine.

Aussi, quand l'Empire du Milieu se trouva déchiré par l'anarchie au temps des Seize Royaumes, un groupe de moines conçut le projet d'aller ensemble dans l'Inde chercher les lois et les préceptes de la religion, afin de sauver la foi au moment où elle semblait menacée de disparaître. Partis nombreux, ils s'égrenèrent ou succombèrent en route ; un seul, Fa-hien, accomplit le voyage entier. Il resta quinze années en route, de 399 à 414 ; à son retour, il traduisit plusieurs textes qu'il avait rapportés de l'Inde, et composa la relation de son voyage, qui s'est heureusement conservée. Abel Rémusat l'a traduite sous le titre de *Foe koue ki* ou *Relation des Royaumes Bouddhiques* ; cette traduction, publiée quatre ans après la mort de Rémusat, en 1836, couronne glorieusement la carrière du maître qui a créé l'étude scientifique de la langue et de la civilisation chinoises. Parti de Tch'ang-ngan (Si-ngan-fou, du Chàn-si), Fa-hien avec ses compagnons s'achemine par le désert de Gobi vers Touen-houang, d'où il va droit au nord du Lop-nôr à Karachar, puis à Khotan. « À partir de la région du Lop-nôr, tous les royaumes qu'on trouve en voyageant à l'Occident ressemblent plus ou moins à celui-ci : les laïques aussi bien que les religieux pratiquent tous les règles indiennes, avec des différences qui tiennent à plus ou moins de grossièreté ou de raffinement. Chaque royaume a sa variété propre de parler Hou (iranien d'Asie Centrale), seulement les religieux sont exercés tous à l'écriture de l'Inde et au langage de l'Inde. » À Khotan, Fa-hien assiste à une procession religieuse qui l'émerveille ; c'est un spectacle qu'il retrouve plus tard à Pāṭaliputra, puis à Ceylan, sans que son enthousiasme se lasse de la somptuosité, de la noblesse, du pittoresque de ces cortèges. De Khotan à Kachgar, puis à travers le Pamir, et descente sur l'Indus par la vallée de Gilgit. Avant d'entrer dans l'Inde propre, la troupe se partage en plusieurs compagnies qui vont par des itinéraires différents visiter les lieux saints du pays de Caboul et de Ghazni. Puis par la vallée du Gomal ou du Kuram, Fa-hien rejoint l'Indus, qu'il traverse. « En voyant arriver des religieux du pays de Ts'in (Chine) les gens du pays furent extrêmement touchés ; ils dirent : Comment ! des hommes des pays limitrophes peuvent aussi quitter leurs foyers pour pratiquer la Voie, et venir si loin à la recherche de la loi du Bouddha ! » Fa-hien gagne Mathurā, descend la vallée du Gange ; il visite minutieusement les lieux saints, passe trois ans à Pāṭaliputra pour étudier et copier les textes ; il se rend ensuite au port de Tāmralipti, le grand entrepôt des bouches du Gange, y passe encore deux

ans à copier des textes et des images, s'embarque pour Ceylan, où il poursuit son travail, et retourne en Chine par la voie de mer. Fa-hien a visité l'empire des Gupta au temps de sa plus grande splendeur ; il a résidé longtemps dans leur capitale ; mais il n'est qu'un humble pèlerin, modeste et ignoré. Il n'a pas approché les puissants, comme fait Hiuan-tsang deux siècles plus tard ; il vit confiné dans les couvents et les bibliothèques, n'a de regards que pour les choses sacrées, n'a d'oreilles que pour les saintes légendes. Précieux pour la religion et l'archéologie, son témoignage fournit peu à l'histoire. Cependant ses brèves notes laissent deviner son admiration pour le régime dont l'Inde jouissait alors sous l'administration bienfaisante de Candragupta Vikramāditya : « Dans le royaume du Milieu (Madhyadeça, l'Inde Centrale) le froid et le chaud sont modérés et tempérés l'un par l'autre ; il n'y a ni bruine ni neige. Le peuple vit dans l'abondance et la joie. On ne connaît ni registre de recensement (pour l'impôt), ni magistrats, ni lois. Il n'y a que ceux qui cultivent les terres du roi qui en recueillent les fruits. Quand on veut s'en aller, on s'en va ; quand on veut rentrer, on rentre. Pour gouverner, les rois n'emploient pas l'appareil des supplices. Si quelqu'un se rend coupable, il est seulement frappé dans son argent et on suit en cela la légèreté ou la gravité de sa faute. Alors même que par récidive un malfaiteur commet un crime, on se borne à lui couper la main droite, sans rien lui faire de plus. Les ministres du roi et ceux qui l'assistent ont tous des émoluments et des pensions. Les habitants de ce pays ne tuent aucun être vivant ; ils ne boivent pas de vin et ne mangent pas d'ail ni d'oignons. Il ne faut excepter que les *Caṇḍāla* (paria) ; ils ont des demeures séparées des autres hommes... On ne vend pas d'animaux vivants. Il n'y a dans les marchés ni boucheries, ni boutiques de marchands de vin. »

À l'occasion de son long séjour à Pāṭaliputra, où le palais impérial d'Açoka l'émerveille (c'est pour lui une œuvre des génies), il écrit : « Les villes et les bourgs de ce royaume sont grands ; le peuple y est riche ; il aime les discussions, mais il est compatissant et juste dans ses actions.

Tous les ans, pour célébrer l'anniversaire du Bouddha, on fait des chars à quatre roues sur lesquels on dresse cinq étages en bambou soutenus par des lances. On couvre de tapis de feutre blanc sur lesquels on peint ensuite les images de toutes les divinités célestes qu'on décore avec de l'or, de l'argent et du verre de couleur. En haut, on attache un toit d'étoffe brodée ; aux

quatre coins sont pratiquées de petites chapelles, dans chacune desquelles est un Bouddha assis, avec des Bodhisattvas debout à ses côtés. Il peut y avoir environ vingt de ces chars, qui diffèrent tous l'un de l'autre pour le faste et pour l'importance. Ce jour-là religieux et laïques de tout le pays se rassemblent pour faire du chant, des tours, de la musique, pour offrir des fleurs et des parfums... À la nuit tombante, on allume partout des lanternes... Et dans chaque province il en est de même. Les principaux citoyens du royaume ont établi chacun un hôpital de charité. Les pauvres, les orphelins, les malades du pays y viennent ; on leur donne tout ce dont ils ont besoin. Les médecins y examinent leurs maladies, on leur donne à manger et à boire ce qu'il leur faut pour les rétablir. Une fois guéris, ils s'en vont spontanément. »

Telle était la vision paradisiaque que l'Inde offrait à un visiteur chinois vers l'an 400 du Christ. Mais le bonheur est éphémère et les barbares n'étaient pas loin : les Huns allaient encore une fois se déchaîner sur le monde.

VIII

LE PASSAGE DES HUNS L'ANTÉCHRIST DU BOUDDHISME

Le v^e et le vi^e siècle sont, dans l'histoire de l'Inde, comme dans toute l'étendue de l'ancien continent, une période de secousses et d'ébranlements qui présage la catastrophe prochaine où l'ancien monde, déjà frappé à mort par l'expansion chrétienne, doit succomber et disparaître sous la ruée de l'Islam. Comme toujours, l'Inde ne nous laisse entrevoir qu'à de vagues indices les événements qui s'y déroulent ; c'est par ses voisins surtout que nous devinons ce qui s'y passe. Après le règne éclatant de Candragupta II Vikramāditya, son fils Kumāragupta (413-455) semble maintenir assez longtemps l'empire et les nobles traditions de sa famille ; mais ses dernières années s'achèvent dans des catastrophes. Skandagupta, son fils et son successeur, se plaît à rappeler les circonstances tragiques où il a recueilli la couronne : « Sa maîtrise de soi, sa vigueur, sa sagesse, son activité, son héroïsme exercés tous les jours lui ont valu d'atteindre le but qu'il s'était proposé ; ses ennemis visaient une conquête convoitée ; c'est lui qui a frustré leurs espérances. Tandis qu'il travaillait à étayer la fortune branlante de sa race, il a passé les trois veilles de la nuit sans autre couche que le sol de la terre et a ainsi vaincu les Puṣyamitra, et les rois ont servi d'escabeau à ses pieds... Avec son père monté au ciel, la splendeur de la dynastie avait disparu ; de ses bras puissants, vainqueur des ennemis, il l'a rétablie, et s'écriant : C'est la victoire ! il s'est élancé joyeux vers sa mère qui pleurait de joie, comme Kṛṣṇa triomphant avait fait pour Devakī... Quand il s'est rencontré en bataille avec les Huns (*Hūṇa*), la terre a tremblé dans ses bras, tant la secousse était formidable. » Dès 457 il avait si bien consolidé son pouvoir que le littoral entre l'Indus et la Narmadā, le « Beau Pays »

(*Surāṣṭra*) conquis jadis par son grand père était rentré sous sa domination. Un lieutenant du gouverneur qui administrait la province au nom de Skandagupta réparait à son tour ce réservoir de Girnar où tant de générations avaient déjà laissé leur empreinte, et, sur le rocher historique d'Açoka et de Rudradāman le Satrape, il gravait une inscription commémorative, cette fois tout entière en vers, et qui montre une nouvelle étape du développement de l'Inde ; après les grandes leçons de morale transcendante du III^e siècle avant l'ère, après le récit élégant et substantiel du II^e siècle après l'ère, l'Inde du dernier des Gupta, au lendemain d'une crise où elle faillit sombrer, ne présente plus qu'une mise en œuvre raffinée de thèmes banals et de formules creuses, avec une mythologie vide de foi, sinon de croyance. Le fonctionnaire, Cakrapālita, fils du gouverneur Paṇḍadatta, est un adorateur de Viṣṇu ; à l'occasion du travail exécuté, il dédie un temple à son dieu. Mais son acte d'adoration est une flatterie de courtisan ; en célébrant Viṣṇu c'est son roi qu'il glorifie : « Succès ! la Fortune a des jouissances enviabiles ; que de fois elle avait été dérobée avant d'être reprise à Bali (le démon) pour faire le bonheur du maître des dieux ! Le vainqueur, chez qui réside éternellement la déesse au trône de lotus (la Fortune) c'est Viṣṇu, qui a vaincu le mal, infiniment victorieux ! Et ensuite le vainqueur que la Fortune presse poitrine à poitrine, qui doit à ses propres bras sa vigueur mâle, le roi au-dessus des rois des rois... c'est Skandagupta en qui se réunissent tous les mérites royaux, qui a largement étendu sa puissance ; quand son père avait passé dans la compagnie des dieux, c'est lui qui, courbant ses ennemis, a par son énergie personnelle rendu l'ordre à la terre jusque par-delà les frontières de son empire, entre les quatre Océans. Oui, sa victoire, sa gloire, ses ennemis même dont il a déraciné l'orgueil, la publient dans les contrées des Barbares (*Mlecchas*). Après un mûr et subtil examen, après avoir considéré ce qui fait les qualités ou les défauts, la Fortune a dédaigné tous les fils de roi pour le choisir spontanément comme époux. Sous les ordres de ce prince, pas un homme d'entre ses sujets ne s'écartait de la règle ; il n'y avait ni malheureux, ni pauvre, ni souffrant, ni avaricieux, ni criminel, ni torture. » L'éloge, mérité peut-être au temps de l'inscription, cessa bientôt d'être vrai ; ses monnaies trahissent la débâcle financière de l'empire Gupta, symptôme précurseur d'autres débâcles ; d'abord élégantes et soignées, elles sont encore du type de l'aureus, au titre

de 72 % d'or pur ; l'alliage se détériore avec la facture, et passe au titre de 50 %. En même temps, pour une raison indéterminée, l'ancien étalon hindou (à 9,48 grammes) se substitue à l'aureus romain. Est-ce la réaction du nationalisme hindou en présence de l'invasion menaçante ? Déjà vers 430, les Kuṣaṇa sont rentrés en scène. La vague d'Indo-Scythes qui avait couvert la plus grande partie de l'Inde aux environs de l'ère chrétienne s'était progressivement retirée ; elle avait reculé au nord de l'Hindoustan ; la dynastie qui avec Kaniṣka avait exercé sur l'Inde une influence décisive avait cessé d'être hindoue pour graviter autour de l'Iran. Mais au moment où la résistance de l'Inde faiblit, la pression puissante exercée du nord ramène les Kuṣaṇa, sous la conduite d'un chef nommé Kidāra, dans le domaine de l'Inde qu'ils avaient dû évacuer.

L'anarchie, le désordre, les guerres qui ravagent l'Orient et l'Occident au cours du IV^e siècle ont réveillé l'esprit des grandes aventures chez les hommes des steppes du nord. À l'ouest, l'Empire romain sous Constantin, Constance, Julien et leurs successeurs, l'Empire Sassanide sous Sapor II (309-379) et ses faibles héritiers s'épuisent dans un duel éternellement renouvelé, éternellement stérile ; les temps d'Alexandre et de Seleucus sont passés sans retour ; le christianisme qui reprend à son compte les ambitions romaines, n'arrivera pas s'installer en maître au-delà de l'Euphrate pour se répandre sur l'Asie. À l'est, la Chine partagée entre seize royaumes, est déchirée par le conflit des prétentions rivales ; une dynastie d'origine tartare, les Wei, s'installe dans la Chine du nord en 386, étend rapidement son territoire, et finit après un siècle de luttes par fixer sa résidence dans la capitale impériale de Lo-yang, aujourd'hui Ho-nan fou (494). Mais ces conquérants turco-mongols doivent eux-mêmes faire front contre des concurrents qui les poussent, surtout contre les Jeou-jan ou Jouen-jouan qui se sont organisés vers 400 et qui dominent depuis Karachar jusqu'à la Corée ; la résidence de leur souverain est au nord de Touen-houang. Parmi les tribus que les Jeou-jan ont soumises figurent les Houa, qui vont bientôt jouer un grand rôle. À la suite d'événements inconnus, les Houa abandonnent leurs anciens pâturages, s'élancent au galop vers l'Occident et soudain débouchent sur l'Oxus, comme avaient fait près de six siècles auparavant les Yue-tche vaincus par les Hioung-nou. Comme les Yue-tche, introduits dans l'histoire de l'Asie indienne et iranienne y perdent leur

ethnique pour recevoir le nom de la famille des Kouchans qui les gouverne, les Houa passés à l'ouest du Pamir y sont connus sous un nom qui désigne chez eux la famille royale, les Hephthalites. Dès le début de son règne qui va de 420 à 438, le roi Sassanide Bahrām V, le fameux Bahrām Gōr (l'onagre), héros de roman et d'épopée, est en lutte contre eux ; déjà ils ont pénétré en Bactriane. Bahrām les arrête, les refoule, et dans une nouvelle bataille près de Merv, il tue leur roi. Mais une victoire sur ces hordes amorphes du nord n'est jamais qu'un délai gagné. Le successeur de Bahrām, Yezdegerd II (438-457), doit recommencer la lutte pour dégager la Bactriane de nouveau envahie. Peroz (459-484) envoie d'abord contre les Hephthalites au nord de l'Oxus une armée qui va se perdre dans les sables du désert ; il se met lui-même à la tête d'une nouvelle expédition qui aboutit à un désastre ; il est tué, et la Perse doit se résigner à payer tribut à son vainqueur. Le long et triste règne de Kavādh (488-531) voit les Hephthalites s'installer dans l'est de l'Iran, les troupes romaines de Bélisaire envahir la Mésopotamie, tandis que Mazdak propage dans l'intérieur de l'empire ses doctrines communistes.

Arrivés en Bactriane, les Hephthalites en ont délogé les Kouchan, comme les Yue-tche en avaient délogé les Çaka. Et le mouvement fatal recommence avec ses étapes régulières. Les Kouchans se mettent à l'abri derrière la haute chaîne de l'Hindou-Kouch, occupent la vallée du Caboul, passent l'Indus, envahissent le Penjab, et s'y maintiennent environ un demi-siècle. Mais la ruée des hordes, arrêtée temporairement par l'obstacle des montagnes, le surmonte à la longue, et le flot de la grande invasion déborde et s'étale sur les plaines de l'Hindoustan. L'empire Gupta s'écroule ; les rejetons dispersés de la famille impériale vont créer de petits royaumes au Magadha, au Malva. L'Inde est aux Huns.

Une destinée tragique a remis en présence sur les frontières de l'Inde, puis sur le sol de l'Inde, les deux hordes dont le conflit avait provoqué, deux siècles avant l'ère, des contre-coups si graves pour l'avenir du monde : les Yue-tche et les Huns (Hiong-nou). Les Hephthalites, en effet, sont des Huns ; les Indiens, les Persans, les Grecs sont d'accord pour les désigner ainsi. Cette fois, l'Europe a vu avant l'Inde passer « le Fléau de Dieu ». Arrivés en 375 dans l'Europe orientale, les Huns ont chassés devant eux les Goths qui ont dû traverser le Danube ; après cinquante ans de

courses désordonnées et de luttes de clans, un barbare de génie, Attila, les a groupés sous sa volonté, les a conduits à travers toute la Germanie jusqu'aux rives de la Marne, où l'alliance de la Gaule romaine et des Francs a brisé leur élan (451) dans les Champs Catalauniques. Attila, désarmé, a dû reculer, rentrer en Germanie ; deux ans plus tard il mourait (453) ; l'Europe, le christianisme, la civilisation antique étaient sauvés du péril des Huns. Impuissante à rompre la barrière de l'Occident, la horde n'en cherche qu'avec plus d'acharnement à rompre la barrière indo-iranienne. La défaite et la mort du Sassanide Peroz en 484 lui ouvre largement les routes de l'Inde. La domination des Huns dans l'Inde dure environ un demi-siècle ; elle se résume en deux règnes : Toramāṇa d'abord, puis son fils Mihirakula. Comme tous leurs congénères des steppes, les *Hūṇa* de l'Inde (que l'usage local désigne spécialement comme les « Huns blancs » *çveta-*, *sita-*, *leukoi Hounnoi* de Cosmas) s'adaptent en apparence avec une inépuisable souplesse aux nations chez lesquelles ils pénètrent. Leur monnayage est d'abord la copie fidèle du type sassanide, tout mince, avec une légende en caractères gréco-sassanides, avec l'autel du feu, l'étoile et le croissant ; puis, maître du Malva oriental, Toramāṇa copie les pièces du roi Budhagupta qu'il a renversé ; il lui emprunte même en se l'appropriant la légende typique de la frappe des Gupta « vainqueur de la terre, maître de la terre, S. M. Toramāṇa, le dieu, est victorieux » [*vijitāvanir avanipati Çrī Toramāṇa devo jayati*] ; au revers, il reproduit le paon à la queue étalée qui est le symbole des Gupta. Il prend le titre hindou de « roi suprême des grands rois » (*Mahārājādhirāja*). On croirait que la conquête s'est accomplie en douceur, par un simple transfert légal de souveraineté. En l'an 484, à Eran (district de Sagar, Central Provinces) un chef local, Mātrviṣṇu, qui porte le titre de mahārāja, et son cadet Dhanyaviṣṇu, érigent une colonne en l'honneur de Viṣṇu et datent l'inscription votive « du temps du roi Budhagupta, tandis que Suraçmicandra exerce les fonctions de mahārāja entre la Kālindī (Jumna) et la Narmadā ». Un peu plus tard, Mātrviṣṇu étant mort dans l'intervalle, le même Dhanyaviṣṇu consacre dans la même localité un temple à Viṣṇu-Sanglier (l'avatar du dieu quand il a repêché sur ses défenses la terre engloutie par l'Océan), et il élève sous le portique la statue colossale du Sanglier divin, haute de onze pieds environ, couverte de personnages sacrés ou divins ; elle porte une inscription votive datée cette fois, avec l'étonnante impassibilité de l'Inde, « De l'an 1 de

S. M. Toramāṇa, le glorieux, le resplendissant, roi au-dessus des grands rois, qui gouverne la terre », et l'écrivain qui se pique de style ne néglige pas d'accumuler dans cette simple formule les effets d'allitération si appréciés par la poétique de l'Inde. Mais l'Inde, qui réussit à absorber presque toutes les races, échoue avec le Hun. La brute, qui semblait s'être un instant assoupie sous l'action d'un climat qui amollit d'un génie qui attendrit, se réveille avec une violence surexcitée chez le fils de Toramāṇa, Mihirakula. Avec lui l'Inde va connaître son Attila, et le bouddhisme son Antéchrist. Dans la galerie monotone des princes de l'Inde, que le protocole et les documents noient dans une sorte de brouillard incolore, Mihirakula se détache en vigoureux relief. Nous avons sur lui des témoignages variés d'origine, d'inspiration, et qui concordent dans leur ensemble. Le plus ancien est le témoignage d'un contemporain même de Mihirakula, d'un chinois, d'un pèlerin en mission officielle qui eut l'occasion de le rencontrer, de l'aborder, de l'entretenir en personne : un certain Song Yun originaire de Touen-houang que l'impératrice douairière Hou, de la dynastie des Wei du Nord, avait envoyé dans les Pays d'Occident en 518 pour y chercher des textes sacrés et pour y accomplir, en son nom et à son intention, une série d'actes méritoires dans les sanctuaires des lieux saints. Song Yun partit avec un cortège de moines ; en 520 il était au Gandhāra ; il rentra en Chine vers le début de l'an 523.

Depuis le voyage de Fa-hien, les relations entre l'Inde et la Chine n'avaient pas cessé ; la voie de terre, de plus en plus périlleuse dans l'anarchie du v^e siècle, était naturellement moins en faveur que la voie de mer, où la navigation prenait sans cesse plus d'activité. Tandis que Fa-hien était encore dans l'Inde, le religieux Tche-mong partait avec seize moines de Tch'ang-ngan en 404, suivait la route du Nord par Koutcha, gagnait Khotan, l'Iran, le Gandhāra, suivait fidèlement les traces toutes récentes de Fa-hien, prenait même à Pāṭaliputra une nouvelle copie des ouvrages que la complaisance d'un brahmane avait procurés à Fa-hien et rentrait en Chine par le pays de Chou (Sseu-tch'ouan) en 424. La relation qu'il avait écrite est malheureusement perdue. En 420, un moine de Houang-long (Tche-li), nommé Fa-yong, avec une troupe de vingt-cinq personnes, prenait également la route du Nord, visitait Caboul, le Penjab, la vallée du Gange et retournait par mer à Canton. La menace des invasions barbares poussait les

rois de l'Inde à chercher en Chine des alliances : en 428 la cour des Song recevait à Nankin (donc par la voie de mer) un envoyé du roi « Aimé de la Lune » Yue-ai, souverain de Kia-pi-li dans l'Inde (T'ien-tchou), qui apportait entre autres présents des bijoux et des perroquets blancs. L'« Aimé de la Lune » correspondrait bien à Candragupta (II) ; mais le souverain Gupta de ce nom était mort alors depuis quinze ans. En tout cas, c'est le moment même où l'Iran subit déjà le premier choc de la ruée hephthalite. En 466, une nouvelle ambassade du roi de Kia-pi-li de l'Inde vient se présenter à la cour des Song ; l'Empereur décerne au roi de l'Inde le titre de « Général qui établit solidement son autorité ». Le procédé dut paraître d'une ironie cruelle à un prince qui voyait alors son pouvoir si menacé. En 502, les Leang, qui viennent de prendre la place des Song à Nankin, reçoivent un envoyé du roi Gupta (K'iu-to) de l'Inde qui apporte à la cour un message royal avec des présents. Vers le même temps (entre 500 et 504), les Wei du Nord, à Lo-Yang, reçoivent, eux aussi, un envoyé indien qui leur offre un cheval. Les informations qu'il fournit sur l'Inde, sur sa faune, sa flore, ses produits manufacturés, sa population, sont consignées avec soin et passent dans les Annales de la dynastie. Une partie de la notice vaut d'être citée ici : « À l'ouest, le pays est en relation de commerce par mer avec l'Empire Romain (T'a-ts'in) et la Perse (Ngan-si) ; il arrive que les gens du pays voyagent jusqu'au Fou-nan (Siam et Cambodge) et au Tonkin (Kiaotche), pour y faire du trafic... Ils ne se servent pas de billets de change, mais ils paient les marchandises avec des coquillages (cauris) ; ils sont particulièrement adroits à la magie. La plus grande marque de respect chez eux, c'est, avant d'adresser la parole à quelqu'un, de lui baiser les pieds, et de lui toucher légèrement les talons. Dans les maisons des riches, il y a de jeunes chanteuses et des faiseurs de tours qui amusent le monde. Le roi et ses fonctionnaires sont vêtus de soie brochée ; le monarque porte au sommet de la tête une mèche de cheveux qu'il tord en spirale ; sur le reste de la tête, les cheveux sont très courts. Les hommes portent la barbe et ont des pendants aux oreilles. Ils ont l'habitude d'aller pieds nus et s'habillent en blanc. Ils sont craintifs, ont peu de goût pour la guerre et les combats. Ils sont armés de l'arc et des flèches, du bouclier et du javelot ; ils connaissent l'usage des échelles d'escalade, des « bœufs-de-bois », des « chevaux flottants » ; ils font aussi des galeries souterraines. Ils ont une langue écrite, sont excellents en astronomie et dans le calcul du calendrier. Tous les

Indiens étudiaient un livre élémentaire appelé *Siddham* (l'alphabet avec toutes les combinaisons de lettres), et ils écrivent sur des feuilles appelées *pei-to* (*pattra*). »

Ce n'était pas une vaine curiosité qui portait la cour des Wei à s'informer en détail sur l'Inde. Leur effort constant avait tendu à renouer des relations avec l'Ouest lointain. En 445, le royaume de Chan-chan, au sud du Lop-Nor, avait reconnu leur autorité, et la route du Turkestan avait été rouverte après une longue interruption. Leur zèle héréditaire pour la foi bouddhique concordait avec leurs intérêts politiques pour les tourner du côté de l'Inde et de la Sérinde. C'est sous leurs auspices que l'art gréco-bouddhique élaboré au Gandhāra passe en Chine pour y produire ces chefs-d'œuvre qui ont rendu « l'art des Wei » familier à tous les connaisseurs. Les sanctuaires taillés ou plutôt sculptés dans la roche, que l'imagination et la technique hindoues avaient dégagés peu à peu des simples aménagements de grottes naturelles, avaient provoqué l'émulation du bouddhisme chinois. Dès l'an 414, les Wei avaient entrepris, dans le voisinage de Ta-t'ong fou, non loin de P'ing-tch'eng qui était alors leur capitale, la construction de dix grands temples à l'intérieur du roc ; le travail ne fut achevé qu'au bout de cent années (524). Le nombre des grottes était de mille, les statues de Bouddhas étaient au nombre de dix mille. Quand la capitale eut été transférée à Loyang (494), l'empereur Che-tsong (500-515) entreprit le même travail dans le fameux défilé de Long-men ; il donna l'ordre de tailler trois niches colossales pour y abriter des statues bouddhiques. L'œuvre, grandiose, subsiste, comme un des plus merveilleux monuments de la foi et de l'art. L'impératrice douairière qui avait chargé Song Yun d'une pieuse mission était la veuve de Che-tsong.

Song Yun se rendit d'abord à la cour royale des Hephthalites (Ye-ta), installée du côté de Bamyan ou de Hérat. « Le royaume touche du côté de l'ouest à la Perse, du côté de l'est à Khotan. » Il s'agit donc des Hephthalites du nord de l'Hindoustan, distincts de ceux de l'Inde. Le roi accueille avec respect Song Yun et ses compagnons. « Quand il vit les envoyés de la grande dynastie Wei, il se prosterna à deux reprises et reçut agenouillé l'édit impérial. Lorsqu'arriva le moment où il tint audience, un homme chanta et les étrangers s'avancèrent ; à un autre chant, l'audience fut terminée. Il n'y eut que cette cérémonie et on ne vit aucun orchestre

[contrairement à l'usage chinois]. » De là les Chinois se rendent aux pays d'Oddiyāna (Wou-tch'ang = Svat) : « le sol et la terre sont fertiles et excellents ; gens et produits sont florissants. Les cent sortes de céréales y poussent toutes ; les cinq espèces de fruits y mûrissent en abondance. Pendant la nuit, on entend le son des cloches [des monastères] qui remplit toute la contrée... Quand le roi de ce pays vit Song Yun, il lui dit : Ô ambassadeur de la grande dynastie Wei, approchez ! Il salua en élevant les mains et en s'agenouillant pour recevoir le texte de l'édit impérial. Quand il eut appris que l'impératrice douairière était une fervente adepte de la Loi bouddhique, il se tourna aussitôt vers l'Est, et, joignant les paumes de ses mains, il adora en envoyant son cœur au loin. » Il se fait ensuite exposer en détail par Song Yun les merveilles et les gloires de la Chine, et s'écrie : « Si la réalité est telle que vous le dites, c'est là le royaume du Bouddha ; quand j'aurai fini ma vie, je désire naître dans ce pays ».

Mais au Gandhāra où Song Yun et ses compagnons arrivent au quatrième mois de l'an 520, tout change subitement : « Quand le royaume eut été vaincu par les Hephthalites (Ye-ta), on y plaça comme roi un *tegin* (prince) ; depuis que (cette dynastie) gouverne le royaume, deux générations se sont déjà écoulées. Le roi est d'un naturel méchant et cruel ; il fait mettre à mort beaucoup de gens ; il ne croit pas à la religion bouddhique ; il se plaît à sacrifier aux démons et aux génies. Les habitants du pays qui sont tous de la race des brahmanes, qui vénèrent la religion bouddhique et qui aiment à lire les Livres sacrés (*Sūtra*) et les Règles (*Vinaya*), quand ils eurent ce roi, le trouvèrent très peu de leur goût. Lui-même, se confiant dans sa vaillance et dans sa force, contesta un territoire au Cachemire (Ki-pin) ; il était en hostilités incessantes avec lui depuis trois années. Le roi avait sept cents éléphants de guerre ; chacun portait sur son dos dix hommes qui tenaient à la main des sabres ; les éléphants avaient un glaive attaché à leur trompe et prenaient part au combat contre les ennemis. Le roi se tenait constamment sur la frontière sans jamais revenir ; ses soldats étaient épuisés et son peuple accablé ; les cent familles gémissaient et étaient mécontentes. Song Yun se rendit au camp pour y communiquer le texte de l'édit impérial. Le roi se montra sans égards et sans politesse ; il resta assis pour recevoir l'édit impérial. Song Yun considérant qu'il était un barbare lointain qu'on ne pouvait astreindre à la règle, toléra son insolence et ne put encore lui

adresser des reproches. Le roi chargea un interprète de dire à Song Yun : Votre Excellence a traversé divers royaumes et passé par des chemins difficiles. N'êtes-vous point fatigué ? Song Yun répondit : Mon souverain apprécie fort le Grand Véhicule et fait chercher au loin les livres saints et les règles. Quoique la route soit difficile, je n'oserai point me dire épuisé. Votre Majesté est en personne à la tête de ses trois armées ; elle se tient au loin sur un territoire de la frontière, le froid et le chaud se sont succédé tour à tour ; il est impossible que vous ne soyez pas à bout de force. Le roi répliqua : Je ne parviens pas à soumettre un petit royaume ; cette question de votre Excellence me fait honte. » Song Yun attend une meilleure occasion, et quand il est devenu assez familier avec le roi, il reprend la question laissée en suspens : « Pourquoi Votre Majesté est-elle seule à ne pas se prosterner ? Le roi répondit : Si je voyais en personne le souverain de la dynastie des Wei, je me prosternerais ; mais si, lorsque je reçois sa lettre, je reste assis pour la lire, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Quand des hommes reçoivent une lettre de leur père ou de leur mère, ils restent tout naturellement assis pour la lire. (Le souverain de) la grande dynastie Wei est pour moi comme un père et comme une mère ; je reste assis pour lire sa lettre ; il n'y a rien là d'extraordinaire. Song Yun ne parvint pas à le faire céder. Le roi emmena alors Song Yun dans un temple où on était entretenu fort chichement. »

Évidemment Mihirakula n'était pas homme à s'embarrasser des délicatesses du protocole. La douceur du bouddhisme n'était pas faite non plus pour lui émouvoir le cœur. Entre les dieux du panthéon hindou, il avait, comme les premiers Kouchans avant Kaniška, adopté Çiva « le propice » de qui le nom (comme dans le cas des Euménides « les bienveillantes », en réalité les Furies) cache sous une antinomie les aspects farouches et redoutables. Il frappe sa monnaie au symbole du taureau, la monture de Çiva, avec la légende : Vive le taureau ! (*jayatu vṛṣaḥ*). La campagne qu'il menait alors contre le Cachemire, et qui finit par la conquête du pays, menaçait au cœur l'Église du Bouddha. Depuis les jours du dernier concile, la charmante vallée restait un ardent foyer d'études bouddhiques ; on y venait de partout étudier la Loi, témoin Kumārajīva que sa mère y avait amené encore enfant de Koutcha pour y recueillir les leçons des maîtres. On y conservait, on y adorait la sébile de Çakyamuni, le Graal du bouddhisme,

qui devait, d'après les prophéties dont Fa-hien entendait l'écho même à Ceylan, faire d'étape en étape le tour de l'Asie : Khotan, Koutcha, Ceylan, Chine, comme l'emblème des victoires de la foi. Or on apprit un jour avec horreur, dans toute l'étendue de la grande communauté, que la sébile avait été brisée ; Mihirakula avait osé porter la main sur la relique. À l'horreur se mêlait le découragement : qu'allait devenir la religion si les espérances suscitées par les prophéties étaient anéanties ? Il se trouva un voyant pour reconforter les fidèles : une apocalypse, le *Discours touchant Visage de Lotus*, mise aussitôt en circulation, attesta que la catastrophe, naturellement prévue et prédite par le Bouddha, serait réparée. Un moine venu de l'Oḍḍiyāna (Svat) en Chine en 557, et qui mourut en 596 à l'âge de cent ans, apporta ce texte et le traduisit ; cette version seule s'est conservée. Le Bouddha y célèbre la beauté du Cachemire, la gloire des saints qui y ont résidé, et après ces évocations heureuses il ajoute : « Or, il y aura ceci : un disciple de l'hérétique *Pūraṇa*, nommé Visage-de-Lotus, instruit, savant, versé dans l'astronomie, ayant un corps couleur d'or, mais homme de grande sottise, après avoir honoré quatre saints, au moment de faire une offrande, prononcera ce vœu : Je souhaite de détruire dans l'avenir la Loi du Bouddha. Et, pour avoir honoré des saints, il obtiendra à chacune de ses naissances un corps bien constitué. Et en dernier lieu, il naîtra dans une famille royale, et sera lui-même roi sous le nom de Mihirakula. Et il anéantira ma loi, et, en vraie brute, il mettra en pièces ma sébile. Et pour avoir détruit la sébile, il naîtra dans le grand enfer Avīci. » Sans poursuivre dans le détail les prédictions du Bouddha, rassurons-nous sur le champ : au cours des temps « la sébile brisée du Bouddha, par la force du Bouddha et par la force des racines de bien des créatures, redeviendra d'elle-même telle qu'elle était d'abord, sans aucune différence ».

Un siècle après Mihirakula, un pèlerin chinois, Hiuan-tsang, qui visite l'Inde, s'arrête à Çākala (Sialkot) du Penjab, l'ancienne capitale de Ménandre et aussi celle de Mihirakula. La légende a déjà brouillé les deux images, au détriment du Grec. Le pieux Chinois rapporte en détail l'affreuse histoire qu'il a recueillie sur place : comment Mihirakula, doué de talent et de sagacité, né brave et intrépide, avait demandé un religieux bouddhiste pour discuter avec lui, comment la communauté eut l'imprudence ou la hardiesse de lui envoyer un de ses anciens serviteurs entré dans les ordres,

d'où fureur du roi : « Il publia un décret qui ordonnait d'exterminer dans les royaumes des cinq Indes tous ceux qui continueraient à suivre la loi du Bouddha, d'expulser les religieux, de ne pas en laisser un seul ». Le roi du Magadha, Bālāditya, s'indigne des supplices infligés par Mihirakula et de la tyrannie qu'il exerçait. Mihirakula marche contre lui, il est vaincu, fait prisonnier ; Bālāditya va l'envoyer à la mort « pour s'être abandonné à la cruauté comme une bête féroce et pour avoir commis des crimes qui ne méritent pas de pardon ». La mère du vainqueur intervient, sollicite la grâce du vaincu. Docile aux ordres de sa mère chérie, Bālāditya eut pitié de ce prince dépouillé de son royaume, lui donna en mariage une jeune fille, le traita avec la plus grande distinction. Mihirakula, ayant perdu sa couronne, s'enfuit et alla se cacher dans les montagnes et dans les déserts ; puis, se dirigeant vers le nord, il chercha un asile dans le royaume de Cachemire. Le roi du Cachemire le reçut avec les plus grands honneurs. Ému de pitié en voyant qu'il avait perdu son royaume, il lui donna des terres et une ville. Au bout d'un certain nombre d'années, Mihirakula se mit à la tête des habitants de la ville qu'il gouvernait, tua par ruse le roi du Cachemire et se mit lui-même sur son trône. Profitant de sa victoire et de la terreur qu'il inspirait, il alla dans l'ouest pour châtier le roi du Gandhāra, lui dressa une embuscade et le tua. Ensuite il extermina toute la famille royale et les ministres, renversa les monuments sacrés, détruisit les couvents au nombre de seize cents. Outre les hommes qui avaient péri par le fer, il en restait encore neuf cent mille qu'il voulut massacrer jusqu'au dernier. En vain les ministres le supplient de se montrer clément. « Le roi emmena trois cent mille hommes des premières familles et les fit massacrer sur le rivage de l'Indus ; trois cent mille hommes des familles de la seconde classe, et les fit noyer dans les flots de l'Indus ; enfin trois cent mille hommes des dernières familles, et les distribua à ses soldats. Cela fait, il emporta les richesses du royaume qu'il avait perdu, rassembla ses troupes et partit. Mais il mourut avant de recommencer une nouvelle année. Au moment de sa mort, le ciel se couvrit de sombres nuages, la terre trembla, et il survint un affreux ouragan. Dans ce moment, les hommes qui avaient obtenu la sainteté furent saisis d'un sentiment de pitié et dirent en soupirant : Pour avoir immolé une foule d'innocents et détruit la Loi du Bouddha, il est tombé dans l'enfer. Il n'est pas encore au terme de la transmigration. »

Cinq siècles plus tard encore, un poète cachemirien, Kalhaṇa, réunit dans une Chronique versifiée, la *Rājatarangīnī* (achevée en 1149) les traditions et les légendes du passé de son pays. Et six cents années après la mort de cet autre Attila, le souvenir persiste comme un cauchemar inoubliable. « Mihirakula, roi violent, pareil à la mort régna sur le pays submergé par des hordes barbares. En lui la région du nord a produit comme un autre dieu de la mort, jalouse de surpasser la région du sud où préside Yama (le Trépas). On reconnaissait son approche aux vautours, aux corbeaux qui volaient sur ses traces pour se nourrir de ses victimes. Ce vampire royal était jour et nuit entouré de milliers de cadavres, même dans ses pavillons de plaisance. Cet ennemi de la race humaine n'avait ni pitié pour les enfants, ni compassion pour les femmes, ni respect pour les vieillards. Un jour il observa sur la poitrine de la reine, qui portait une étoffe venue de Ceylan, l'empreinte de pieds en or, il fut transporté de fureur. Son chambellan lui expliqua que les étoffes de Ceylan portaient comme marque d'origine l'empreinte du pied du roi ; il partit aussitôt en guerre contre l'île... Il y installa un nouveau roi... et à son retour il mit en fuite le Cola, le Karṇāṭa, le Lāṭa et les autres souverains... En arrivant à la Porte du Cachemire, il entendit le cri de terreur d'un éléphant qui tombait dans un précipice ; il fut charmé ; sa méchanceté se plut à ce cri, et il fit jeter dans l'abîme une centaine d'éléphants. Comme le contact des misérables souille le corps, le récit de ces horreurs salit la parole. Je ne raconterai pas d'autres actes de barbarie... Après un règne de soixante-dix ans, ce fléau de la terre fut pris de maladie, et il se brûla volontairement. Au moment où il sacrifiait ainsi son propre corps, une voix clama du ciel : Ce meurtrier de trois cent mille victimes a obtenu le salut, puisqu'il n'a pas épargné sa propre personne. Ceux qui rapportent ce trait le tiennent pour un donateur généreux qui a racheté ses fautes en octroyant des concessions de terres aux brahmanes. » Autrement dit, les brahmanes du Cachemire étaient tout disposés à lui pardonner le mal qu'il avait fait aux bouddhistes.

La notoriété de Mihirakula s'était étendue jusqu'au monde grec. Son nom est mentionné, mêlé déjà à la légende, dans un ouvrage singulier écrit par un de ses contemporains et achevé peu de temps après sa mort : la *Topographie Chrétienne* du moine Cosmas Indikopleustes. Cosmas, avant de recevoir les ordres, avait été longtemps trafiquant sur les mers ; il avait

pratiqué la Méditerranée, la mer Rouge, le golfe Persique, l'Océan Indien ; il paraît avoir visité les ports de l'Inde et de Ceylan. Plus avide de connaissance que de lucre, il avait exploré en long et en large toute l'Éthiopie, le haut cours du Nil. Retiré des affaires, il entra au couvent pour se vouer à une tâche d'apologétique ou plutôt de polémique. Ses observations, combinées avec ses méditations sur les Saintes Écritures, l'avaient conduit à rejeter comme une abomination démoniaque la doctrine grecque de la sphéricité de la terre et du ciel. Voici un spécimen de sa méthode : « Au temps de Josué, fils de Nun, le soleil s'est arrêté. Au temps d'Ézéchias, sur l'intervention d'Isaïe, il est allé à reculons. À la Passion du Christ, contrairement aux lois des philosophes payens, il s'est éclipsé totalement. Les garants des Prophètes, des Apôtres, du Christ lui-même sont de grands miracles et des prophéties ; tandis que Platon et Aristote et Ptolémée et les autres veulent que nous les croyions sur la foi de leur connaissance des éclipses du soleil et de la lune fondée sur des calculs, à supposer encore qu'ils sont exacts. » À ces doctrines d'erreurs, Cosmas oppose un système fondé sur les Livres Saints et qui représente l'univers sur le modèle de l'Arche d'Alliance. Parmi ces rêveries attristantes, on rencontre avec joie des notices remarquables de précision sur Ceylan « que les Indiens nomment Sielediba » ; elle est fréquentée par des bateaux qui viennent de toute l'Inde, et de la Perse et de l'Éthiopie. Les indigènes et leurs rois sont payens et ils ont beaucoup de temples... L'île a aussi une église de Chrétiens de Perse qui sont venus s'y établir, un prêtre qui reçoit de la Perse son affectation, un diacre, et toute la liturgie ecclésiastique. » Puis il passe à la côte indienne... « Plus haut encore, c'est à dire plus au nord, il y a les Huns Blancs ; celui qu'on appelle Gollas (Mihira-kula, dont le nom s'écrit aussi : -gula) quand il va en guerre prend avec lui, à ce qu'on dit, plus de deux mille éléphants et une grande force de cavalerie. Il est le souverain de l'Inde, et force les peuples qu'il opprime à lui payer tribut. On raconte que ce roi voulut un jour mettre le siège devant une ville de l'intérieur de l'Inde qui était protégée par de l'eau de toutes parts. Il resta fixé là tant qu'enfin ses éléphants, ses chevaux, ses soldats finirent par boire toute l'eau. Il passa alors à pied sec et prit la ville. »

L'Inde qui se résigne presque à tout ne put se résigner à ce régime de barbarie sanglante. Attila trouva dans l'Inde aussi son Actius et son

Mérovée. Le récit recueilli par Hiuan-tsang attribuait sa défaite au roi du Magadha Bālāditya. Une inscription gravée à deux exemplaires sur une paire de magnifiques colonnes monolithes (à Mandasor, dans le Malva occidental) célèbre un prince Yaçodharman qui régna du Brahmapoutre (Lauhitya) au mont Mahendra (Ghats Orientaux) du Gange à l'Océan Occidental, sur des pays « où n'avait pas pénétré la puissance des rois Huns, dressée pourtant sur les diadèmes des princes de la terre » et « devant les pieds de qui se prosterne le roi Mihirakula, la tête pliée sous le poids de son bras ».

L'Inde soulagée respira et s'apprêta à reprendre avec honneur sa place dans l'Asie délivrée du fléau des Huns. La chute des Hephthalites de l'Inde a préparé l'écroulement à bref délai de toute la puissance hephthalite. Déjà dans le réservoir inépuisable des steppes, un autre groupe s'organise qui va créer un nouvel empire au centre de l'Asie les Turcs (*Tou-kiue*) vont succéder aux Huns. La Chine travaille à sortir de l'anarchie et se rapproche de l'unité impériale qu'elle va réaliser en 589 avec les Souei, précurseurs des T'ang. En Perse, Khosrou Anouchirvan (Chosroès I, 531-579) restaure la fortune des Sassanides, ramène la victoire, la paix, la prospérité ; il a épousé la fille d'un khagan turc, et, grâce aux alliés que son mariage lui a valus, il écrase les Hephthalites en 557 ; son pouvoir s'étend alors vers l'Est sur Caboul et Ghazni, et Bactres, et même, si on en croit les auteurs arabes, sur le Cachemire et Serendib (Ceylan). Dans le même temps, Justinien règne à Byzance (527-565), triomphe des Vandales et des Ostrogoths. La cause de la civilisation semble sauvée. Mais l'âpreté de la concurrence économique et des passions religieuses suscite de nouveaux périls. Le commerce de la soie, qui a développé un trafic intense entre l'Extrême-Orient et l'Occident, oppose Byzance à la Perse. Justinien travaille à détourner de la Perse un mouvement d'échanges qui enrichit ses adversaires ; il réussit à se faire apporter jusque dans sa capitale des œufs de vers à soie, dissimulés dans le creux d'un bâton, au rapport de la légende, soit par des moines venus de « la Sérinde, où la population est pour la plus grande part composée d'Indiens », soit par un Perse venu de la Chine ; mais les premières fabriques sont loin de répondre aux besoins. Il cherche à se mettre en contact avec les Turcs qui répondent à ses avances avec le secret espoir de réveiller la guerre toujours prête à éclater entre les deux grands

empires. Une ambassade turque arrive à Byzance en 567, tandis qu'une autre se rend chez Chosroès en 568, pour solliciter le passage des marchandises par la Perse : Chosroès achète la soie qu'on lui offre, et la livre aux flammes. Le long de l'Océan Indien par la voie du commerce maritime, la concurrence est aussi ardente. Justinien, qui a soumis la côte arabique de la mer Rouge, essaie de gagner le Yémen (Homérites) et l'Éthiopie « pour qu'ils aillent acheter la soie dans l'Inde et viennent la vendre aux Romains » ; les voyages de Cosmas entraînent bien dans ce programme. Mais Chosroès s'empresse d'intervenir sous prétexte de défendre le Yémen contre les Éthiopiens qui l'avaient envahi pour punir un Juif, qui commandait à Aden, d'avoir maltraité un Chrétien. À Ceylan, au contraire, il est le protecteur des Chrétiens qui sont là d'origine perse avec un clergé perse.

Esprit ouvert et sans fanatisme, Chosroès a offert une libre hospitalité aux victimes des fureurs religieuses de Byzance. Il a recueilli les Nestoriens que l'empereur Zénon avait expulsé en 489 de tout l'empire byzantin ; l'apostolat nestorien qui va s'exercer dans le sud de l'Inde, et dans les ports côtiers, à Ceylan, chez les Turcs, en Asie Centrale, jusqu'en Chine, devient un instrument de propagande et d'action au service des intérêts de la Perse. Quand l'Académie d'Athènes voit l'Empire grec fermer ses portes en 529, Chosroès appelle en Perse les philosophes et les savants proscrits ; la science et la sagesse grecques passent en traduction dans les langues de la Perse, en pehlevi, en syriaque ; c'est là que les Arabes vont les retrouver pour les rapporter à l'Occident chrétien qui les aura oubliées. Et dans ce mouvement d'échanges qui élargit à nouveau le monde, l'Inde n'apporte pas seulement les produits de son sol ou de ses fabriques. Elle donne à Chosroès la moëlle de sa sagesse et de son expérience sous la forme la plus appropriée à son génie, et cependant la mieux faite pour charmer l'univers entier, qui va se nourrir et se régaler de ses leçons : le *Pañcatantra*, le « Pentateuque » des fables et des fabliaux est traduit du sanscrit en pehlevi par le médecin Bourzouyah. L'histoire, plus ou moins authentique, est bien connue : Chosroès entend dire qu'il existe dans l'Inde un livre merveilleux, estimé des rois comme des savants, qui enseigne tout ce qu'un prince doit savoir pour conduire sa vie. Il charge le médecin Bourzouyah, qui connaît la langue de l'Inde, d'aller chercher ce texte — tout comme les empereurs et

les impératrices de Chine envoyaient des missions à la recherche des ouvrages bouddhiques. Bourzouyah dissimule l'objet réel de sa recherche, se ménage des amitiés, enfin un courtisan qu'il a su capter lui apporte le manuscrit de l'ouvrage tiré de la bibliothèque du roi. Bourzouyah copie, traduit nuit et jour, et rapporte à Chosroès le livre de *Kalila et Dimna* (du nom des deux chacals Karaṭaka et Damanaka qui figurent dans le récit d'introduction). Du pehlevi, on le sait, le livre passe en syriaque et en arabe, de là en espagnol, en hébreu, en latin et enfin dans toutes les langues de l'Europe. Par l'intermédiaire d'une traduction persane exécutée sur l'arabe au xv-xvi^e siècle, et traduite à son tour en français au milieu du xvii^e siècle (*Le Livre des Lumières* ou *la Conduite des Roys*, Paris, 1644), le *Pañcatantra* aboutit dans notre littérature à La Fontaine.

Et tandis que Bourzouyah apportait en Perse la traduction du *Pañcatantra*, une longue suite de grands traducteurs continuent à passer de l'Inde ou de ses dépendances en Chine pour étendre à l'Empire du Milieu les bienfaits de la foi et de la doctrine bouddhique : Paramārtha, venu d'Ujjayinī à Nankin, traduit une cinquantaine d'ouvrages de 548 à 569 ; Buddhaçānta, venu de l'Inde Centrale à Lo-Yang, traduit dix ouvrages de 525 à 539 ; Gautama Prajñāruci, brahmane de Bénarès, venu à Ye chez les Wei, traduit une quinzaine d'ouvrages de 538 à 541 ; Narendrayaças, venu de l'Oḍḍiyāna, traduit dans sa longue carrière (557-596) une quinzaine d'ouvrages ; Jñānagupta, venu du Gandhāra, traduit quarante-trois ouvrages, formant près de deux cents fascicules, entre 561 et 600. Jamais l'Inde n'a été plus active ni plus rayonnante qu'au moment où l'Islam va transformer le monde.

IX

LE RÈGNE DE HARṢA (606-648)

Entre le début et le milieu du VII^e siècle, l'Inde nous apparaît dans une profusion inaccoutumée de clarté. L'empereur qui commande à tout l'Hindoustan, Harṣa, est un des classiques de la poésie, particulièrement du théâtre indien ; parmi les hommes de lettres qui vivent à sa cour, le mieux doué, Bāṇa, commence — sans l'achever malheureusement — une biographie romanesque de son maître, qui se classe au premier rang parmi les chefs-d'œuvres de la prose sanscrite ; enfin, sous son règne, un pèlerin venu de Chine, Hiuan-tsang, visite la plus grande partie de l'Inde, rencontre et fréquente Harṣa, puis, rentré dans sa patrie, écrit des *Mémoires* surprenants de richesse et d'exactitude, où les historiens, les géographes, les archéologues recueillent, sans arriver à les épuiser, d'incomparables matériaux. L'épigraphie ajoute à ces informations exceptionnelles son contingent usuel de documents inscrits. Les arts, eux aussi, créent dans cette période de magnifiques monuments. Et tout l'ensemble suggère un tableau si aimable, si élégant, si gracieux, si fin, si spirituel, si délicat qu'on se refuse à croire à l'agonie prochaine d'une pareille civilisation et d'une pareille société.

L'empire de Harṣa a son berceau dans la terre sacro-sainte du brahmanisme, à Sthāṇvīçvara (auj. Thanesar) sur l'étroite levée de terre qui sépare le drainage de l'Indus et le drainage du Gange, le long du mince filet d'eau né au pied des montagnes et bientôt absorbé par les sables du désert, que la piété brahmanique vénère pourtant à l'égal du Gange « céleste », la Sarasvatī. C'est là le point d'équilibre entre les forces internes du génie de l'Inde en voie d'expansion et les forces du dehors en travail de pénétration.

C'est là aussi les Thermopyles de l'Inde, barrière ou porte des invasions. L'épopée y place le Kurukṣetra, le « champ des Kuru » où les deux branches rivales de la famille de Kuru se disputèrent l'empire de l'Inde et du monde. C'est là, à Narayina, que le dernier défenseur de la liberté de l'Inde, Prithi Raj (Pṛthvī Rāja) réussit à repousser le champion de l'Islam, Mohammed Ghorī (1191) ; là aussi, à Narayina, qu'il succomba l'année suivante (1192) sous une nouvelle attaque du farouche conquérant. Là encore, la petite ville de Panipat a vu se décider trois fois le sort de l'Inde : en 1526, la victoire de Baber installait à Delhi les Mogols ; en 1556, la victoire remportée par Bahram khan y ramenait Akbar à peine monté sur le trône ; en 1761 l'Afghan Ahmed shah y brisait la confédération marhatte qui avait su réveiller pendant un siècle l'esprit militaire dans l'Inde brahmanique.

Depuis les conquêtes des Huns sous Toramāṇa et Mihirakula, le pays de Sthāṇvīṣvara n'avait pas cessé d'être le poste avancé de la civilisation indienne. Si l'empire indo-hephthalite s'était effondré après deux générations, les Hephthalites n'avaient pas disparu. Un empire asiatique n'est jamais qu'une vaste féodalité impatiemment soumise à la volonté d'un suzerain puissant ; que le maître vienne à manquer, chaque fief proclame son indépendance ; aux larges entreprises conçues et réalisées par un monarque succéderont les menues jalousies et les discordes intestines. Le père de Harṣa, Prabhākara-varḍhana, surnommé Pratāpa-Çīla (Majesté-Moralité) sortait d'une lignée de princes locaux qui faisaient remonter leur généalogie jusqu'à un ancêtre lointain, du nom du Puṣpabhūti. Le panégyriste de Harṣa, Bāṇa, résume à sa manière la carrière de Prabhākara-varḍhana en ces termes : « Lion pour ces gazelles les Huns ; fièvre brûlante pour le roi du Sindhu ; cauchemar pour le Gurjara ; peste pour cet éléphant enragé, le sire du Gandhāra ; brigand pour la malice du Lāṭa ; hache pour cette liane, la Fortune du Mālava. » Même en faisant à l'exagération sa part, qui est de style, il n'en reste pas moins que le roi de Sthāṇvīṣvara s'était fait craindre de ses voisins ; son activité ambitieuse s'était tournée de préférence vers l'Ouest, du côté de l'Indus et de la mer, sur ce domaine bouleversé par la suite des invasions, où l'énergie personnelle pouvait s'exercer à l'aise. Il avait épousé une princesse du nom de Yaçovatī, et en avait eu trois enfants : deux fils, Rājyavarḍhana et Harṣavarḍhana, et une

filles, Rājyaçrī. Un prince d'une des meilleures familles de l'aristocratie indienne, Grahavarman le Maukhari, fils aîné du roi Avantivarman sollicita et obtint la main de la princesse. Rājyavardhana, dès qu'il fut en âge de porter les armes, fut placé par son père à la tête d'une expédition envoyée dans le Nord, contre les Huns « comme le lion lance son lionceau à la poursuite des antilopes ». Tandis qu'il s'engageait dans la profondeur des montagnes, Harṣa, plus jeune de quatre années, surveillait avec un parti de cavalerie le pied des hauteurs. Rappelé par un message auprès de son père moribond, Harṣa rejoint le palais juste à temps pour recueillir les adieux du mourant. L'aîné revient un peu plus tard, couvert de blessures, mais vainqueur des Huns. À la nouvelle du deuil qui l'accable, il veut abdiquer en faveur de son cadet : « Comme le moineau domestique, je ne puis supporter de rester un moment dans une maison ravagée. Je voudrais me retirer dans un ermitage pour m'y purifier dans les ondes pures des ruisseaux transparents qui descendent des sommets. » Et il rend le cimetière royal à Harṣa, qui le refuse. Tandis que les deux frères rivalisent de piété filiale, de tendresse fraternelle, de noble désintéressement, survient un courrier porteur de nouvelles sinistres : Le roi de Mālava, dès qu'il eut appris la mort de Prabhākara-vardhana, a tué Grahavarma, jeté en prison la princesse Rājyaçrī, les fers aux pieds ; il se prépare à envahir le pays qu'il croit sans défense. L'affection, si forte dans cette famille tendrement unie, l'honneur, le devoir coupent court aux discussions chevaleresques des deux frères. Rājyavardhana accepte la tâche que le destin lui impose ; il saura protéger sa maison, sa race, sa cour, son pays, son peuple. « Le Mālava, s'écrie-t-il, maltraite la lignée de Puṣpabhūti ! C'est le faon qui mordille la crinière du lion, c'est la grenouille qui défie le cobra, c'est la génisse qui prend le tigre ! » Et il ordonne au tambour de battre la marche en avant. Bhaṇḍi, le cousin et l'ami d'enfance des princes, le suivra avec une dizaine de milliers de chevaux. Harṣa doit rester dans le pays pour vaquer aux affaires. L'expédition, si vite engagée, réussit sans difficultés ; le roi du Mālava bat en retraite. Mais le dénouement n'en est pas moins tragique. Le roi du Bengale, Ḍaḍāṇka, qui a vaincu et chassé son voisin du Magadha, et qui a osé porter une main sacrilège sur l'arbre millénaire qui avait abrité sous son feuillage la Vision Libératrice du Bouddha, a surpris la bonne foi de Rājyavardhana, l'a attiré dans un piège, sous prétexte d'un entretien intime, et l'a assassiné.

Les ministres et les grands pressent Harṣa d'assumer le pouvoir souverain. Harṣa ne s'y résigne qu'à contrecœur. Il tient à consulter d'abord le plus populaire des Bodhisattvas, Avalokiteṣvara ; le dieu lui apparaît en songe et l'engage à déférer aux désirs de ses sujets ; toutefois, il doit s'abstenir de monter sur le « siège aux lions », le trône, et de prendre le titre royal. En fait, Harṣa n'accepta d'abord que le titre de *kumāra-rāja* « prince-roi », comme s'il laissait à son père et à son frère défunts l'honneur de porter la couronne. Il choisit comme surnom l'appellation de Çīlāditya « Soleil de moralité », pour affirmer son attachement à la vertu de préférence aux vertus guerrières qu'exaltait le nom classique de Vikramāditya « Soleil d'héroïsme ».

Sur le point de partir en campagne contre le meurtrier de son frère, Harṣa est informé d'une nouvelle péripétie : dans la confusion qui a suivi la mort de Rājyavardhana, Kanyakubja (Canoge) où sa sœur était captive a été occupée par un Gupta ; Rājyaçrī a pu s'échapper de prison, elle s'est enfuie vers le sud, dans les retraites sauvages des monts Vindhya, où on l'a perdue de vue. Harṣa est en présence d'un conflit cornélien : doit-il sacrifier le salut de sa sœur à l'honneur politique qui lui commande de laver l'injure subie par sa dynastie et de châtier le meurtrier de son frère ? La tendresse triomphe une fois de plus dans cette âme énergique et si profondément hindoue. Il confie à son cousin Bhaṇḍi le commandement des troupes, et il s'achemine en hâte sur les traces de sa sœur. Il la retrouve enfin, et, si on en croit son biographe, dans des conjonctures éminemment romanesques : il la rejoint au moment où, abreuvée de tristesses, lasse des rudes expériences de la vie, elle va monter sur le bûcher ; l'ermitage voisin où il la conduit pour la réconforter est dirigé par un ancien familier de Grahavarman, le brahmane Divākaramitra, adepte par la naissance d'une des écoles du Yajur-Veda, et qui a pris la robe ocrée des religieux bouddhistes après la catastrophe où son ami a péri. Rājyaçrī supplie son frère de l'autoriser à entrer, elle aussi, en religion, dans la règle du Bouddha. Harṣa ne peut admettre que sa sœur soit encore une fois séparée de lui ; il prie le moine Divākaramitra de les suivre tous deux dans sa capitale. « Tandis que je m'acquitterai de mon vœu, appliqué à consoler mes sujets en deuil de la perte de mon père, je souhaite que ma sœur reste à mon côté, réconfortée par vos pieux discours et vos instructions apaisantes d'où sort une sagesse

salutaire, et par les doctrines du Bouddha qui chassent bien loin les passions mondaines. Plus tard, quand j'aurai accompli mon dessein, elle et moi ensemble nous prendrons tous les deux la tenue sacrée. » Le moine ne peut se dérober aux sollicitations du prince ; ils s'acheminent de compagnie vers les rives du Gange.

La *Biographie de Harṣa (Harṣa-carita)* se ferme sur cette scène émouvante et grandiose où semblent se concentrer toutes les inspirations de l'Inde. Elle est comme un prélude symbolique à la carrière de Harṣa, qui résume elle-même dans un magnifique raccourci l'existence de l'Inde : aspirations inassouvies à l'apaisement transcendant éternellement refoulées par les rudes exigences de la vie journalière, tendresse des sentiments qui ne recule devant aucun sacrifice, retours d'énergie inattendus qui n'excluent pas les rêveries consolantes de l'imagination. Harṣa tint jusqu'au bout l'engagement qu'il avait pris avec sa sœur. Une trentaine d'années plus tard (643) quand Hiuan-tsang mandé au palais par un messenger pressant vint se présenter devant le roi, il trouva sa sœur assise derrière lui. « Elle était douée d'une rare intelligence, et elle excellait dans la doctrine de l'école bouddhique des *Sammatīya* (du petit Véhicule). Dès qu'elle eut entendu dire que le Maître de la Loi avait su exposer les principes sublimes du Grand Véhicule... elle se sentit ravie de joie et lui adressa des louanges infinies. » Au témoignage d'un autre écrivain chinois, contemporain de Hiuan-tsang et bien renseigné, Rājyaçrī partageait avec son frère l'administration des affaires publiques. On voit quel rôle une femme, même une veuve, pouvait tenir encore au VII^e siècle dans la société indienne, avant l'introduction des préjugés islamiques. En revanche, — conséquence ou simple accident, — la reine n'a laissé aucune trace ; son nom même reste encore ignoré. Le fils qui naquit d'elle ne fournit aussi qu'une carrière terne et ne monta jamais sur le trône.

Au moment de partir à la recherche de sa sœur, Harṣa avait reçu un message d'heureux augure : le souverain du Kāmarūpa (Kamrup, en Assam), Bhāskaravarman, qui portait aussi le titre modeste de *Kumāra* « le prince », malgré l'éclat de sa naissance et la gloire de sa race, offrait spontanément au nouveau roi son amitié loyale. L'alliance était de haute valeur pour l'adversaire de Çaçānka, roi du Bengale. Le royaume de Kāmarūpa, sur le Brahmapoutre, adossé aux chaînes qui ferment l'Inde vers

l'Est, menaçait le Bengale par le cours inférieur du Gange, tandis que Harṣa descendait le fleuve ; pays d'épaisses forêts et de pluies torrentielles, il nourrissait d'immenses troupes d'éléphants sauvages, excellents à la guerre, qui allaient grossir les forces de Harṣa. Pays étrange au surplus, qui forme un contraste frappant avec le Gandhāra, son pendant à l'autre bout de la frontière. Poussé comme un coin dans la masse de l'Asie Antérieure, iranienne ou hellénisée, le Gandhāra est le carrefour actif des grandes civilisations. L'Assam, au contraire, acculé à un massif montagneux, presque impénétrable, enveloppé de peuplades plus qu'à demi sauvages du groupe tibéto-birman, est le cul-de-sac où viennent s'éteindre, bien affaiblis déjà, les derniers échos de la civilisation indienne. Et pourtant — l'appel de l'homme à l'homme est toujours si fort — malgré l'éloignement, malgré les difficultés, malgré les dangers, à défaut d'une route praticable, une chaîne continue d'échanges avait relié de longue date à la Chine ces cantons perdus de l'Inde. Tchang K'ien avait signalé ce courant commercial dès le II^e siècle avant l'ère ; les Han s'étaient efforcés de reconnaître et d'ouvrir le chemin. L'auteur du *Périple de la mer Érythrée* connaît un entrepôt de marchandises chinoises aux bouches du Gange. La dynastie locale, de son côté, se préoccupait de l'empire lointain dont les produits pouvaient apporter la richesse dans le pays. Dès que la notoriété du pèlerin Hiuan-tsang se répand dans la vallée du Gange, le roi d'Assam s'empresse de prendre les devants sur son suzerain Harṣa pour inviter le Chinois ; il le retient un mois entier, au risque de froisser Harṣa qui réclame impérieusement son tour. Ses conversations avec Hiuan-tsang prouvent une curiosité intelligente et précise. « Maintenant, lui dit-il, dans les royaumes de l'Inde, il y a beaucoup de personnes qui chantent des morceaux de musique destinés à célébrer les victoires du prince de Ts'in du royaume de la Chine... J'ai constamment désiré connaître les heureux effets de ses lois ; il y a bien longtemps que mes regards se sont tournés vers l'Orient. Mais les montagnes et les rivières m'ont empêché d'y aller moi-même... Mon vœu le plus ardent est d'aller à sa cour lui offrir mon tribut. » Et ce ne sont pas là de vains propos. Quand, un peu plus tard, une mission officielle arrive de la Chine à la cour de Harṣa, le roi Kumāra ne manque pas de s'aboucher avec l'envoyé ; il lui raconte que sa famille, installée sur le trône depuis quatre mille ans, est issue d'un saint originaire de la Chine (« la terre des Han »)

d'où il était venu à travers les airs. Au cours de la conversation, et sans doute à propos de ce lointain ancêtre, l'envoyé chinois Li Yi-piao mentionne Lao-tseu « qui avait obtenu la Voie avant que le grand royaume de Chine n'eût la religion du Bouddha, et qui avait laissé un texte sacré fort répandu dans le peuple ». La curiosité toujours en éveil du roi Kumāra est vivement piquée ; il prie l'envoyé de lui procurer une traduction sanscrite du traité de Lao-tseu. L'envoyé, de retour à la cour impériale, transmet cette requête, en montre l'intérêt pour l'expansion de l'influence chinoise et « immédiatement, l'empereur promulgue un édit qui chargeait le maître de la Loi Hiuan-tsang (rentré de son long voyage de l'Inde en 645) d'exécuter la traduction en collaboration avec les docteurs taoïstes ». Un travail qui associait deux confessions rivales dans l'interprétation d'un texte obscur ne pouvait aller sans froissements ; néanmoins la traduction semble avoir été achevée, mais il est douteux qu'elle soit jamais parvenue à destination.

Tel était l'allié véritablement digne de lui que Harṣa trouvait au début de sa carrière. Fondée sur une communauté intelligente d'intérêts et de goûts, cette alliance persista à travers toutes les vicissitudes. Dans la procession que Hiuan-tsang vit se dérouler à Kanyakubja en 642, les deux rois encadraient la statue en or du Bouddha. « Le roi Çilāditya (Harṣa), tenant un chasse-mouches blanc, marchait à droite sous le costume d'Indra ; le roi Kumāra, portant un parasol d'étoffe précieuse, marchait à gauche sous le costume de Brahma. Tous deux portaient des tiaras divines d'où descendaient des guirlandes de fleurs et des rubans chargés de pierres précieuses. On avait équipé en outre deux grands éléphants qui suivaient le Bouddha, chargés de corbeilles de fleurs rares qu'on répandait à chaque pas. » Et quand Hiuan-tsang reprit peu après le chemin de la Chine, « les deux rois avec une suite nombreuse, l'accompagnèrent à une distance de plusieurs lieues ».

Lors de son entrée en campagne, Harṣa disposait de cinq mille éléphants, de vingt mille chevaux et de cinquante mille fantassins. Six ans plus tard, après une série de guerres incessantes où les éléphants restaient toujours sellés, les hommes toujours cuirassés, Harṣa « était devenu le maître des cinq Indes. Ayant agrandi son territoire, il augmente encore son armée ; le contingent des éléphants fut porté à soixante mille, celui de la cavalerie à cent mille. Au bout de trente ans seulement les armes se reposèrent, et par

sa sage administration, il répandit partout l'union et la paix. Il s'appliqua à l'économie, cultiva la vertu, et pratiqua le bien au point d'oublier le sommeil et le manger. »

C'est encore le Chinois Hiuan-tsang à qui nous devons ce résumé du règne de Harṣa. Nous ignorons le détail des conquêtes qui aboutirent à assurer sa suzeraineté entre l'Indus, les bouches du Gange, l'Himalaya et le Vindhya. Mais nous sommes assurés que Harṣa ne dut ses succès qu'à lui-même : ce roi « doué d'une belle figure et d'une taille imposante » s'occupait en personne de toutes les affaires. « Il divisait chaque jour en trois parties. Dans la première il vaquait aux soins de l'État ; dans la seconde, il s'appliquait à des actes méritoires et cultivait le bien avec un zèle infatigable ; le jour entier ne lui suffisait pas... Souvent il visitait lui-même ses domaines et observait les mœurs des habitants. Il n'avait nulle part une résidence fixe ; partout où il s'arrêtait, il faisait construire une cabane et y demeurait. Mais dans les trois mois de la saison des pluies il suspendait ses excursions... S'il avait besoin de consulter quelqu'un sur une affaire, il se mettait en rapport avec lui par un échange continuels de courriers. » Cette inlassable activité, si rare chez les despotes asiatiques, ne se relâcha point avec les années. Quand Hiuan-tsang le rejoignit, en 642, il revenait de « châtier » le prince de Kongoda (sud de l'Orissa) qui « soutenu par des soldats pleins de bravoure et d'audace, prétendait dominer sur les états voisins ». C'est aussi dans la seconde moitié de son règne que Harṣa dirige une campagne victorieuse contre le royaume de Valabhī (Wala, en Kathiawar), successeur des Grecs et des Çaka sur la portion nord-ouest du littoral indien et sur l'arrière pays en profondeur. Vers la fin du v^e siècle, un soldat de fortune, Bhaṭārka, du clan des Maitraka, probablement issu d'une de ces races étrangères que les invasions successives avaient amenées à l'Orient du Sindh, s'était taillé dans la presqu'île du Kathiawar une principauté bientôt accrue par ses descendants. Enrichie par l'activité grandissante du commerce maritime, la dynastie de Valabhī, devenue maîtresse du Mālava, avait repris à son compte les traditions de culture raffinée entretenues de longue date autour du foyer d'Ujjayinī. Son zèle intelligent accordait un patronage égal à toutes les confessions ; deux des grands docteurs du bouddhisme au vi^e siècle, Guṇamati et Sthiramati, avaient éprouvé sa faveur. Quand Hiuan-tsang visita le pays, vers 640, il

entendit exalter dans les couvents la mémoire d'un prince qui avait régné soixante ans plus tôt, et qui avait porté (comme Harṣa) le titre de Çilāditya. « Il était plein d'affection pour le peuple... Depuis sa naissance jusqu'à sa dernière heure, sa figure ne montra jamais de colère ; ses mains ne firent jamais de mal à une créature vivante. Avant de donner à boire à ses éléphants et à ses chevaux, il avait soin de filtrer l'eau, de peur de faire périr les insectes aquatiques... Pendant les cinquante années qu'il resta sur le trône, les animaux féroces devinrent familiers avec les hommes ; dans tout son royaume, le peuple sans exception renonça au meurtre. » Le neveu de ce prince, qui occupait le trône au moment du passage de Hiuan-tsang, ne ressemblait guère à ce modèle. « Il avait le caractère vif et emporté, l'intelligence faible et bornée. » Il n'était pas de taille à faire reculer Harṣa ; il prit la fuite, et alla se réfugier chez son voisin du midi, le roi du port de Bharukaccha (Barygaza du commerce hellénique, Broach à l'embouchure de la Narmada). Une petite dynastie locale, les Gurjara, (qui a laissé son nom au Guzerate, Gurjararāṣṭra) s'y était installée aux environs de l'an 600 et réussit à s'y maintenir un siècle ; ils semblent bien être apparentés d'origine avec les *Hūṇa* (Huns) mentionnés souvent à côté d'eux. Le roi de Broach, Dadda, se vante, Dieu sait avec quel jeu d'allitérations (*bhramadadabhraṣubhrābhgravibhrama... Dadda*) d'avoir « un baldaquin blanc (la gloire est de couleur blanche dans la convention de l'Inde) de gloire qu'on prendrait pour une claire nuée errante, pour avoir protégé le roi de Valabhī qui avait été vaincu par l'empereur Çri Harṣadeva ». Une paix fut conclue entre les adversaires, et le roi de Valabhī épousa même une petite-fille de Harṣa, la fille du prince-héritier.

Évidemment, ce n'était pas le roitelet de Broach, en dépit de ses fanfaronnades, qui avait arrêté Harṣa. Mais, derrière la Narmada, un digne émule de Harṣa venait de constituer un vaste empire ; déjà Harṣa avait appris à connaître la force redoutable des armes de Pulikeṣin. La famille de Pulikeṣin, les Calukya, ne remontait pas bien haut dans le passé. Son grand-père, Pulikeṣin I^{er}, s'était proclamé roi dans la ville de Vātāpi (Badami, dans le district de Bijapur, N. E. de Goa) et s'était taillé un modeste domaine dans le centre du Deccan. Ses fils, Kīrtivarman et Mangaleṣa, avaient agrandi le royaume, passé les Ghats Occidentaux, soumis la côte du Konkan où régnait une dynastie qui avait ressuscité le

vieux nom des Maurya. Fils de Kīrtivarman, Pulikeçin II, pour recueillir l'héritage auquel il avait droit, avait dû le disputer à un fils de Mangaleça. Il monta sur le trône en 608 et poursuivit une carrière pareille à celle de Harṣa ; une longue suite de triomphes qui aboutit à une catastrophe. Le portrait tracé par Hiuan-tsang fait honneur au modèle, et aussi à la loyauté du peintre, que son affection et sa reconnaissance pour Harṣa n'empêchaient pas de rester impartial : « Il a des goûts belliqueux et met au premier rang la gloire des armes. C'est pourquoi, dans son royaume, l'infanterie et la cavalerie sont équipées avec le plus grand soin, et les lois et ordonnances militaires sont connues de tous et sévèrement observées. Toutes les fois que le roi envoie un général pour livrer bataille, quand il aurait été vaincu et aurait perdu toute son armée, il ne lui inflige aucune peine corporelle ; mais il lui donne des vêtements de femme afin de le pénétrer de honte. Aussi voit-on souvent des généraux qui se donnent la mort pour échapper au déshonneur. En tout temps, il nourrit plusieurs milliers d'hommes braves et plusieurs centaines d'éléphants sauvages. Un peu avant le combat, on les enivre de vin jusqu'à ce que l'ivresse les ait rendus furieux ; puis on donne le signal et on les lance contre les ennemis qui ne manquent jamais de se débander et de fuir. Fier de ces auxiliaires, il montre le plus grand mépris pour les peuples voisins, avec qui il est en guerre. Le roi Çīlāditya (Harṣa) se vantait de sa science militaire, de la valeur et de la renommée de ses généraux et il marchait lui-même à la tête de ses troupes ; mais il ne put jamais le dompter ni le tenir en respect. »

Si Harṣa a trouvé pour écrire sa biographie, ou tout au moins pour l'entreprendre, un écrivain tel que Bāṇa, Pulikeçin a eu lui aussi la chance de rencontrer un panégyriste digne du héros. Un poète de sa cour, Ravikīrti, qui se pique d'avoir égalé en réputation les plus grands des classiques, Kālidāsa et Bhāravi, a fait graver, en 634-5, sur le mur d'un temple jaina qu'il avait fait élever, une inscription où il célèbre les hauts faits de son maître : le document, si précieux pour l'histoire, mérite aussi de compter parmi les chefs d'œuvre de la poésie officielle ; malheureusement les effets de style, allitérations, doubles sens, calembours etc. sont impossibles à rendre. Il faut nous résigner à en extraire brutalement les faits. Pulikeçin, d'abord attaqué par deux princes voisins, Āppāyika et Govinda, avait mis en déroute le premier et gagné l'alliance du second ; puis il avait assiégé et

pris Vanavāsi (Banavasi dans le Mysore) sur la rivière Varadā (Warda), soumis les Ganga et les Ālupa (côte orientale), les Maurya (côte du Konkan), Purī sur le bord de l'Océan Occidental, le Lāṭa, le Mālava, le Gurjara (Kathiawar, Malva, Guzerate). « Harṣa découragé par la perte de ses armées d'éléphants tombés dans la bataille, Harṣa a cessé d'être Harṣa (*harṣa* = joie), lui dont les pieds, lotus, avaient si longtemps rayonné sous les feux des diadèmes de ses vassaux, éclatante légion prosternée devant lui. » Les Mahārāṣṭra (Mahrattes) avec leurs quatre-vingt-dix-neuf mille villages ont dû le reconnaître pour suzerain ; les Kalinga et les Kosala ont été saisis de terreur : la forteresse de Piṣṭapura (Pitthapuram en Orissa) n'a pu résister ; le roi Pallava de Kāñcī (Conjeveram) qui avait voulu faire échec à sa grandeur a dû se cacher derrière les murs de sa capitale ; les Cola, les Kerala, les Pāṇḍya, libérés de la menace du Pallava, lui ont dû la prospérité.

Il ne faut pas se méprendre, d'ailleurs, à ces listes de guerres et de combats. Sous le règne d'un Harṣa ou d'un Pulikeṣin, ces expéditions étaient plutôt bienfaisantes que funestes au pays ; c'étaient des opérations de police qui servaient surtout à imposer ou à maintenir l'ordre dans une féodalité turbulente et oppressive. Dès que la main du maître cessait de se faire sentir, les querelles, les ambitions, les jalousies des rājas locaux recommençaient à désoler la contrée. La description du pays, telle que la trace Hiuan-tsang après avoir visité l'Inde presque tout entière, évoque jusque dans les détails, la vision quasi-paradisique qu'en avait rapportée Fa-hien d'un séjour plus court et d'un voyage moins étendu à l'époque des Gupta. « Comme tous les règlements administratifs respirent la bienveillance, les affaires de l'État sont peu compliquées. Les familles ne sont point portées sur des registres civils, et les hommes ne sont assujettis à aucune corvée. Le produit des terres de couronne se divise en quatre parts : la première sert à fournir aux dépenses du royaume et les grains des sacrifices ; la seconde, à constituer des fiefs aux ministres et aux membres du Conseil d'État ; la troisième, à récompenser les hommes qui se distinguent par leur intelligence, leur savoir, leurs talents ; la quatrième part sert à faire des œuvres pies et à donner des aumônes aux diverses sectes hérétiques. C'est pourquoi les taxes sont légères et les impôts modérés. Chacun garde en paix l'héritage de ses pères ; tous cultivent la terre pour se

nourrir. Ils empruntent des semailles au champ du roi et paient en tribut la sixième partie de leur récolte. Les marchands qui poursuivent le lucre vont et viennent pour leur négoce. Aux gués des rivières, aux barrières des chemins, on passe après avoir payé une légère taxe. Lorsque le roi entreprend quelque construction, il n'oblige pas ses sujets à travailler gratuitement. Il leur donne un juste salaire proportionné au travail qu'ils ont fait. Les militaires gardent les frontières ou vont combattre l'ennemi ; d'autres montent la garde, la nuit, dans les postes du palais. On lève des soldats suivant les besoins du service, on leur promet des récompenses et l'on attend qu'ils viennent s'enrôler. Les gouverneurs, les ministres, les magistrats et les employés reçoivent chacun une certaine quantité de terres et vivent de leur produit... Les Indiens, quoiqu'ils soient d'un naturel léger, se distinguent par la droiture et l'honnêteté de leur caractère. En fait de richesses, ils ne prennent rien indûment ; en fait de justice, ils font des concessions excessives ; ils redoutent les châtimens de l'autre vie. Ils font peu de cas des professions industrielles. Ils ne se livrent point au vol ni à la fraude et confirment leurs promesses par des sermens. La droiture est le trait dominant de l'administration ; les mœurs sont douces et faciles. » Et Hiuan-tsang note avec la même surprise que Fa-hien la douceur des peines appliquées aux coupables.

Aussi, loin d'être stérile pour la littérature, la période de Harṣa en est une des époques les plus brillantes. Et qu'on ne s'attende pas à y voir figurer des chants de guerre, des épopées belliqueuses, même un écho lointain de tout cet appareil militaire où semblent s'absorber les forces du pays ; ce serait là méconnaître gravement l'Inde. Elle avait pu ressentir et même traduire en nobles créations un sentiment de ce genre quand elle s'était vue menacée dans ses doctrines, dans ses institutions, dans le plus intime et le plus profond de son existence par des invasions d'autres races, étrangères à son passé, réfractaires à son idéal. Mais avec Harṣa et Pulikeṣin, l'Inde est maîtresse chez elle. Tandis que Mahomet forge dans un coin de l'Arabie (Hégire, 622) l'outil de sa ruine prochaine, elle peut s'abandonner à l'illusion de la stabilité, se laisser aller doucement aux rêves gracieux qui l'enchantent. Dans la pléiade des auteurs qui font la gloire durable de son règne, Harṣa lui-même figure au premier rang, et les œuvres qui portent son nom sont peut-être les plus expressives de l'époque. Une tradition unanime

lui attribue trois chefs d'œuvre du théâtre indien : *Ratnāvalī*, *Priyadarçikā*, *Nāgānanda*. Le prologue de chacune d'elles contient en effet un vers identique qui désigne Harṣa comme leur auteur : « Çri Harṣa est un poète habile ; cette assemblée est composée de connaisseurs ; le sujet est intéressant ; nous sommes de bons comédiens. Autant de raisons qui chacune à part assurent le succès, et notre chance les réunit toutes ! »

Ratnāvalī et *Priyadarçikā* sont deux *nāṭikā*, comédies galantes bâties sur une intrigue de harem. Harṣa s'est contenté de transporter à la scène deux des innombrables aventures amoureuses que la légende avait groupées autour d'un ancien roi de Kauṣāmbī, Udayana, et qui avait servi de cadre à l'*Iliade* des contes indiens, la *Bṛhatkathā*. L'intrigue, les personnages, tout y est bâti sur un type convenu, sagement fixé par les Boileau de l'art dramatique indien ; en récompense, *Ratnāvalī* est une des œuvres le plus fréquemment citées chez les auteurs de rhétoriques et de poétiques ; pour avoir copié les modèles, elle a mérité de passer pour un modèle. Écrites à l'usage d'un public raffiné, cour royale et cénacles de gens de lettres, les deux comédies jumelles rejettent à dessein les moyens d'émotions vulgaires : elles s'enferment à dessein dans des thèmes rebattus pour laisser aux esprits délicats la jouissance intacte du « goût » (*rasa*), cette faculté mystérieuse de répondre aux suggestions physiques du verbe et de donner à l'imagination un essor à la fois libre et discipliné, faculté si précieuse que, pour la mériter, il faut accumuler d'abord une provision de mérites dans une longue suite d'existences.

Harṣa n'a pas la variété de dons de Kālidāsa, ni le pathétique grandiose de Bhavabhūti, il a de l'esprit, du tact, de la finesse, une apparence de badinage et de scepticisme élégant qui l'apparentent à notre XVIII^e siècle. Et ce bel esprit ose pourtant reprendre la tradition du « mystère » bouddhique introduit dans la littérature par le robuste génie et la foi ardente d'Açvaghōṣa, et tombée depuis en discrédit ; ce serviteur respectueux de la règle classique ose prendre dans la *Légende Dorée* du bouddhisme un saint et un martyr pour en faire le héros du *Nāgānanda*, au risque de ménager « aux Saumaises futurs » les pires des « tortures » ; commentateurs et théoriciens chercheront en vain dans les catégories prévues où classer cet original qui, le jour même de ses noces, commet la folie de s'offrir en sacrifice pour épargner à une mère la douleur de perdre son jeune fils,

réclamé par une sorte de Minotaure. Harṣa avait trop de goût — j’entends au point de vue indien — pour pousser jusqu’au noir le tragique de l’action ; même en pareil sujet, c’est encore le plaisant, le galant, le spirituel qui dominant ; pourtant, à l’occasion, le roi-poète a su trouver des accents sincères pour exprimer la tendresse maternelle, l’amour filial, l’ivresse du sacrifice volontaire. Au reste, tout finit bien, comme la poétique l’exige, et le jeune prince martyr ressuscite par la grâce de la déesse Gaurī, l’épouse de Çiva. Outre ces drames, deux hymnes d’inspiration bouddhique se donnent aussi comme des œuvres de Harṣa.

La religion de Harṣa est comme son art, toute en nuance. Hiuan-tsang le représente comme un bouddhiste zélé ; Bāṇa, qui est brahmane, le montre qui prend l’engagement d’entrer dans les ordres de l’église bouddhique au terme de sa carrière. Et pourtant sur ses inscriptions, dont l’une porte la signature autographe du roi, tracée en caractères dont le plus novice graphologue apprécierait la grâce un peu mièvre, il se donne comme le premier des adorateurs de Çiva (Maheçvara) « compatissant aux créatures comme Maheçvara », tandis qu’il désigne son frère aîné, le défunt Rājyavardhana, comme le premier des adorateurs du Bouddha (Sugata) « heureux seulement d’être utile à autrui, comme le Bouddha », et son père Prabhākaravardhana comme le premier des adorateurs du soleil (Āditya) « dissipant la souffrance des vivants, comme le soleil ». En réalité, l’âme religieuse de l’Inde s’épanouit pleinement chez lui, comme chez un Açoka. Ce serait faire tort à ces princes que de vanter leur tolérance. La hauteur de l’esprit s’y combine étrangement avec l’excès de la crédulité. Absolue, suprême ou souveraine, la divinité d’adoption n’en laisse pas moins de la place à d’autres puissances qu’il serait imprudent de heurter. Lors de l’assemblée quinquennale tenue à Kanyākubja en présence de Hiuan-tsang, le roi avait convoqué « les çramanes, les brahmanes, les sectaires hérétiques ». « On y vit assemblés trois mille religieux bouddhistes, deux mille brahmanes et jainas. » Harṣa se rend ensuite à Prayāga (Allahabad), lieu consacré par la tradition aux pieuses aumônes. Il y convoque « les çramanes, les hérétiques, les jainas, les pauvres, les orphelins, les gens sans famille ». Le premier jour des fêtes est consacré au culte du Bouddha, le second au Soleil, le troisième à Çiva (Īçvara) ; puis vient le tour des autres sectes. Sa bienfaisance veut s’exercer au profit de tous. « Dans les villes

grandes et petites des cinq Indes, dans les villages, dans les carrefours, au croisement des chemins, il fit bâtir des maisons de secours où l'on déposait des aliments, des breuvages et des médicaments pour les donner en aumône aux voyageurs, aux pauvres, aux indigents. Ces distributions charitables ne cessaient jamais. »

Sous les auspices d'un pareil roi, la littérature, les arts, le savoir brillent d'un éclat splendide. La cour de Harṣa réunit deux écrivains fameux : Bāṇa, le biographe du roi et surtout le charmant auteur de *Kādambarī*, roman d'affabulation banale, mais merveille de style, d'imagination, de fantaisie, d'esprit ; Mayūra, qu'un hymne au Soleil a sauvé de l'oubli. C'est aussi l'époque où fleurit Bhartṛhari, une des figures qui symbolisent le plus parfaitement l'Inde, grammairien, philosophe, moraliste, poète exquis de l'amour, de l'expérience et du renoncement. Le brahmanisme, toujours dispersé, a partout des écoles et des collèges, le bouddhisme, hiérarchique et centralisé, a une véritable Université à Nālandā, non loin de Gayā qui vit l'illumination du Bouddha. Nālandā est une vaste construction ; on y compte huit grandes salles et trois cents appartements. De l'Asie entière affluent les visiteurs, impatients d'entendre les grands maîtres. Mais n'entre pas qui veut. « Si un homme d'un autre pays veut entrer et prendre part aux conférences, le gardien de la porte lui adresse des questions difficiles. Le plus grand nombre est réduit au silence et s'en retourne ; il faut avoir approfondi les livres anciens et modernes pour obtenir d'y entrer. En conséquence, les étudiants qui voyagent pour leur instruction ont à discuter longuement pour montrer leur capacité ; il y en a toujours sept ou huit sur dix qui se voient éliminés. Si les deux ou trois autres ont paru instruits, on les interroge tour à tour au milieu de l'assemblée, et l'on ne manque point de briser la pointe de leur esprit ; mais ceux qui ont un talent élevé et une vaste érudition, une forte mémoire et une grande capacité associent leur gloire à celle de leurs devanciers. »

Pour les arts, s'il ne reste pas dans l'Inde du nord de monuments de Harṣa, son rival Pulikeṣin nous a légué presque intact, dans les grottes d'Ajanta (sud de la Tapti moyenne), un ensemble de constructions souterraines où l'architecture, la sculpture, la peinture atteignent leur apogée. Ce genre de constructions qui a doté l'Inde de tant de chefs d'œuvre, n'a rien créé de plus magnifique. Les fresques d'Ajanta sont

maintenant célèbres dans l'histoire de l'art ; elles commandent en grande partie le développement de la peinture dans tout l'Extrême-Orient. Qu'il s'agisse du paysage, de la personne humaine, des animaux, des fleurs, du décor, des scènes historiques ou édifiantes, on peut leur appliquer ce qu'un peintre anglais chargé d'en prendre des copies écrivait après un long examen : « la nature et la convention s'y marient si harmonieusement qu'on est saisi de la plus haute admiration ». Sur la côte orientale, où les Pallava viennent de créer, eux aussi, un état puissant avec Kāñcī (Conjeveram) pour capitale, Narasiṃhavarman, contemporain, rival, et finalement vainqueur de Pulikeṣin, édifie à Mavalipuram (entre Pondichéry et Madras) ces temples monolithes des Sept Pagodes et sculpte sur les rochers de grandes scènes en bas-relief, entre autres le morceau célèbre sous le nom plus ou moins justifié de la Pénitence d'Arjuna.

Entre 600 et 650, l'Inde de Harṣa et de Pulikeṣin est véritablement la fleur du monde. Ni la Byzance d'Héraclius, ni la Perse de Chosroès Parvīz, ni la Chine des T'ang ne la surpassent en éclat, en puissance, en prospérité, en affinement. Elle a retrouvé sa place dans la politique de l'Asie. Pulikeṣin cherche à s'appuyer sur la Perse, il écrit à un fils de Chosroès, Shirū, pour lui proposer une alliance. Harṣa cherche à se concilier la Chine, il envoie par un brahmane une lettre au Fils du Ciel, T'ai-tsong ; une mission officielle, conduite par Li Yi-piao, vient lui porter la réponse à la fin de 643. Mais une fois de plus va se manifester la fragilité ordinaire des empires indiens, fondés uniquement sur l'énergie d'un chef, sans un appareil d'institutions permanentes aptes à fonctionner par leur propre jeu. Pulikeṣin, à la fin de son règne, succombe sous l'attaque des Pallava (de Kāñcī, Conjeveram) qu'il a si souvent vaincus ; le Pallava Narasiṃhavarman s'empare à son tour de la capitale de son adversaire (Vātāpi = Badami), la livre au pillage, et probablement met à mort l'ennemi de sa race. Les dernières années de Harṣa rappellent la fin d'Açoka, qui semblait avoir ressuscité en lui. Hiuan-tsang avait été témoin d'un attentat contre la vie du prince. « Tout à coup un homme étrange courut à sa rencontre, le poignard à la main. Le roi vivement pressé fit quelques pas en arrière et remonta l'escalier ; puis, se baissant il saisit cet homme pour le livrer aux magistrats... Tous les rois demandèrent qu'on exterminât cet homme. Mais le roi, sans laisser percer dans ses traits la moindre colère,

défendit qu'on le mît à mort. Il l'interrogea lui-même en ces termes : Quel mal vous ai-je fait pour que vous ayez commis un tel attentat ? » Le coupable prétend qu'il s'est laissé entraîner par les brahmanes, jaloux des faveurs que recevaient les moines bouddhiques. « Ils avaient lancé une flèche incendiaire qui avait mis le feu à la tour espérant que, par suite des efforts qu'on ferait pour éteindre le feu, la foule se disperserait en désordre, et ils voulaient profiter de ce moment pour tuer le roi. »

L'observateur perspicace qu'était Hiuan-tsang avait deviné à des indices de ce genre, l'approche d'une catastrophe. Un songe qu'il eut pendant qu'il résidait à Nālandā montre bien les préoccupations confuses qui le hantaient. « Les cellules étaient vides et désertes, et les cours sales et infectes étaient remplies de buffles qu'on y avait attachés ; on n'y voyait plus ni religieux ni novices. Le maître de la Loi [Hiuan-tsang] vit... au quatrième étage d'une tour un homme de couleur d'or, et dont le visage grave et sévère répandait une lumière éclatante. Transporté d'une joie intérieure, il voulut monter ; mais ne trouvant aucune voie pour s'élever jusque-là, il pria ce saint personnage de daigner s'abaisser et de l'amener jusqu'à lui. Celui-ci lui dit : Je suis le Bodhisattva Mañjuçrī [le patron du bouddhisme chinois], vos péchés passés ne vous permettent pas encore de venir. Alors étendant la main et lui indiquant un point au-delà du couvent : Regardez cela, lui dit-il. Le maître de la Loi, suivant la direction de son doigt, regarda dans le lointain, au-delà du couvent. Il vit un vaste incendie qui dévorait les villages et les villes, et les eut bientôt réduits en cendres. Bientôt, lui dit le personnage de couleur d'or, vous reviendrez dans cet endroit. Dans dix ans d'ici, le roi Çīlāditya (Harṣa) doit mourir. L'Inde entière sera en proie à des troubles affreux et des hommes pervers se feront une guerre acharnée. Souvenez-vous bien de mes paroles. » Vision et prophétie devaient se réaliser.

X

L'INDE CIVILISATRICE VOIE DE TERRE : TIBET ET SÉRINDE

En 647, une nouvelle mission chinoise arrivait au Magadha sous le commandement d'un fonctionnaire nommé Wang Hiuan-ts'ö qui avait fait déjà partie de la mission Li Yi-piao. Ils trouvèrent le royaume en pleine anarchie. Le roi Harṣa était mort ; un ministre, officiellement désigné en chinois sous le nom d'A-lo-na-chouen (qui transcrit probablement le nom sanscrit Arjuna) avait usurpé le pouvoir. Il eut l'impudence de braver la Chine, que son éloignement semblait rendre peu redoutable. La mission qui n'avait qu'une escorte de trente cavaliers fut massacrée tout entière, et ses richesses livrées au pillage. Wang Hiuan-ts'ö put s'enfuir, à la faveur des ténèbres ; il réussit à gagner le Tibet, et de là il appela aux armes les pays voisins. Le Tibet fournit un millier de soldats, le Népal sept mille cavaliers ; à la tête de ces forces, l'envoyé chinois vient attaquer A-lo-na-chouen dans sa capitale. La bataille se prolongea trois jours ; les pertes furent considérables ; 3 000 hommes furent décapités ; près de 10 000 personnes tombèrent dans l'eau et s'y noyèrent. A-lo-na-chouen qui s'est échappé avec sa smala, est rejoint, battu, pris. 12 000 captifs, 30 000 têtes de bétail restent entre les mains du vainqueur. Wang Hiuan-ts'ö ramena le souverain prisonnier à la cour impériale, en 648. L'empereur T'ai-tsong mourut l'année suivante. Un mausolée lui fut élevé précédé d'une avenue que bordaient les statues des rois soumis : un prince hindou, le successeur illégitime de Harṣa, A-lo-na-chouen y figurait à côté du roi du Tibet Srong-btsan Sgam-po, des rois de Koutcha, de Tourfan, etc.

L'épisode de Wang-Hiuan-ts'ö et d'A-lo-na-chouen condense en un raccourci saisissant la transformation soudaine d'un monde entier.

L'humiliation politique de l'Inde va de pair avec la création sur ses frontières d'une puissance nouvelle qui va contribuer à étendre le domaine déjà si vaste de la civilisation indienne. Les immenses plateaux qui s'étalent sur le versant nord de l'Himalaya à des altitudes formidables, entre 3 000 et 5 000 mètres, bordés sur leur pourtour entier par des massifs gigantesques qui les isolent de la Chine, de la Sérinde et de l'Inde, n'avaient été longtemps habités que par des peuplades sauvages de pâtres, disséminées dans le creux des vallées, sans cohésion, absorbées par le souci de leur misérable existence. Au début du VII^e siècle, un barbare de génie groupe ces éléments épars, les organise en nation, leur impose de force une civilisation qu'il crée de toutes pièces, et fait trembler autour de lui les souverains les plus redoutés. Srong-btsan Sgam-po tient à la fois de Clovis, de Charlemagne et de Pierre le Grand. Il se tourne d'abord du côté de l'Inde. Sur le versant sud de l'Himalaya s'était constitué depuis plusieurs siècles un royaume florissant qui occupait les montagnes entre les pays cachemiriens et l'Assam ; sous une dynastie qui prétendait se rattacher au clan aristocratique des Licchavi, fameux dans la tradition du Bouddhisme, le Népal était devenu un foyer brillant de littérature et d'art ; brahmanes et bouddhistes y avaient des couvents, des bibliothèques, des docteurs ; on y montrait de vieux monuments, des hémisphères de terre soutenus par une plinthe de briques, que la tradition vénérât comme l'œuvre du grand et pieux empereur Açoka. Le prince qui régnait au moment où Srong-btsan Sgam-po prenait le pouvoir était un soldat de fortune qui avait forcé l'entrée de la famille royale ; mais il avait aussi la réputation d'un savant versé dans la connaissance de la grammaire sanscrite. Il s'appelait Amçuvarman. L'orgueil du petit potentat, qui se piquait d'appartenir à la noble caste des *kṣatriya*, dut se plier à la plus infamante des mésalliances. Il céda sa fille en mariage à Srong-btsan Sgam-po. La princesse népalaise, devenue reine du Tibet, amena avec elle ses dieux, ses prêtres, toute sa cour ; bouddhiste zélée, elle eut bientôt fait de convertir son époux, d'élever des temples et des statues ; une cathédrale fut édifiée à Lhasa, sur le modèle, dit-on, du fameux monastère de Vikramaçīla au Magadha. La langue tibétaine, qui n'était encore qu'un parler barbare, se transforma par la volonté du despote pour exprimer les sentiments les plus délicats, les conceptions les plus abstruses de la doctrine bouddhique. Avant tout, il fallut la pourvoir d'un

système d'écriture ; ce fut aussi au monde indien que Srong-btsan l'emprunta. Thon-mi Sambhoṭa fut envoyé en mission, les uns disent au Magadha, les autres, au Cachemire, pour en rapporter un alphabet ; il rencontra un brahmane complaisant qui lui apprit à écrire et l'aïda à élaborer un alphabet adapté du sanscrit et susceptible de rendre les sons particuliers du tibétain. Les découvertes réalisées depuis le commencement de ce siècle en Asie Centrale ont permis d'interpréter la légende en la corrigeant ; il est vraisemblable que l'alphabet tibétain ne sort pas directement d'un modèle tiré de l'Inde propre, mais qu'il imite un des alphabets d'origine indienne introduits en Sérinde par le bouddhisme, et notamment l'alphabet de Khotan. L'avenir montrera sans doute que la Sérinde a dès le début, concurremment avec l'Inde propre, exercé une influence décisive sur la formation de la culture tibétaine.

Fort de son alliance matrimoniale avec le Népal, qui lui a valu les ressources de la technique indienne, Srong-btsan Sgam-po ose se mesurer avec la puissance des T'ang, qui viennent de rendre à la Chine le prestige et la force qu'elle avait connus sous la dynastie des Han. La région de Koukou-nor et du Sseu-tch'ouan est un des points faibles de la frontière chinoise ; c'est le domaine des tribus turbulentes, indociles, toujours prêtes à se soulever contre une autorité imposée de trop loin. Srong-btsan y conduit une armée que les *Annales chinoises* évaluent à 200 000 hommes ; pour se retirer, il exige la main d'une princesse impériale de la famille des T'ang. T'ai-tsong dut s'incliner à son tour. La princesse Wen-tch'eng fut accordée, elle fut amenée en grande pompe, escortée d'une suite nombreuse. Aussi zélée pour le culte du Bouddha que la princesse népalaise, et soucieuse de servir les intérêts de l'empire chinois, elle s'employa par tous les moyens à introduire et à propager l'église bouddhique de la Chine sur les vastes domaines de son époux. Elle eut, elle aussi, sa statue sacrée du Bouddha, qui fit concurrence à l'image sacrée qu'avait apportée la fille d'Aṃṣuvarman ; elle eut son église, édifiée dans le style chinois, elle eut ses docteurs et ses lettrés. Les *Annales chinoises* résument ainsi l'action de la princesse : « Après son mariage avec Wen-tch'eng, Srong-btsan Sgam-po construisit une ville, et dans l'intérieur des murs un palais qu'il destinait comme résidence à son épouse. Les Tibétains avaient l'habitude de se peindre la figure en rouge ; la princesse en fut

choquée. Srong-btsan l'interdit désormais à ses sujets. Il abandonna son feutre, ses peaux, se vêtit de brocart et de soie, et copia peu à peu la civilisation chinoise. Il envoya aussi les enfants de la noblesse et des gros marchands étudier les classiques chinois, et il invita des lettrés chinois à composer les rapports officiels qu'il envoyait à l'empereur. » L'Inde, comme toujours, n'a pas de témoignage à mettre en parallèle, mais ce qui est rapporté de l'épouse chinoise s'applique également sans doute à l'épouse népalaise. La dévotion populaire, reconnaissante envers l'une comme envers l'autre, les a associées toutes les deux dans un même culte, comme deux incarnations de la déesse Tārā « la déesse qui sauve », la Népalaise est la Tārā verte (le vert est le symbole du foncé), la Chinoise est la Tārā blanche. Mais Srong-btsan était un esprit trop positif pour traiter sur le même pied la famille de ses deux épouses. S'il acceptait d'être le vassal du Fils du Ciel, il se tenait pour le suzerain du Népal. Après sa victoire remportée par les contingents tibétains et népalais sous les ordres de l'envoyé chinois dans l'Inde, le roi de Lhasa s'empressa d'envoyer à l'empereur de Chine un message de félicitations où il s'attribuait le mérite du succès ; il réclamait en récompense des œufs de vers à soie, des pressoirs pour faire le vin, et des ouvriers pour fabriquer le papier et l'encre. Peu après, il mourait (650). T'ai-tsong l'avait précédé d'un an dans la tombe.

Après Srong-btsan Sgam-po, la puissance tibétaine continue à se développer. Quand son successeur meurt, en 679, le royaume s'étend du Sseu-tch'ouan à Koutcha et Kachgar, au Pamir et à l'Inde. « Depuis le temps des Han et des Wei, il n'y avait pas eu de peuple si puissant parmi les nations de l'Ouest » ; les *Annales des T'ang* en font loyalement l'aveu. Soumise au Tibet, la Sérinde exerce une influence active sur le bouddhisme tibétain. La tradition locale rapporte que sous le règne de Khri-lde Btsan-brtan, on apporta du pays de Khotan (Li-yul) au Tibet un grand nombre d'objets sacrés de provenance miraculeuse, et aussi plusieurs textes de religion et de médecine furent traduits en tibétain. Mais l'entreprise systématique de traductions ne commença réellement que sous l'héritier de ce prince, le glorieux Khri-srong lde-btsan, issu d'un mariage avec une princesse chinoise. La vieille religion indigène, désignée sous le nom de « Bon », avait essayé de mettre à profit la jeunesse du nouveau roi, encore mineur, pour tirer une revanche terrible du bouddhisme qui l'avait si

complètement éclipsée. La piété de Khri-srong lde-btsan eut bientôt raison de ce mouvement xénophobe, qui réclamait l'expulsion des missionnaires chinois et népalais. Il adressa des invitations aux moines les plus réputés de la Chine, de l'Inde, du Népal, du Cachemire ; il envoya une mission spéciale au Magadha pour en ramener Çānti-rakṣita, une des gloires de l'école de Nālandā. Mais toutes les ressources de la scolastique dont disposait ce docteur furent impuissantes contre les mauvais génies qui s'acharnaient alors sur le Tibet pour se venger des succès du bouddhisme. Çānti-rakṣita comprit que le bouddhisme des universités n'était pas fait pour un peuple à peine dégagé de la sauvagerie, ni pour un pays si âpre et si sévère. Sur les extrêmes confins nord-ouest de l'Inde, enfoncé comme un coin au creux des plus hautes chaînes, entre l'Hindou-Kouch et le Pamir, le pays d'Oḍḍiyāna (le Svāt actuel) avait édifié sur les bases de l'enseignement du Bouddha un système savant de magie, assez analogue par son inspiration et ses pratiques au chamanisme des régions sibériennes, plus occupé des démons à subjuguier que des dieux à adorer ; l'extase et la possession y jouaient un rôle prédominant. Le sanscrit de la haute littérature y cousinait avec des parlers montagnards de famille incertaine, élevés eux aussi à la dignité de langue sacrée. Le théologien de Nālandā eut la sagesse d'orienter de ce côté la dévotion du roi tibétain. Khri-srong lde-btsan chargea deux de ses ministres d'aller au pays d'Oḍḍiyāna pour en ramener Padmasambhava, le fils du roi du pays, qui passait pour le plus puissant des magiciens. Le prince était déjà en route, sur la frontière occidentale du Tibet, quand les messagers le rencontrèrent. Il les suivit. Sur ses conseils, sanctionnés par l'approbation de Çānti-rakṣita, le roi construisit (vers 770) le monastère de Sam-ye (proprement : Bsam-yas), qui subsiste encore aujourd'hui, riche de souvenirs et de trésors du passé, sans avoir rien perdu de son prestige séculaire. Il est situé à une cinquantaine de kilomètres de Lhasa, à une altitude de près de 4 000 mètres ; c'est, d'après la tradition, une copie du monastère d'Oṭantapurī, au Magadha ; c'est aussi le premier monastère élevé au Tibet. Pour organiser la vie ecclésiastique selon les règles, Khri-srong fit venir encore du Magadha douze moines de l'école Sarvāstivādin, qui formèrent un premier chapitre et conférèrent l'ordination à des novices soigneusement choisis. Il manda aussi de la Chine, de l'Inde, du Népal, du Cachemire des religieux et des lettrés qu'il installa dans des écoles et des ermitages. Alors commença, dans une sorte d'emportement

d'enthousiasme, un immense travail de traduction des textes indiens, sous la direction des maîtres hindous, avec la collaboration des élèves tibétains instruits dans les écoles de l'Inde et rentrés au pays natal, ou formés sur place par les missionnaires installés au Tibet. La besogne se poursuit à travers les révolutions et les persécutions, avec le même enthousiasme, la même application, la même méthode, les mêmes procédés, jusqu'au XIV^e siècle ; l'œuvre fut alors ordonnée en canon, et répartie en deux collections : le *Kanjour* (proprement *Bkao-'gyur*, « prescription »), qui comprend la masse des œuvres considérées comme la parole même du Bouddha, le *Tanjour* (proprement *Bstan-'gyur*, « enseignement »), qui constitue une espèce de patristique. Mais la piété des bouddhistes tibétains ne s'alimentait pas seulement d'ouvrages édifiants ; elle réclamait à l'Inde toutes les ressources de ses sciences. Le *Tanjour* n'est pas seulement une bibliothèque d'hymnes, de théologie, de scolastique, de commentaires et de gloses ; on y trouve des récits pieux, des contes moraux, un drame religieux ; on y a même incorporé deux systèmes de grammaire sanscrite, celui de Candra et celui de Kātantra ; un traité de métrique, le *Chandoratnākara* ; un traité de poétique, le *Kāvyaḍaṛṇa* de Daṇḍin ; le vocabulaire sanscrit d'Amara, même un des chefs d'œuvres de Kālidāsa, la délicieuse élégie du *Meghadūta*. La médecine, et même l'art vétérinaire de l'Inde, y sont représentés par leurs œuvres classiques. Il convient d'accorder une mention spéciale à la singulière et précieuse compilation de la (*Mahā*) *Vyutpatti* où sont réunis, classés par catégories, les termes techniques du bouddhisme indien, noms, mots, formules, tables des matières, etc., avec leurs équivalents tibétains. Le travail date du règne de Khri-srong lde-btsan ; il a pour auteur des savants de l'Inde occidentale : Jinamitra, Surendrabodhi, Çilendrabodhi, Dānaçila, Bodhimitra, assistés d'interprètes (*lo-tsa-ba*) tibétains, désignés eux aussi en religion par des noms sanscrits : Ratnarakṣita, Jñānasena, etc. La *Vyutpatti* a servi de base aux traductions ultérieures ; les équivalents qu'elle a enregistrés sont restés définitivement consacrés. Plus tard, elle a été accrue de compléments chinois, mongols, mandchous, et elle a fini par former un vaste dictionnaire pentaglotte qui a facilité aux savants occidentaux l'accès des textes bouddhiques et qui demeure encore un des instruments les plus utiles à leur service.

Devant une pareille invasion de savants et de lettrés, Padmasambhava disparaît ; la légende dit : miraculeusement. Mais l'école des Tantra, l'école de la magie dont il est le héros, ne s'en perpétue pas moins au Tibet ; elle répond trop bien aux véritables besoins religieux du pays. La décadence du bouddhisme lui donne un regain de vitalité ; quand Tsong-kha-pa vient vers la fin du XIV^e siècle réformer l'Église par la création de la secte Jaune, il est obligé de laisser dans ses couvents et ses temples une place à la secte Rouge, héritière de l'enseignement de Padmasambhava.

La Chine avait encore tenté un effort pour arracher à l'Inde la suprême direction du bouddhisme tibétain. Avant la fin du règne de Khri-srong lde-btsan, un maître chinois du nom de Mahāyāna, adepte de l'école nihiliste des Çūnyatāvādin, visite le Tibet et y remporte une série de triomphes. Mais Çānti-rakṣita, toujours vigilant auprès du roi, le décide à faire venir du Magadha le docteur Kamalaçīla ; une joute dialectique en présence du roi confirme la supériorité de l'enseignement indien, et le Chinois vaincu est banni du Tibet.

Un domaine de propagande presque illimité semblait à nouveau s'ouvrir devant les apôtres de la civilisation indienne ; l'Église du Magadha put croire au retour prochain des jours d'Açoka et de Kaniṣka. Le Tibet dominait l'Asie Centrale, empiétait sur la Chine ; la capitale impériale était occupée par les Tibétains en 763, et le Fils du Ciel réduit à une fuite humiliante. En 790 la capitale des Turcs, la « Cour du Nord », dans le voisinage de Goutchen, au nord du T'ien-chen, subissait le même sort. La langue tibétaine, véhicule de la pensée et de la science indiennes, s'imposait comme langue de culture du Sseu-tch'ouan et du Yun-nan au Pamir, de l'Himalaya jusqu'aux steppes septentrionales. Mais ces éclatants succès présageaient en réalité la ruine prochaine. Le royaume de Nan-tchao, qui avait assisté les Tibétains dans leurs entreprises contre la Chine des T'ang, infligeait à ses alliés de sanglantes défaites. Sur les ruines de l'empire ouïgour, au nord, de nouveaux royaumes turcs s'étaient constitués. Sur les marches orientales de la Chine propre, autour du cours supérieur du Houang-ho, des soldats de fortune, tibétains ou tartares, avaient fondé des états indépendants. Au Tibet même, une réaction formidable s'était déchaînée contre le bouddhisme sous le second successeur de Khri-srong lde-btsan, Glang dar-ma. Ce prince féroce, le Néron et l'Antéchrist de

l'église tibétaine, offre aux moines le choix entre la rupture du célibat ou l'exil ; il brûle ou noie les textes sacrés, ferme les temples qu'il n'ose pas incendier, et finit par périr sous la flèche d'un fanatique. La royauté meurt avec lui ; le Tibet retourne à l'état féodal. L'église met un siècle à se relever de ces coups terribles ; c'est encore avec le concours de l'Inde qu'elle se ranime. La vallée du Gange jouissait alors de la paix, de l'ordre et de la prospérité, sous la protection de la pieuse dynastie des Pāla ; dans les couvents peuplés de moines studieux, on copiait avec amour les textes sacrés ; des manuscrits contemporains de cette renaissance se sont conservés jusqu'aujourd'hui, attestant l'art délicat des calligraphes et des miniaturistes. Les premiers pionniers de la restauration bouddhique allèrent au Népal chercher des textes sacrés avec l'interprétation orthodoxe ; mais le « lama royal » (*lha bla-ma*, investi de l'autorité temporelle et religieuse) Ye-çes'od voulut régénérer l'Église au foyer même des études, dans l'Inde propre. Il choisit quatorze jeunes gens bien doués qu'il envoya en mission avec ce programme : « Rassemblez les meilleurs savants ; rapportez les saints préceptes ; enfin rapportez les saintes images et les ouvrages rares les plus estimés ». Un petit nombre des envoyés revint au pays, les autres succombèrent en voyage. Le travail de traductions put reprendre ; les savants d'outre-Himalaya, en particulier ceux du Cachemire et du Népal, apprirent de nouveau le chemin du Tibet. L'an 1042 marque l'arrivée du plus glorieux et du dernier des grands missionnaires passés de l'Inde au Tibet, Atīça, désigné en religion sous le nom de Dīpankara Çrījñāna. La légende a fait de sa vie un roman ; il naît dans une famille royale, se marie, a des enfants, étudie, possède à vingt-et-un ans toutes les sciences profanes. Mais il dédaigne les succès du monde, et part à la recherche de la vérité suprême ; il se fait initier à la doctrine des Tantra et acquiert les formules magiques. À vingt-neuf ans, il entre au monastère d'Oṭantapurī au Magadha, s'engage dans les ordres ; il étudie le Yoga sous un moine de l'école Mahāsāṅghika. Il part ensuite au Suvarṇa-dvīpa, sur la côte orientale du golfe du Bengale, où il séjourne douze ans, revient au Magadha, s'installe au couvent de Vikramaçīla, la plus brillante université bouddhique de ce temps ; c'est là que les envoyés d'un prince tibétain viennent le solliciter de visiter leur pays ; il consent, et se met en route à l'âge de cinquante-neuf ans ; il passe par le Népal, y séjourne un an et y fonde un monastère ; de là, il se rend au Nga-ris, y enseigne la doctrine des Sūtra et

celle des Tantra, y compose en sanscrit un ouvrage, le *Bodhisattva-pathapradīpa* « la lampe qui éclaire le chemin des Bodhisattva », qui est aussitôt traduit en tibétain ; puis il voyage à travers tout le Tibet, reçu comme une divinité par tous les princes de la contrée, et meurt enfin à l'âge de soixante-treize ans. L'église du Tibet le vénère comme un de ses trois grands saints, à l'égal de Nāgārjuna, tenu pour le fondateur du Grand Véhicule et de Tsong-kha-pa, le réformateur inspiré par Nāgārjuna. Il est le véritable ancêtre du système de théocratie auquel on donne encore le nom de lamaïsme, et que les empereurs mongols consacrèrent officiellement deux siècles plus tard ; sa secte, l'école Bka'-gdams-pa, avait reçu de lui la forte organisation hiérarchique qu'il avait apportée des couvents indiens. Ainsi le Tibet, qui avait reçu de l'Inde ses dieux et ses livres saints, dut encore à l'Inde le germe de l'organisation politique qui s'y est perpétuée jusqu'à présent.

Après Atīṣa, l'Inde cesse d'agir sur le Tibet ; absorbée dans sa lutte contre les Musulmans, qui atteignent le Bengale à l'aube du XIII^e siècle, elle voit ses propres couvents pillés et détruits, ses moines massacrés, le bouddhisme anéanti. Mais, pendant ce même siècle, les empereurs mongols, protecteurs dévots de l'église tibétaine, ouvrent à son expansion un domaine qui déborde l'immense Asie. Aujourd'hui encore, de Pékin à la Volga, du Baïkal au Sikkim, bonzes et médecins étudient le traitement des âmes et des corps dans les livres tibétains, traduits ou inspirés d'originaux hindous.

Dans sa brusque expansion au cours du VII^e siècle, le Tibet avait rencontré dans l'Asie intérieure d'autres foyers de civilisation passés longtemps avant lui dans le rayonnement de la culture hindoue. Entre le Pamir à l'ouest, le Karakorum, le Koun-loun et l'Altyn-Tagh au sud, le T'ien-chan au nord, l'Alachan et les sources du Houang-ho à l'est, s'étend un immense plateau désertique, sablonneux, plus isolé du monde que les plateaux tibétains eux-mêmes. Les fleuves du Tibet, nés sur le versant septentrional de l'Himalaya, réussissent à forcer de part et d'autre la muraille des montagnes et s'acheminent jusqu'à la mer des Indes, encadrant le continent indien entre l'Indus à l'ouest, le Brahmapoutre à l'est. Ici, un bassin fermé, un fleuve puissant, le Tarim, qui draine l'écoulement des plus hautes montagnes du globe, et qui va finir misérablement, épuisé par l'éponge des sables, dans les marais salés du Lob nor. Sur le cours supérieur

des affluents qui forment le Tarim, vers le pied des montagnes, aux points où les torrents descendus des glaciers se métamorphosent en rivières, un chapelet d'oasis créées par la nature, mais que le travail de l'homme peut enrichir par l'irrigation. C'est le « Turkestan Chinois » de nos cartes, une des régions, en apparence les plus étrangères aux préoccupations de l'humanité actuelle ; une population de langue turque et d'affinités turques y mène une sorte de vie rudimentaire sous le contrôle de l'administration chinoise. Et pourtant ce double couloir allongé d'ouest en est, pressé entre les glaces, les roches et les dunes, a joué un rôle capital dans l'histoire humaine ; avant que les mers subjuguées eussent ouvert de l'Europe à l'Extrême-Orient une voie facile et régulière, la Chine n'a pas eu d'autres communications avec le reste de l'Ancien Monde. C'est la route de la soie ; c'est la route de l'apostolat bouddhique ; c'est la route des armées, des trafiquants, des pèlerins, des artisans inconscients ou volontaires de l'unité humaine. Les Turcs sont ici des nouveaux-venus ; à l'époque de Justinien, les Byzantins qui connaissaient de près et par expérience le monde turc, appelaient cette région d'un nom singulièrement expressif, la Sérinde, en combinant le nom classique des « peuples de la soie » (*Sér*, plur. *Sêres* ; *sericum* « la soie ») avec le nom de l'Inde. « C'est que le pays, explique Procope, est généralement peuplé d'Hindous. » La culture indienne y était en effet si florissante à cette époque que plus d'un voyageur croyait y retrouver l'Inde. Et cependant, pour y parvenir de l'Inde, le chemin était réellement formidable : de palier en palier, par des gorges et des défilés à peine accessibles, il faut, de la plaine au Cachemire, du Cachemire au Ladakh, atteindre la passe de Karakorum, à plus de 5 000 mètres, pour déboucher sur Khotan ; ou bien encore, en contournant le Cachemire à l'ouest, remonter une des vallées sauvages qui se découpent dans l'énorme massif de l'Hindou-Kouch, descendre sur le haut bassin de l'Oxus ou de ses affluents, gravir les pentes du « Toit du Monde », braver les neiges, les glaces, les avalanches, les ouragans, et dévaler enfin sur Kachgar ou sur Yarkend et Khotan. Mais ces obstacles n'étaient pas suffisants pour arrêter l'appétit du lucre, l'ambition des conquêtes, ou la ferveur de l'apostolat. Les rois grecs de la Bactriane semblent avoir poussé leurs entreprises au-delà du Pamir. Les légendes des couvents locaux rattachaient volontiers les origines à l'empereur Açoka ; un prince indien, banni de la cour du Magadha, venait s'installer outre-monts, il s'y rencontrait avec un prince

chinois ; soit de leur accord, soit de leur rivalité, une ville surgissait. Les dynasties locales, au gré de leurs intérêts politiques, se réclamaient d'un aïeul indien ou d'un aïeul chinois ; tels les roitelets du K'ie-p'an-t'o (Tachkourgane ?) qui prétendaient descendre d'une princesse de Chine envoyée comme épouse au roi de Perse et miraculeusement interceptée en route.

D'où sont réellement venus les premiers habitants ? La préhistoire du pays reste à faire, et l'histoire positive ne commence qu'avec les premiers documents chinois, au milieu du II^e siècle avant l'ère. Depuis quelque temps, il est vrai, la science s'est prodigieusement enrichie sur ce domaine. Après ces itinéraires ouverts par une légion de hardis voyageurs (Prjevalski, Groum Grjimaïlo, Dutreuil de Rhins, Sven Hedin, etc.), après les trouvailles de textes dues à Petrovski, Berezovski, Klementz, Weber, Bower, les explorations d'Aurel Stein, de Pelliot, de Grünwedel et von Lecoq, du comte Otani et de Tachibana ont exhumé un passé qui semblait aboli à jamais. Aussi haut que nous puissions remonter, la population est bigarrée comme la civilisation est composite. La région de Khotan, la plus voisine du monde hindou, était la plus hindouisée ; la langue courante, ou du moins en usage dans l'administration, était un pracrit, proche du sanscrit et apparenté aux parlers du Nord-Ouest de l'Inde, mais fortement imprégné d'éléments étrangers, encore mal définis, mais d'aspect surtout tibétain. La longue prépondérance du bouddhisme ne suffit pas à y sauvegarder le parler indien ; un dialecte iranien s'y implante, y fleurit, s'impose à l'Église du Bouddha. Un autre parler d'origine iranienne, primitivement propre à la Sogdiane, est porté dans toute la Sérinde par les colonies de marchands sogdiens qui y fondent des comptoirs ; le bouddhisme est obligé de consacrer le sogdien, et l'admet au titre de langue religieuse. Le long du T'ien-chan, l'apport hindou et l'apport iranien se grossissent d'un afflux hétéroclite ; au nord des montagnes, le bassin fermé de l'Ili, le bassin fermé de l'Iaxarte s'inclinent vers l'immensité des steppes où chevauchent et roulent les tribus nomades engagées dans un perpétuel voyage entre le Pacifique et la mer Noire, chaos énigmatique de races diverses : Scythes des écrivains classiques, Touraniens au regard de l'Iran, Hiong-nou (Huns), Yue-tche, Wou-souen de la géographie chinoise ; le fond en est essentiellement Turc, comme l'indique déjà suffisamment leur impuissance

à créer une civilisation propre et leur souplesse à copier celle de leurs voisins ; c'est probablement au bouddhisme indien que le Turc a dû l'honneur de s'élever pour la première fois au rang d'une langue littéraire ; les sūtra bouddhiques ont été traduits en turc dans les couvents de la Sérinde ; on a même fait passer en turc la métaphysique de l'*Abhidharma Koça* avec la surcharge d'un commentaire. Mais, dans ce pêle-mêle des steppes, les explorateurs chinois avaient signalé des peuplades aux yeux bleus, aux cheveux roux, conformes au type que nous appelons « Aryen ». Et en effet, les fouilles de Koutcha, de Tourfan, de Karachar ont révélé la présence dans ces oasis, au cours des dix premiers siècles de l'ère, d'une population au parler aryen ; la surprise redouble encore quand on constate que ces enfants perdus de la famille indo-européenne appartiennent par des caractéristiques décisives au groupe italo-celtique ; les cousins des Latins et des Gaulois ont pénétré jusqu'aux confins du monde chinois, y ont exercé le pouvoir et y ont développé sous l'influence de l'Inde une culture brillante, dans les cadres du Bouddhisme ; leur génie, attiré vers l'Inde par des affinités instinctives, a longtemps résisté avec obstination à l'emprise de la Chine, décidément trop différente. Introduite officiellement dans la politique de la Sérinde un siècle avant l'ère, la Chine ne s'y maintient que par la force, et ses colonies précaires, suivent le sort de ses armes, tandis que l'Inde réussit à s'imposer sans recours à la violence, par le seul prestige de sa morale et de sa science. Jusqu'à l'arrivée des Musulmans qui marque ici aussi l'effondrement de l'ancien monde, l'histoire politique de la Sérinde est un chapitre de l'histoire de la Chine ; l'histoire de la civilisation appartient au domaine de la civilisation indienne.

Après la mission de Tchang K'ien et les victoires des généraux de Wou ti, la Sérinde entière reconnaît l'hégémonie chinoise. Deux routes sont officiellement ouvertes de la frontière chinoise au pays de l'Ouest, par les lignes d'oasis du nord et du sud ; elles portaient l'une et l'autre de la « Porte de Jade » (*Yu-men kouan*), dans le voisinage de Touen-houang (Chatcheou). La décadence et la fin des premiers Han ramènent l'anarchie séculaire, chaque oasis a son roi, ses intrigues, ses crimes de palais ; chaque petit potentat, jaloux de ses voisins, aspire à les soumettre et à les supplanter ; chacun fait appel au concours des grandes puissances qui se disputent la prépondérance, soit aux Hiong-nou qui redressent la tête, soit

aux Ta Yue-tche qui dominent sur l'Oxus et l'Indus. Tous états minuscules qui vivent de l'agriculture et s'enrichissent du trafic des soies ; Khotan ne compte que 3 300 familles, 19 300 habitants, 2 400 soldats ; Kachgar, 1 510 familles, 8 647 habitants, 2 000 soldats ; Koutcha, qui revendique la suprématie, 6 970 familles, 81 317 âmes, 21 076 soldats pour l'ensemble de l'état. Sous les Han postérieurs, vers la fin du I^{er} siècle après l'ère, un général, Pan Tch'ao, diplomate et tacticien de génie, joue des rivalités locales pour restaurer le pouvoir de la Chine ; les Ta Yue-tche, qui ont envoyé une grande armée à travers le Pamir, sont battus. Koutcha devient le siège du protectorat chinois (91 apr. J.-C.). Mais l'œuvre de Pan Tch'ao est éphémère ; son fils Pan Yong ne réussit à en sauvegarder qu'une partie. De 150 à 350 environ, la Sérinde reste en dehors de l'horizon chinois. Dans le conflit des dynasties qui se disputent l'Empire du Milieu et qui le dépècent, la dynastie des premiers Tsin (265-316) s'oriente à nouveau vers l'Asie Centrale ; la grande dynastie des Wei septentrionaux (386-534), d'origine tartare, maintient et resserre le contact. Mais au VI^e siècle, les Hephthalites, d'origine turque, qui ont ressuscité à leur profit l'empire des Kouchans à l'ouest du Pamir, réclament la suzeraineté sur toute la Sérinde jusqu'à Karachar ; les Turcs T'ou-kiue, vainqueurs des Hephthalites, créent à leur tour, après 550, un grand pouvoir qui ne tarde pas à se scinder en deux groupes antagonistes : Turcs septentrionaux et Turcs occidentaux. La dynastie des Souei (581-618), qui vise à rétablir la suprématie chinoise en Sérinde, s'applique à exploiter cette rivalité ; elle n'aboutit qu'à sa propre ruine ; les Turcs Occidentaux, sortis vainqueurs d'un long conflit, dominent depuis Tourfan jusqu'aux bords de l'Indus ; c'est sous leur protection que le pèlerin Hiuan-tsang traverse toute l'Asie Centrale aux environs de 630. Bientôt les T'ou-kiue doivent céder la place aux T'ang, qui rendent à la Chine les jours glorieux des Han ; les armées de T'ai-tsong occupent Tourfan en 640, Karachar en 644, Koutcha en 648. Kao-tsong parachève l'œuvre. En 657, la Chine, après une série de victoires écrasantes, s'annexe tout le territoire des Turcs Occidentaux, qu'elle organise en protectorats : Koutcha devient le siège du protectorat de Ngan-si qui s'étend non seulement sur les « Quatre Garnisons » (Koutcha, Khotan, Kachgar et Karachar) autrement dit sur la Sérinde tout entière, mais encore sur le Tokharestan avec ses dépendances méridionales, jusqu'à l'Inde et la Perse.

Dès 670, les Tibétains ont remplacé les Chinois à Khotan, à Kachgar, à Koutcha ; en 705, les Arabes entrent en Sogdiane. La Chine fait des efforts désespérés pour se dégager d'une double étreinte qui lui ferme la voie de terre vers l'Occident ; elle intrigue avec le Kapiça, avec le Cachemire. En 747, le général Kao Sien-tche réussit à conduire une armée chinoise en plein Himalaya, au Pou-lu (Baltistan et Gilgit). Mais en 751 les Arabes infligent à ce général une défaite irréparable près de la rivière Talas ; la Chine n'a plus qu'à se replier à l'intérieur de ses frontières. Les Tibétains, qui l'ont remplacée d'abord, sont bientôt chassés par les Ouigours ; avec ceux-ci s'installe le manichéisme comme religion d'état (763). Après l'an 1000, c'est l'Islam qui règne à Khotan, à Kachgar, à Koutcha, en maître exclusif et fanatique. L'ancienne Sérinde a disparu avec la civilisation qu'elle avait due en grande partie à l'Inde.

C'était l'Inde qui avait apporté dans le pays entier le premier instrument de la civilisation, l'écriture. La région de Khotan avait d'abord adopté l'alphabet kharoṣṭhī, d'origine manifestement araméenne, introduit dans le Nord-Ouest de l'Inde, de la Bactriane au Gandhāra, par les scribes de la chancellerie achéménide ; cet alphabet y servait à tous les usages, documents privés ou publics et textes sacrés. Le plus ancien manuscrit indien qui soit connu, le *Dhammapada* acquis par Dutreuil de Rhins est tracé dans cette écriture. Mais l'écriture de l'Inde propre, la brāhmī, n'était pas ignorée. C'est même de la brāhmī qu'on a tiré, par d'ingénieuses combinaisons, les alphabets employés à écrire les langues indigènes quand elles sont à leur tour entrées dans la littérature : le khotanais (qu'on a appelé aussi « iranien oriental » ou nord-aryen), le koutchéen et le kharacharien (désigné aussi par le nom douteux de « tokharien »). Les Iraniens ont apporté leurs écritures propres : le sogdien, même le syriaque qui est purement sémitique ; les Turcs ont introduit leur écriture runique ; enfin le chinois, porté par l'administration, le commerce et la religion bouddhique, s'était répandu partout. Dans ces petites populations hétéroclites, on était polyglotte de naissance, l'instruction et la vie pratique enrichissaient encore le fonds natal. En 788, quand Wou-k'ong passe à Koutcha, le supérieur du Temple des Lotus « parlait avec une égale netteté les langues des Quatre Garnisons (Koutcha, Kachgar, Karachar et Khotan), et de l'Inde et de la Chine ». Un tel pays était marqué pour être le berceau d'interprètes et de

traducteurs au service de la propagande politique et religieuse. Le plus grand des traducteurs qui ont fait passer les textes sacrés du bouddhisme indien en Chine, Kumārajīva (mort en 413) était, on l'a vu, originaire de Koutcha ; il avait complété son instruction dans les écoles de la frontière indienne (au Ki-pin, Cachemire) ; un siècle plus tôt, dès 291, un moine de Khotan, Wou-lo-tch'a, avait traduit en chinois la *Prajñā-Pāramitā* en 25 000 lignes. La version de l'immense compilation intitulée *Avataṃsaka* est due à deux moines khotanais, Çikṣānanda et Devendraprajñā (entre 689 et 700) ; un prince royal de Khotan, envoyé comme otage en Chine, y entre dans les ordres et traduit quatre ouvrages en 707. De Chine on venait dans les couvents sérindiens s'initier aux langues indiennes, à l'explication des textes sacrés dans leur forme originale ; on venait y chercher des manuscrits, en copier. Des légions de scribes s'occupaient à reproduire les ouvrages qu'on apportait de l'Inde ; les fouilles des vingt dernières années ont remis au jour les débris d'une immense littérature sanscrite : discipline monastique (*Vinaya*), grammaire (école du Kātantra), stances du Bouddha (*Dharmapada*, *Udānavarga*), hymnes (de Mātṛceṭa, etc.), sūtra des Anciennes Collections (*Āgama*) ou de l'époque secondaire, formules magiques (*dhāraṇī*), poèmes (*Buddhacarita*, etc.), drames (*Çāriputra-prakaraṇa* d'Açvaghosa, etc.), traités médicaux. Les voyageurs chinois, étudiants, pèlerins, fonctionnaires, recherchaient ces copies pour les rapporter dans leur patrie, soit comme de pieuses curiosités, soit pour y être traduites en langue chinoise, soit encore pour améliorer par collation les textes déjà connus. Les couvents japonais nous ont conservé un dictionnaire sanscrit-chinois composé par un moine d'un couvent de Koutcha. Mais on ne se bornait pas dans les couvents de la Sérinde à copier, à lire, à étudier les ouvrages sacrés ou profanes venus du dehors. Le bouddhisme, fidèle à son inspiration primitive, avait utilisé pour sa propagande les parlers indigènes ; on traduisait les textes saints avec une fidélité littérale ; nous disposons de véritables « mot à mot » qui servent de base à nos déchiffrements comme ils avaient autrefois servi de base à l'enseignement. Souvent aussi on adaptait les originaux en prose ou en vers, selon le cas. Mais on n'hésitait pas à donner aussi des productions originales ; dans bien des cas, sans doute, il se peut que l'original sanscrit nous soit inconnu et nous reste inconnu ; mais un genre littéraire, tout au moins, se décèle comme franchement local : ce sont les *yātrā*, ces « mystères » joués à

l'occasion des grandes fêtes religieuses, au cours des processions qui déroulaient leur faste artistique de couvent à couvent, à travers les grandes villes. Enfin la confusion des races et des confessions y faisait surgir aussi des productions moins honorables, des textes remaniés, altérés, ou même forgés de toutes pièces, qui choquaient l'orthodoxie et provoquaient parfois des répressions sévères : tel ce prétendu sūtra sur les Six Perfections qu'un moine de l'Inde, Prājña, avait traduit en chinois avec la collaboration d'un moine chrétien, Adam, Iranien d'origine ; un décret impérial exclut du Canon cette production trop suspecte.

Les arts n'étaient pas moins cultivés que les lettres dans ces oasis dispersées. Le long des deux routes du Nord et du Sud se dressent encore des ruines de grands stūpa ; les fouilles ont révélé la richesse et la variété de la décoration qui les embellissait jadis ; la statuaire avait multiplié les images ; la peinture avait couvert les surfaces de fresques éclatantes où une technique savante des couleurs se met au service des vastes compositions ordonnées avec un goût admirable. Surprenantes par leur valeur, ces œuvres d'art le sont plus encore par les évocations qu'elles suscitent. Les types, les draperies se soudent à l'art hellénique ou hellénistique par l'intermédiaire du Gandhāra et de la Bactriane, et présagent l'art des Wei qui donne tant de chefs-d'œuvre à la Chine du cinquième au sixième siècle. Et les fresques se relient de même à Pompéi, à Ajanta, en même temps qu'aux décors sassanides et aux mosaïques byzantines. C'est un art qui prend partout sans perdre son inspiration propre ; il ne se cantonne pas dans les palais ou les couvents ; il marque tout de sa fantaisie et de son invention ; partout on retrouve en quantité des figurines de terre, jouets d'enfants, objets domestiques où l'élégance classique se marie au pittoresque oriental ; le mobilier, de bois, était traité avec le même amour. Pour la musique enfin, la Sérinde n'était pas moins douée ; ici encore, la technique avec son vocabulaire et aussi les premiers maîtres étaient venus de l'Inde ; ici encore, la Chine avait recueilli par transmission le savoir hindou.

Aussi les Chinois, si fiers de leur civilisation et si méprisants pour les « barbares » qui les entouraient, témoignent pour la Sérinde d'une admiration constante. Dès le temps des Tsin Occidentaux (265-316) les *Annales* notent que, à Koutcha, « le palais du roi a la splendeur d'une demeure de génie ; ...les stūpa et les temples s'y comptent au nombre d'un

millier environ ». Au temps de l'expédition de Lu Kouang (383-384), qui ramena en Chine Kumārajīva parmi les captifs, « la ville de Koutcha était aussi grande et aussi belle que la capitale impériale, percée de huit grandes rues bordées de bâtiments fort élégants et agréables ; le palais du roi était magnifique ». Le pèlerin Fa-hien, qui visite Khotan en 399, retrouve la ville « heureuse et florissante » ; tous sans exception y honorent la Loi. Les moines des deux Véhicules s'y comptent par myriades. Le couvent de la Gomatī, du Grand Véhicule, en a trois mille. Partout l'ordre et la tenue sont irréprochables. Une notice rédigée entre 373 et 396, écrite sur un manuscrit du *Bhikṣuṇīprātimokṣa* venu de Koutcha, décrit en détail les couvents de ce pays : « Le royaume de Kiu-yi (Koutcha) a des monastères très nombreux ; la décoration en est magnifique. Le palais du roi a des statues du Bouddha en pied, ciselées, comme un monastère... Les religieuses de trois des couvents sont en général des femmes ou des filles de rois ou de princes, à l'est des Ts'ong-ling (Pamir) ; elles viennent de loin dans ces monastères. Elles ont une règle fort sévère... Sauf les trois supérieures, elles n'ont pas de sorties. Song-Yun, pèlerin et chargé de mission, qui prend en 518 le chemin du Sud par Chan-chan et Khotan, décrit avec admiration le temple de P'i-mo, à 300 li à l'est de Khotan (Uzun-tati) où l'on adorait la fameuse statue du Bouddha faite de son vivant sur l'ordre du roi Udayana de Kauṣāmbī, et venue à travers les airs. Le couvent a 300 moines ; les statues, les édifices sont nombreux. Les oriflammes et les dais de soie brodée qui sont suspendus là se comptent par myriades. »

Un siècle plus tard, en 629, Hiuan-tsang suit la route de Karachar, Koutcha ; en 643-644, au retour, il prend l'itinéraire Kachgar-Khotan-P'i-mo. Dès Kharachar, le Chinois se sent dans un monde hindou : l'écriture est empruntée à l'Inde avec peu de modifications ; la doctrine des livres sacrés et les règles de la Discipline (*Vinaya* des Sarvāstivādin) sont les mêmes que celles des Indiens ; c'est dans les livres de l'Inde même que les étudiants les apprennent. La discipline est observée avec une pureté sévère et un zèle persévérant. À Koutcha, où on emploie l'écriture de l'Inde, où cinq mille religieux chastes et purs lisent les règles de l'Inde dans les textes originaux, le Chinois passionné pour l'étude de l'école du Yoga se heurte à un vieux moine hostile à cette doctrine, Mokṣagupta, qui a voyagé vingt ans dans l'Inde et qui y a étudié la science grammaticale. Obligé par une invitation

impérieuse du Kagan des T'ou-kine de remonter au nord du T'ien-chan vers l'Issyk-koul, et de traverser la Sogdiane, il ne retrouve le bouddhisme qu'au pays de Ta-mi (Termez, sur l'Oxus) ; il a eu du moins la satisfaction de gagner des conversions à Samarcande. À Bactres, le bouddhisme est encore en pleine prospérité, avec une centaine de couvents. Le fameux « Couvent Neuf » (*Nava-vihāra*, *Nau-hibar*) est un foyer d'étude et de science. Le haut Oxus, jusqu'à sa source, est pays bouddhique ; le versant oriental du Pamir est pays bouddhique. Le Grand Véhicule y domine ; dans le petit royaume de Tchö-kiu-kia (Karghalik), les textes du Grand Véhicule sont plus nombreux que partout ailleurs. Parmi les lieux où est parvenue la Loi du Bouddha, il n'en est aucun où la doctrine du Mahāyāna soit aussi florissante. On a déposé les textes les plus sacrés dans une grotte à peine accessible, sur le flanc d'une montagne escarpée ; d'autres sont gardés sous clef dans le palais du roi ; on en fait des lectures publiques. Les reliques les plus merveilleuses pullulent dans toute la région ; la Sérinde était devenue une nouvelle Terre-Sainte qui prétendait l'emporter sur l'antique berceau du bouddhisme ; des textes sacrés étaient venus à point soutenir et justifier les prétentions locales. Le Sūtra Solaire (*Sūryagarbha*) glorifie Khotan et sa montagne sainte du Goçrngā ; le Sūtra Lunaire (*Candragarbha*) ne compte dans l'Inde que 813 « lieux du Bouddha », tandis qu'il en attribue 971 à la Sérinde ; Khotan en possède 180.

Cette ferveur bouddhique dans un pays si mélangé n'allait pas sans exercer une influence sur la doctrine telle que l'Inde l'avait élaborée. Porté à des Iraniens, à des Turcs, à des Tartares de tout genre, associé dans un contact journalier avec la religion manichéenne qui l'avait si largement contrefait, avec le mazdéisme restauré des Sassanides, avec le christianisme de l'église nestorienne, le bouddhisme indien avait beaucoup appris et beaucoup oublié. L'étude de la Sérinde commence à peine ; les problèmes ne font que de se poser ; mais il n'y aura pas lieu d'être surpris si on vient un jour à constater que les innovations apparentes de la Chine, de la Corée, du Japon, du Tibet dans toutes les manifestations de la foi bouddhique, — doctrines, légendes, images, symboles — doivent souvent leur origine à la Sérinde, admirable laboratoire d'acclimatation du génie hindou.

TABLE DES MATIÈRES

I. LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA CIVILISATION INDIENNE

Le pays, son unité géographique, ses deux foyers. — Le climat, la flore et la faune. — La population : variété de types ; les langues. — La civilisation, son caractère intratropical ; le déplacement des foyers de civilisation ; comparaison avec le monde classique, la Chine, l'Égypte. — Les religions : l'originalité et l'exclusivité du génie religieux de l'Inde ; le brahmane, ses privilèges imprescriptibles. — Les conceptions morales et philosophiques. — La littérature. — Les arts. — L'Inde et son histoire. — Les problèmes de l'Inde.

II. L'HISTOIRE. — NOMS ET FAITS MARQUANTS JUSQU'À LA FIN DES MAURYA

La difficulté des recherches sur l'histoire ancienne de l'Inde ; la science occidentale ; William Jones. — Les débuts de l'histoire ; les hymnes védiques. — La route de l'immigration aryenne. — Les documents cunéiformes du Haut-Euphrate. — Les Aryens dans l'Inde ; les aborigènes. — Le nom de l'Inde. — La pénétration graduelle des Aryens ; Kurukṣetra, Brahmāvarta, Āryāvarta ; les états gangétiques : Koçala, Videha, Kāçī, Magadha, Anga. — L'empire perse : l'œuvre de Cyrus et de Darius, ses contrecoups dans l'Inde. — Les premières notions réelles sur l'Inde : Hellanicos de Milet ; Hérodote ; Ctésias de Cnide. — La « crise de croissance » ; le Bouddha et le Jina ; les dates traditionnelles de leur Nirvāna : les cadres géographiques de leurs carrières. — Le

Magadha et sa capitale : Rājagṛha. — Les campagnes d'Alexandre ; Takṣaṣilā. Les Sages Nus ; Calanos. — L'Inde à l'époque d'Alexandre : Porus, Sophytès, Abisarès ; les Kṣudraka et les Mallava ; fondation de Bucéphale, de Nikaia, de Pattala. — L'écroulement de l'empire d'Alexandre ; le premier empire indien : Candragupta le Maurya ; Cāṇakya. Seleucus dans l'Inde. — Mégasthène ; sa description de Pāṭaliputra. — L'administration de Candragupta ; les sept classes de population. — Bindusāra ; Aṣoka ; ses guerres ; sa conversion ; ses édits. — Le bouddhisme sous Aṣoka ; son rôle politique : les missions ; Dhammarakkhita le Yona.

III. LA PÉRIODE INDO-GRECQUE

L'effondrement de la dynastie Maurya. La Parthie et la Bactriane ; Arsace, roi des Parthes. — Les Grecs en Asie ; les guerres de religion d'Alexandre. Antiochus Épiphane. Diodote. Séleucus II. Callinicos. Euthydème de Sogdiane. Antiochus III. Sophagasenus. Démétrius, roi de Bactriane. La « prophétie » de la *Gārgī-saṃhitā* et autres mentions des Grecs dans les textes sanscrits. — La dynastie des Çunga ; le brahmanisme xénophobe. — Eucratidès ; Mithridate de Parthie. — Ménandre ; les *Questions de Milinda*. — Ménandre et le bouddhisme ; ses monnaies. L'Occident hellénique et l'Orient indien ; les monnaies indo-grecques. — L'inscription de Besnagar. Aṃtalikita-Antialkidas ; Héliodore. — L'art indo-grec. — La technique ; la science ; l'astronomie ; la médecine. — La littérature ; formation des genres littéraires : les épopées, le théâtre. — L'apport de l'Inde.

IV. LA POUSSÉE CHINOISE SUR LE MONDE SCYTHIQUE

Les hordes scythiques. — Création de l'unité impériale en Chine : Ts'in che Houang-ti. — Les premiers Han. Kao-tsou ; Lu Heou ; Wen ti ; King ti ; Wou ti. — Les Hiong-nou (Huns) ; les Wou-souen ; les Yue-tche. — La ruée des Grands Yue-tche (Ta Yue-tche). Les Çaka. Les principautés des Ta Yue-tche dans le Ta hia. — Les rois parthes aux prises avec les Scythes : Phraate II ; Artaban II ; Mithridate le Grand. — Le règne de Wou ti ; la mission de Tchang K'ien chez les Ta Yue-tche. Les campagnes chinoises contre les

Hiong-nou. — Tchang K'ien chez les Wou-souen ; traité d'alliance entre le Ta wan (Fergana) et les Grands Yue-tche. — L'œuvre de Tchang K'ien ; son rapport à l'empereur. — L'expansion chinoise vers l'Ouest : la conquête du Nan Yue (Kouang-tong), du Tong Yue (Fou-kien), du Lao-chen, du Mi-mo, du Tien (Yun-nan) ; le royaume de Leou-lan (Chan-chan). — Le témoignage du Sseu-ma Ts'ien. — La décadence de la politique chinoise à l'Occident. — Le cheval, facteur de puissance militaire ; les chevaux d'Eul-che (Niçā) et de Ta wan. — La mission de Tch'ö Ling. Les campagnes de Li Kouang-li contre le Ta wan. — L'intervention de la Chine dans le Ta wan ; intronisation de Tchen-fong. — Wou ti et les Wou-souen. — La Chine et les Hiong-nou. — Ki-pin ; ses rapports avec la Chine ; Tou K'in (notice de Pan Kou).

V. INDO-PARTHES ET INDO-SCYTHES

Les nomades des steppes du nord. — Les empires scythiques dans l'histoire de l'Inde. — Les Çaka dans la vallée de Caboul. — Le Sakastān. — Les Çaka absorbés par l'Inde. — Les monnaies des rois Çaka ; leurs noms et titres. — La *Vie d'Apollonius de Tyane*. Phraatès de Taxile. — Saint Thomas dans l'Inde. — Gundaphoros (Gondopharès) : ses monnaies ; l'inscription de Takht-i-Bai. — Gondopharès dans la tradition chrétienne ; transcription chinoise de son nom : Wou-t'cou-lao. — Le rôle des Indo-Parthes ; Pakoros ; Izatès ; la ville d'Edessa. — La poussée des Ta Yue-tche vers l'Inde. — La dynastie des Kushan (Kuṣaṇa) : Kujula Kadphisès ; Hermaios ; leurs monnaies. — L'Inde des Kuṣaṇa et le monde romain. — La Chine et les rois Kuṣaṇa : Wang Mang. Le premier texte bouddhique communiqué aux Chinois. — Hima Kadphisès. — Le règne de Kaniṣka ; ses monnaies. — Les influences iraniennes. Huviṣka. — Kaniṣka et le bouddhisme ; le Concile et la revision des textes sacrés ; l'école des Sarvāstivādin. — Aṣvaghōṣa. Le Grand Véhicule (Mahāyana). — Les échanges entre l'Inde et l'Asie centrale. L'influence religieuse de l'Iran ; Maitreya, le paradis de Sukhāvati, Amitābha, Avalokiteṣvara, Prajñā.

VI. DE L'INDE CONTINENTALE À L'INDE MARITIME

L'expansion nationale de l'Inde sur la côte orientale et au Deccan. — Le Kalinga ; les Andhra ; l'extrême Sud : Kerala, Pāṇḍya, Cola. — Daçaratha le Maurya : les grottes de Nāgārjuni ; Khāravela ; Mahāmeghavāhana, prince des Kalinga. — Le Jainisme. — L'émigration de l'Inde par mer : les Tailang, les Kaling (Kling). — Les Satakaṇi (Çātakarṇi) : pays, population, civilisation. Dhanyakaṭaka ; Pratiṣṭhāna ; grotte et inscription de Nanaghat. — Soumission du Surāṣṭra par les Çaka ; leur poussée dans l'intérieur. — Les Sātakani et les kṣatrapa (chatrapa) Çaka : Nahapāna le Kṣaharāta ; l'ère çaka ; conquête de Nasik par les Çaka. — Usavadāta. Les inscriptions de Nasik et de Karle. — La reprise de Nasik par Gotamīputra Sātavāhana. Siri Pulumāyi ; le panégyrique de son père. Le style de cette inscription. — Les Sātavāhana et la production littéraire : Hāla, *Saptaçati*. — La *Bṛhatkathā* de Guṇāḍhya. — Nāgārjuna : l'*Épître Amicale* ; l'école Madhyamika. — Les satrapes indo-parthes dans le sud-ouest du Rajpoutana : Bhūmika (Ysamotika) ; Caṣṭana ; Jayadāman ; Rudradāman, sa victoire sur les Sātakani. — L'inscription de Rudradāman. Les tentatives pour établir des relations par mer entre l'Inde, la Syrie et l'Égypte : Eudoxe de Cyzique ; les observations de Hippale et leur effet sur le trafic maritime avec l'Inde. — Les témoignages de Pline l'ancien, du Périple de la mer Erythrée, de Ptolémée. — L'expansion de la civilisation indienne. Donations des Grecs indianisés à Karle, Nasik, Junnar. L'architecture de la grotte de Karle ; le stūpa d'Amaravatī.

VII. L'ÂGE D'OR : DYNASTIE DES GUPTA

Obscure chronologie d'une époque brillante. L'ère Gupta. — Candragupta I^{er} ; la princesse Kumāradevi. Les Licchavi. — Samudragupta ; l'inscription de Hariṣena en son honneur ; l'*açvamedha*. Les relations avec Ceylan : le témoignage de Wang Hiuan-ts'ö ; les inscriptions de Mahānāman à Mahābodhi ; Meghavarna, son ambassade. — La place de Ceylan dans l'histoire de l'Inde. — Candragupta II Vikramāditya ; l'annexion du Mālava ; Ujjayinī ; les « neuf perles » de la littérature classique ; Kālidāsa. L'astronomie indienne. Āryabhaṭa, Varāhamihira. Les relations avec

l'occident. — L'empire Sassanide ; la restauration du mazdéisme ; le manichéisme ; le syncrétisme religieux ; la *Vie de saint Joasaph*. — L'action du bouddhisme sur l'Extrême-Orient. Le songe de l'empereur Ming ti. Kāçyapa Mātanga et Fa-lan. — Les traductions chinoises de textes bouddhiques : le Sūtra en quarante-deux articles ; Ngan Che-kao ; Tche K'ien ; Vighna ; Seng houei le Sogdien (K'ang). — L'empereur Souen K'uan ; son ambassade au Fou-nan. Fa-hou (Dharmarakṣa). — Kumārajīva. — Fa-hien.

VIII. LE PASSAGE DES HUNS. L'ANTÉCHRIST DU BOUDDHISME

Le règne de Kumāragupta. — Le retour des Kuṣāṇa : Kidāra. — L'Occident et l'Orient au iv^e siècle. — Les Wei ; les Jouen-jouan (Jouen-jouan). Les Houa ; les Hephthalites. Les Sassanides contre les Hephthalites : Bahram V l'Onagre ; Yezdegerd II ; Peroz ; Kavādh. — Les Huns (Hephthalites) dans l'Inde. — Le règne de Toramāṇa. — Les inscriptions de Mātṛviṣṇu et de Dhanyaviṣṇu. — Le règne de Mihirakula : le témoignage de Song Yun. — Les relations entre l'Inde et la Chine depuis Fa-hien ; les pèlerins chinois : Tche-mong ; Fa-yong. Les ambassades des princes indiens à la cour des Song ; auprès des Leang ; des Wei du Nord. — Les Wei et l'Inde ; leur œuvre bouddhiste ; le défilé de Long-men. — La mission de Song Yun : à la cour royale des Hephthalites ; au Gandhāra. — Mihirakula, l'Antéchrist du bouddhisme ; la sébile de Çakyamuni. — Mihirakula évoqué par Hiuan-tsang ; par Kalhaṇa (*Rājataranginī*). — Relation de Cosmas Indikopleustes. — La défaite de Mihirakula ; l'inscription de Mandasor en l'honneur de Yaçodharman. — La chute des Hephthalites et les nouveaux conflits. Le commerce de la soie ; la concurrence qu'il suscite. — Chosroès I^{er}, ses relations avec l'Inde ; Bourzouyah ; le *Pañcatantra*. — L'œuvre des traducteurs indiens en Chine : Paramārtha ; Buddhaçānta ; Gautama Prajñāruci ; Narendrayaças ; Jñānagupta.

IX. LE RÈGNE DE HARṢA (606-648)

Témoignages : *Harṣacarita*, Mémoires de Hiuan Tsang, épigraphie. — Le berceau de l'empire de Harṣa : Sthānvīçvara. Prabhākaravardhana (Pratāpaçīla) ; Rājyavardhana, Harṣavardhana et Rajyaçrī. — La carrière de Harṣa. — L'alliance avec Kāmarūpa (Assam) : Bhāskaravarman. L'Assam et la Chine ; témoignages de Hiuan Tsang. — Les campagnes contre Kongoda ; le royaume et la dynastie de Valabhī : Bhaṭarka ; Çīlāditya. Bharukaccha, les Gurjara. — Les Calukya : Pulikeçin I, Kīrtivarman, Mangaleça ; Pulikeçin II. — L'inscription de Ravikīrti. — L'œuvre poétique de Harṣa. — Sa religion. — Bāṇa, Mayūra, Bharṭṛhari ; l'Université de Nālandā. — Les arts. — Les dernières années de Harṣa ; le songe de Hiuan Tsang.

X. L'INDE CIVILISATRICE. VOIE DE TERRE : TIBET ET SÉRINDE

La mission de Wang Hiuan ts'ö au Magadha. A-lo-na-chouen (Arjuna). — Le Tibet. Srong-btsan Sgam po ; son mariage une princesse népalaise. — La mission de Thon-mi Sambhoṭa. — Srong-btsan et la Chine ; son mariage avec la princesse chinoise Wen-tch'eng. — Le bouddhisme tibétain : Khri-lde Btsan-brtan ; Khri-srong Ide-btsan ; Çāntirakṣita ; le monastère de Sam-ye (Bsam-yas) ; le Kanjour et le Tanjour. — L'œuvre des savants indiens au Tibet : Jinamitra, Surendrabodhi, Çīlendrabodhi, Dānaçīla, Bodhimitra ; les traducteurs : Ratnarakṣita, Jñānasena. — Le tantrisme tibétain : Padmasambhava. — L'expansion des influences indo-tibétaines. — La réaction contre le bouddhisme au Tibet : Glang dar-ma. — La renaissance de l'Église bouddhique : Ye-çes'od ; les missionnaires indiens : Atīça (Dīpankara Çrījñāna). — Le « Turkestan chinois » : la Sérinde. — Population ; influences indiennes et iraniennes. — La Sérinde et la Chine ; Pan Tch'ao ; les Wei septentrionaux ; la dynastie des Souei. — La Chine et les Turcs occidentaux. — Les écritures ; les langues indigènes ; les Quatre Garnisons : Koutcha, Kachgar, Karachar, Khotan. — L'œuvre des interprètes : Kumārajīva ; Wou-lo-tch'a ; Çīkṣānanda ; Devendraprajñā. — Les arts. — Koutcha d'après les témoignages chinois. — Le bouddhisme dans la Sérinde du temps de Hiuan-

Tsang : Navavihāra ; le royaume de Tchö-kiu-kia. *Sūryagarbha et Candragarbha*. — La Sérinde, laboratoire d'acclimatation du génie hindou.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- ElioPrri
- Sixdegrés
- *j*jac
- Tylwyth Eldar

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur